

**PAGES**

**MANQUANTES**

# LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 933

MONTRÉAL, 15 MARS 1902

5c LE No



PETITE CORVÉE, D'APRÈS LE TABLEAU DE MME JEANNE RAVIER

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 MARS 1902

## ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 . . . . . 6 MOIS, \$1.50  
4 MOIS, \$1.00 . . . . . Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

## ANNONCES :

1ère insertion . . . . . 10 cents la ligne  
Insertions subséquentes . . . . . 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,

33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

## LIBERTÉ...

## COMME AU CANADA

Cestes, nous jouissons d'une somme de liberté et de libertés que nous envient toutes les nations. La Puissance du Canada dicte les lois de notre Nation—car nous sommes une Nation avec grand N—même aux Etats-Unis : à preuve l'affaire du canal Nicaragua.

L'Angleterre n'ose rien faire sans nous consulter : témoin, l'affaire des frontières de l'Alaska. Étant surchargés de richesses ; nos produits agricoles se vendant sur tous les marchés du monde avant même d'être sortis de terre, nous accordons toutes les réductions de tarif à la métropole et refusons magnaniment toute réciprocité.

Nous sommes pays jeune, par conséquent exubérant de force, de vitalité. Nous avons donc exigé impérieusement que l'Angleterre nous mit à même de faire tuer, sur les champs de bataille, les fils que nous avons en trop, même ceux qui nous sont nécessaires. De cet ordre formel que nous avons donné à Downing Street sont nés les contingents qui, à leur tour, ont sanctionné cette monumentale stupidité : l'IMPÉRIALISME.

Obéissant servilement à nos volontés sur lesquelles nous ne revenons jamais, fussent-elles en violation manifeste de cette autre blague appelée : *Constitution du Canada*, l'Angleterre n'a pas osé nous refuser ce que nous exigeons sous peine de briser le lien de paille nous tenant encore enchaînés (? ?) à la métropole.

De là, cette dépêche du 28 février dernier dont personne ne s'est inquiété, puisqu'on l'attendait :

Au cours de la discussion du budget de la marine à la chambre des communes, hier M. Arnold Forster, secrétaire de l'amirauté, a dit que la prochaine conférence coloniale à Londres serait une occasion de s'assurer des intentions des colonies sur la question de leur participation aux dépenses de la flotte anglaise.

Le chancelier de l'échiquier a dit que le gouvernement ne s'adresserait pas aux colonies en quémandeur mais avec l'idée qu'elles désiraient partager autant qu'il leur était possible le fardeau de l'empire.

De là encore une dépêche du 6 mars, nous apprenant " que le ministre de la guerre va déposer devant le Parlement le projet le plus important qui soit dans l'histoire de l'Angleterre.

" En vertu de ce projet, le Canada serait obligé de fournir quatre corps de milice permanents qui feraient du service partout où ils seraient appelés."

Le 3 mars, sir Michael Hicks Beach disait : " que la question des droits préférentiels entre l'Angleterre et ses colonies serait discutée à la prochaine convention avec les représentants des colonies autonomes."

Sir Wilfrid Laurier doit, dit-on, discuter lui-même

cette question en Angleterre et se faire appuyer par les hon. MM. Fielding, Patterson et Mulock.

Nous espérons bien que l'illustre homme d'Etat canadien saura forcer l'Angleterre à ne nous faire le sacrifice d'aucun avantage, même pour en retirer un plus considérable. L'opinion publique, d'ailleurs, se dresserait (quelle métaphore hardie, n'est-ce pas ?) comme un seul homme contre tous nos honorables et contre notre idole, sir Wilfrid, pour les désavouer tous.

Le 6 mars, le War Office (voilà des domestiques bien osés !), l'Amirauté et le Bureau Colonial, nous dit un télégramme de Londres, étudient un projet de défense impériale et le discuteront avec les premiers ministres des colonies lors du couronnement.

Voilà qui est superflu, M. Chamberlain ! Ne vous avons-nous pas signifié, par la voie en usage entre Puissances, que nous entendons défendre la Grande-Bretagne—et au besoin l'attaquer—et que nous saurons, nous, colonies autonomes, nous défendre contre nos misérables assaillants ?

Et nous avons parlé pour l'Australie aussi bien que pour nous. L'Australie ne nous importe-t-elle pas tout autant que le canal de Nicaragua ?

Enfin, le 6 mars, encore nous parvenait de Londres une autre dépêche rapportant les paroles de M. Brodrick, disant à la Chambre des Communes le 4 ou 5 mars :

Je suis certain qu'il est possible de faire un arrangement par lequel, en cas de guerre, toutes les troupes de l'empire pourraient être mobilisées. Le couronnement nous fournira une occasion de discuter cet important projet avec nos amis coloniaux.

On doit comprendre par là que le gouvernement rêve de réunir en un seul corps toutes les troupes d'Angleterre, d'Irlande,—d'Ecosse et de toutes les colonies,—ce qui fournirait la plus grande armée du monde.

Voilà pourtant comment on falsifierait l'histoire si le Canada n'était pas là pour protester, toujours comme un seul homme—et excepté un seul homme, M. Henri Bourassa—, contre l'outrecuidance des ministres anglais.

Ceux-ci oublient trop, sous le panache, que c'est notre démocratie qui veut l'armée la plus formidable du monde pour défendre, un peu leur aristocratie, un peu aussi leur monarchie, mais beaucoup, beaucoup leur ploutocratie... à monocle.

Périssent l'Angleterre et surtout le Canada, plutôt que la fortune de Chamberlain !

Voilà comment nous, au Canada, nous entendons la colonisation.

PANCERNE.

## NOS BONS ACADIENS

Nous lisons, dans un de nos échanges, *Le Quotidien*, de Lévis, un article bien pensé, bien sympathique, traitant d'un projet, gracieux en son principe, de grandes conséquences en sa pratique.

Nous n'avons vu aucun autre journal revenir sur ce fait. Peut-être avons-nous passé par-dessus l'article ? Voici ce dont il s'agit :

Un des journaux de nos bien-aimés Acadiens avait dit, il y a quelque temps, qu'un instituteur français, récemment arrivé au pays, voulait établir un contact direct et permanent entre les enfants des campagnes acadiennes et leurs petits frères de la province de Québec.

Notre confrère de Lévis nous apprend qu'il ne sait ce qu'est devenu ce projet. Nous ne voulons croire à aucun acte de malveillance de la part des autorités scolaires d'Acadie : ce serait trop cruel. Nous préférons supposer que l'instituteur en question s'est heurté à des difficultés de détail, et qu'il aura peut-être jeté le manche après la cognée.

L'idée est très réalisable : *L'Oiseau-Mouche* de Chicoutimi est un parfait modèle à suivre. Il a mis en relations directes et intimes certains collèges de France et le séminaire, si justement renommé—quoiqu'en pense certain farinier—de Chicoutimi.

Tout collègue ne peut, nous direz-vous, se payer le luxe d'un journal.

—Nous vous l'accordons.

Mais qui empêche le Séminaire de Chicoutimi d'envoyer *L'Oiseau-Mouche* aux établissements catholiques français de Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick ? Et le collège de Sainte-Thérèse, comté Laval, d'en faire autant de ses *Annales* ? Et les bons Pères de l'Université catholique d'Ottawa, de leur *Revue Littéraire* si hautement appréciée ?

Par ces publications, et d'autres : car il doit en exister d'autres, nos bons petits enfants d'Acadie pourraient se mettre en relations suivies, non seulement avec ces publications, mais, par elles, avec les enfants de nos différents collèges.

L'idée du brave instituteur français verrait ainsi un commencement de réalisation. Durant les vacances, les petits Acadiens mettraient les enfants des campagnes à même d'écrire, eux aussi, aux petits Canadiens, les liens seraient établis, on se sentirait les coudes. Et bientôt, ni nos chers Acadiens, ni nous, nous ne serions plus considérés par nos gouvernants comme des "quantités négligeables."

Le faisceau résiste ; le roseau isolé plie, rompt...

RODOLPHE LE FORT.

## LORD DUFFERIN

Tous nos lecteurs ont appris avec tristesse la mort de cet important et très apprécié politicien. Nous ne retracerons pas la vie publique de celui qui a laissé, en Canada, comme partout où il a passé, les marques de sa sage administration et de sa largesse d'esprit ; car il nous faudrait ici faire l'histoire de la Grande Bretagne et de ses colonies durant le siècle passé, lord Dufferin y ayant été très intimement mêlé. Nous publions ici le portrait de celui qui fut le Gouverneur du Canada de 1872 à 1878, Vice-Roi des Indes et Ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Son caractère droit, sa connaissance complète de la constitution, sa facilité pour parler la langue anglaise et la langue française, le placèrent en Canada au-dessus de toutes les divisions.

Le très honorable Frederick Temple Blackwood, comte de Dufferin, est né à Florence en 1826. Sa mère était la petite-fille du fameux et brillant orateur



LORD DUFFERIN

et dramaturge Richard Sheridan. Le futur gouverneur-général du Canada fit ses études à Eton (Oxford.) Il voyagea dans le sud de l'Irlande et en publia ses impressions. Il hérita de son titre actuel étant encore dans sa minorité. Lord Dufferin attira ainsi le regard des hommes d'Etat dirigeants. Et en 1855, lord Russell le nomma attaché spécial pour une mission à Vienne. En 1860, il est envoyé par lord Palmerston comme commissaire anglais en Syrie. En 1860, il fut chargé de proposer à la Chambre des Lords l'adresse en réponse au discours de Sa Majesté qui annonçait la mort du prince Albert, époux de la reine Victoria. Lord Dufferin prononça à cette occasion un discours

admirable de forme littéraire et de sentiment délicat. Il épousa en 1862 Mlle Hamilton, et fut fait chevalier de Saint-Patrice en 1863, et lord lieutenant du County Down (Irlande) en 1864. La même année, il fut nommé sous-secrétaire d'Etat pour les Indes, et en 1866 sous-secrétaire de la guerre. En 1868, M. Gladstone le nomma chancelier du duché de Lancaster, maître général des comptes et conseiller privé. En 1872, lord Dufferin fut nommé gouverneur général du Canada par le gouvernement Gladstone.

## AFFAIRES ÉTRANGÈRES

A ROME

Nos lecteurs savent que toute cette année est consacrée au jubilé pontifical de S.S. Léon XIII. Dès le 21 février dernier, le Saint-Père a assisté à un *Te Deum* solennel à la basilique de Saint-Pierre.

Vingt mille personnes, vingt-quatre cardinaux, quarante évêques et la noble antichambre pontificale en habit de cérémonie pour la première fois depuis 1870, telle fut l'assistance à cette première cérémonie.

Le 3 mars courant avait lieu une autre cérémonie, la principale du jubilé. Elle eut lieu également dans la basilique de Saint-Pierre. Plus de cinquante mille personnes y assistèrent. Le Souverain Pontife était entouré de tout le Sacré Collège, d'une quantité d'évêques, des membres de la Cour pontificale, des députations envoyées à cette occasion de l'étranger, du corps diplomatique accrédité auprès du Saint-Siège, de la noblesse romaine, tous en costume de grand gala.

Le cardinal Vannutelli dit la messe, après laquelle le chœur de la chapelle Sixtine chanta le *Te Deum*. Le Saint-Père donna ensuite, d'une voix forte, la bénédiction apostolique.

A midi et demi, la cérémonie était terminée.

EN ITALIE

Tandis que le monde entier acclame l'auguste Vieillard captif au Vatican, l'usurpateur est en proie à toutes les craintes que cause à un monarque affaibli le spectre de la révolution.

Un correspondant romain du *Morning Post* dit que "la situation politique et sociale en Italie est extrêmement compliquée et peut à tout moment prendre une tournure inattendue."

Ce dernier mot est fort joli... pas pour la royauté, mais pour les besoins de la cause.

En général, nous nous défions des correspondants romains des journaux de Londres. Cependant, nous empruntons encore à un correspondant de ce genre, celui du *Times*, une autre information peu encourageante pour le roi de Sardaigne.

Le gouvernement aurait fait appeler à la capitale les représentants des ouvriers du chemin de fer afin de discuter les réclamations de leurs collègues.

Voilà une concession qui n'avancera guère le roi !

Une grève partielle s'est produite le 4 à Naples.

On prétendait que cette affaire des ouvriers de chemins de fer pouvait amener la chute du cabinet.

Une dépêche de Rome au *Morning Leader* dit qu'une bagarre très sérieuse s'est produite à Cassano en Calabre. La foule saccagea et incendia l'hôtel de ville. Les conseillers municipaux durent s'enfuir pour sauver leur vie.

La ville fut toute la nuit et le jour suivant sous le règne de la terreur.

Des troupes durent y être envoyées.

EN ESPAGNE

Il est question, en Espagne, de reviser le concordat.

A la suite de cette intention du gouvernement espagnol, l'ambassadeur d'Espagne auprès du Vatican, M. Alejandro Pidal y Mon, est décidé à donner sa démission. M. Aguera lui succéderait.

Le projet du gouvernement espagnol serait de supprimer dix évêchés, dix séminaires et environ cent canonicats.

La haine est bien la dominante du XXI<sup>ème</sup> siècle.



Photo Laprés & Lavergne  
S. G. MGR EMARD ÉVÊQUE DE VALLEYFIELD  
Prédicateur de la station du carême à la Cathédrale de Montréal

## MGR EMARD

Tous nos lecteurs connaissent S. G. Mgr. Emard, révérendissime évêque de Valleyfield.

A la pressante sollicitation de son métropolitain, Mgr Bruchési, Mgr Emard est venu prêcher, à la cathédrale, la station de carême.

L'éminent prélat est orateur sacré dans la véritable acception du mot. Son éloquence persuasive, convaincue, trouve le chemin des cœurs : elle sait convaincre.

Successeur des Apôtres, Mgr Emard aime toutes les œuvres apostoliques, tous les Ordres religieux. Il n'exclut même pas, de ces derniers, les savants Pères Jésuites, les patients Bénédictins. N'est-ce pas une vérité indéniable que "qui touche aux Ordres religieux approuvés par les Pontifes Romains, touche à la prunelle de l'œil de l'Eglise ?"

Tous ceux qui suivent la prédication de Mgr Emard acquièrent, chaque jour, plus de dévotion à la sainte Eglise romaine produisant l'héroïsme à sa plus haute puissance. C'est ce qui offusque la lâcheté des gouvernants de France, exaspère les ennemis de tout bien.

F. P.



EN ANGLETERRE

M. Broderick, secrétaire d'Etat pour la guerre, demande seulement la bagatelle de \$346,500,000 pour continuer la guerre en Afrique, finie, d'après M. Chamberlain, depuis si longtemps.

L'Angleterre n'a plus à nourrir, dans ce pays, tombeau de son prestige, qu'une affaire de 300,000 hommes et 245,000 chevaux, sans compter les pauvres Boers qui forcent également l'Angleterre de les nourrir, de leur procurer des munitions.

Afin de faire voter cette somme énorme, le ministère a bien dû publier une série de victoires... On sait, malheureusement, à quoi se réduisent ces victoires.

L'impérialisme est toujours chauffé à blanc, en Angleterre.

Voici, pour les fervents de cette brutale utopie, une petite note que nous trouvons dans *La Patrie* du 4 mars courant :

Les dépêches de Londres nous apprennent que le ministre de la guerre va déposer devant le Parlement le projet militaire le plus important qui soit dans l'histoire d'Angleterre.

En vertu de ce projet, le Canada serait obligé de fournir quatre corps de milice permanents qui feraient du service partout où ils seraient appelés.

Nous attirons l'attention du pays sur ce projet.

Pourquoi attirer l'attention du pays sur ce projet ? Est-ce que M. Chamberlain n'est pas habitué à commander et se voir obéi ? Ne nous laissons-nous pas enlever, sans un mot de protestation, nos droits, nos privilèges ? Est-ce que la Constitution du Canada est autre chose qu'une immense flouerie ?

Voici une autre dépêche de Londres, en date du 4 mars courant :

Sir Michael Hicks Beach a déclaré hier au Parlement anglais, que la question des droits préférentiels entre l'Angleterre et ses colonies seront discutés lors de la prochaine convention avec les représentants des colonies autonomes. On croit que sir Wilfrid Laurier viendra discuter cette question en Angleterre, accompagné des honorables MM. Fielding, Patterson et Mullock.

Dans quel sens, dans quels termes sir Wilfrid discutera-t-il cette question ?

Qu'importe, puisque nous nous livrons pieds et poings liés à l'Empire ?

L'avenir est bien sombre pour notre beau pays !

FIRMIN PICARD.

Une femme, accusée d'avoir empoisonné son mari, comparait en cour d'assises.

L'empoisonné, soigné à temps, est complètement guéri.

Le président.—Accusée, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

La douce épouse.—Je demande l'autopsie.

\* \*

Le jeune La Moulardière va chercher le médecin pour son père qui est malade.

—Diable, fait le docteur, après avoir pris la température de ce dernier, il a une fièvre de cheval.

—Impossible qu'il ait attrapé cela, dit le fils.

—Comment ! fait le médecin interloqué.

—Parce que nous ne sortons plus qu'en automobile

## SACRIFICE

## I

Par les rues escarpées de la vieille ville, aux pavés blancs baignés de soleil, dans le bruit des fanfares et des tambours qui ramenaient les troupes vers leurs quartiers, le général comte d'André, commandant le 21<sup>e</sup> corps d'armée, rentrait, la revue finie, à l'hôtel du commandement.

En y arrivant, il mit pied à terre.

A cheval, il se faisait encore illusion. Mais, lorsqu'il eut touché le sol, il apparut tel qu'il était, son long corps maigre, usé par les fatigues de sa glorieuse carrière, voûté, cassé, avec des allures de vieux soldat atteint par la limite d'âge et mûr pour le décret qui allait "lui fendre l'oreille."

Il gravit lourdement les degrés du perron. Là, s'étant retourné, il releva sa tête toute blanche ; sa main toucha la pointe de son chapeau ; son regard éteint flamboya brusquement d'un sourire de gratitude et de fierté. Ce fut comme une protestation contre l'inflexible loi qu'il devait subir.

Les officiers de son état-major et les dragons de l'escorte lui rendirent le salut militaire. Puis, sur un signe, ils sortirent en tumulte de la cour d'honneur, au milieu d'un cliquetis de sabres choquant les étrières et de fers battant les dalles. Alors il entra dans l'hôtel.

Au rez-de-chaussée, dans un petit salon ouvrant sur un vaste jardin et où pénétrait à flots la chaleur du dehors tempérée par l'ombre des arbres et toute chargée du parfum des fleurs, une jeune fille l'attendait. C'était sa fille, Geneviève d'André, une brune aux traits délicats, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Sous un chapeau de paille brune aux ailes larges noyées dans les dentelles, son fin visage s'éclairait du magique rayonnement d'un regard souriant, dont l'expression révélait énergie et bonté. Les plis d'un manteau court à collet droit tombaient sur la taille sans en voiler la souplesse, et la pureté des formes se devinait sous la robe couleur gris de fer, presque collante. Après avoir assisté à la revue, en compagnie de sa gouvernante anglaise, elle venait de rentrer. Trouvant le thé servi, elle n'avait pas pris le temps d'ôter son chapeau et louchait en attendant son père.

"Une tasse de thé, général chéri ? dit-elle en le voyant.

—Oui, avec du rhum," répondit-il.

Et, comme il s'asseyait sur le perron, elle poussa vers lui une table volante sur laquelle elle l'eût servi en un tour de main.

—Très-beau, le défilé, reprit-elle alors.

—Le dernier que tu auras vu, commandé par moi, fillette."

Il soupira, étendit ses jambes, et, les coudes aux bras du fauteuil, les mains croisées, la tête basse, il demeura là, pensif, bercé par le silence du dehors, où maintenant ne résonnait plus aucun bruit.

## II

Longtemps, Geneviève respecta cette rêverie. Elle-même s'était laissé envahir par ses pensées. Assise à côté de son père, elle regardait devant elle sans rien voir, emportée si loin de là par son imagination vagabonde, qu'elle ne songeait même pas à se dire qu'elle touchait au terme de la période la plus heureuse de sa vie, et que c'en était fait du luxe dont elle avait été si longtemps entourée, du prestige d'une grande situation officielle, des hommages qu'elle rencontrait partout où elle se présentait, et que l'heure était venue de renoncer à ces choses pour tomber au rang modeste et obscur d'une fille d'officier supérieur sans fortune et retraits.

Non, à cette heure décisive et cruelle, elle était sans regrets, comme si les biens dont elle allait être déposée n'eussent eu pour elle aucun prix. Ayant placé plus haut son idéal, l'ayant mis au-dessus des joies

terrestres, littéralement livrée à Dieu depuis que la mort de sa mère avait jeté sur son âme le voile d'une tristesse sans fin, elle ne voyait dans son existence nouvelle qu'une étape sur la voie du sacrifice et du renoncement. N'ayant jamais été attachée à ce qu'elle allait perdre, elle ne le regrettait pas. Mais, partagée entre les entraînements d'une irrésistible et secrète vocation religieuse et la domination non moins puissante de son amour filial, elle se demandait où était le devoir : s'il consistait à céder enfin à la voix qui l'appelait vers le cloître ou à rester auprès du vieux soldat, dont elle portait le nom respecté et qui, désormais, n'aurait plus qu'elle.

Oh ! le douloureux combat ! Que de fois il s'était renouvelé dans son cœur, et toujours sans issue ! Que de chocs et de conflits entre des aspirations contraires ! Ici, l'ivresse infinie de la vie claustrale, l'ardente joie des longues contemplations devant l'autel, la suave dureté de la règle monastique, tout ce qu'elle avait appelé, souhaité, rêvé ; là, des jours uniformes, dépourvus de tout attrait, l'existence bourgeoise d'un foyer où nul rayon ne brillerait jamais, auprès d'un vieillard quinteux et aigri, découragé par sa disgrâce. C'est entre ces deux routes qu'il fallait choisir, et, ce jour-là comme les autres, elle hésitait.

Soudain elle ressaisit sa pensée errante. Ses yeux s'arrêtèrent sur le général toujours silencieux, et, se levant elle lui dit :

"A quoi songez-vous, mon père ?

—Je songe au triste avenir qui s'ouvre devant nous, mon enfant, devant toi surtout, et je regrette amèrement que tu ne te sois pas mariée quand tu pouvais choisir entre tant de prétendants disposés à te prendre sans dot, parce qu'ils comptaient sur ma protection.

—Si ceux qui m'ont recherchée quand vous étiez puissant s'éloignent maintenant, c'est qu'ils ne m'aimaient guère, objecta-t-elle.

—Ils peuvent t'aimer toujours et être contraints par des exigences de position de renoncer à toi. Il est fâcheux que tu ne te sois pas décidée quand l'occasion s'est offerte.

—Mais je me suis décidée, mon père, et, pareille occasion s'offrir-elle encore, j'agisrais comme j'ai agi. Je ne veux pas me marier.

—Tu ne veux pas te marier ? s'écria-t-il, dressé d'un brusque mouvement sur le fauteuil qui trembla sous la pression de ses mains. Tu ne me l'avais jamais dit.

—Je vous le dis maintenant, général de mon cœur.

Et, caressante, elle s'agenouilla devant son père, en l'enveloppant d'un regard qui cherchait à atténuer l'énergie de ses déclarations. Mais il ne voulait pas se laisser séduire.

"Et tu crois que je vais accepter cet arrêt ?

—Il faudra bien l'accepter, puisqu'il est irrévocable.

Elle prononça ces mots d'une voix tout à coup transformée et où s'exprimait si nettement sa volonté, que le général n'osa répondre, lui devant qui tremblaient, quand ils entendaient gronder sa colère, officiers et soldats sous ses ordres.

## III

Il y eut un silence. Geneviève s'était relevée et se tenait debout devant son père, prête à parler.

"Mais tu as une raison ? balbutia-t-il.

—J'en ai une.

—Puis-je la connaître et juger de ce qu'elle vaut ?

—Vous le pouvez, répondit-elle. Je n'ai pas voulu me marier et continue à ne pas le vouloir, parce que j'ai pris l'engagement de me consacrer à Dieu.

—Religieuse, toi !

—Religieuse, oui, mon père. Mon dessein est d'entrer aux Carmélites.

—Mais c'est un coup de folie !

—Ne blasphémez pas, général ; ma folie est celle des saints, la folie de la croix."

Il comprit qu'il n'aurait pas raison de cette volonté de jeune fille, et se tut. Mais le coup avait porté, et le pauvre homme en était comme assommé. Il ne parut recouvrer son sang-froid que pour demander d'un accent de doléance :

"Et quand comptes-tu me quitter ?"

Elle ne s'attendait pas à cette question. Mais, puisqu'elle se posait, c'est que l'heure était venue. Elle redressa son front tout radieux de jeunesse et de saint enthousiasme, et, parlant comme si elle eût ré-cité une profession de foi, elle répondit :

"J'ai longtemps hésité, mon père, à vous causer cette peine, et j'ai gardé dans mon cœur le secret de ma vocation. Mais, puisque vous l'en avez fait sortir, je ne dois plus dissimuler ni mettre un plus long retard à obéir à Dieu. Quand vous partirez d'ici, j'irai m'enfermer au noviciat du Carmel."

Elle s'arrêta, toute stupéfaite d'avoir pu, en quelques mots et si soudainement, faire connaître cette décision dont, si longtemps, elle avait reculé l'aveu, redoutant la douleur de son père. Quant à lui, écrasé dans son fauteuil, il pleurait.

"Mon père, murmura-t-elle, daignez songer que j'obéis au Ciel. Je le prierai tant pour vous, qu'il vous donnera le courage et la résignation."

Ces paroles, loin de l'apaiser, l'exaspérèrent. Le soldat autoritaire et emporté qu'il était se réveilla. D'un bond il fut debout, criant et gesticulant, la voix étranglée par la colère et les pleurs :

"Je n'ai que faire de tes prières... Vivant, je n'ai besoin que des baisers de ma fille... Je me flattais de l'espoir d'en jouir toujours... Et tu me les enlèves !... Et à quel moment ? Au moment où tout m'échappe, commandement, honneurs, gloire, fortune, au moment où la vieillesse me courbe, où la limite d'âge brise ma carrière et où seuls, ces baisers pourraient me dédommager de tout ce que je perds... Non, le Dieu au nom de qui tu parles ne peut vouloir que tu t'arraches ainsi à ma tendresse, il ne peut vouloir te prendre à moi quand je n'ai plus que toi... Il ne m'a pas condamné à vivre solitaire et désolé, alors que jamais je n'ai trahi mes devoirs. Si tu disais vrai, si c'était lui qui commande, il serait un Dieu sans bonté, sans clémence... et je ne crois pas qu'il soit tel.

—Mon père ! " répétait Geneviève.

Mais il ne l'entendait pas. Il sanglotait, il suppliait, il menaçait, et, finalement, il s'effondra dans une crise de désespoir, en disant :

"Tu es libre, mon enfant ; mais sache bien que, si tu accomplis ce cruel, cet affreux dessein, tu m'auras tué."

Sur ces mots il sortit, la laissant bouleversée et bientôt transformée. De nouveau elle commençait à comprendre que son devoir ne consistait pas à désertier à cette heure ses obligations filiales pour goûter la joie de se donner à Dieu, mais qu'il consistait à les remplir toutes jusqu'au bout.

Lorsque, quelques heures plus tard, elle revit son père, son sacrifice était fait, et plus grand celui-là, plus noble, plus héroïque que celui qu'elle avait d'abord rêvé. Elle jeta ses bras autour du cou du pauvre vieux qui l'interrogeait d'un regard plein d'angoisse, et elle soupira à son oreille :

"Rassurez-vous, père adoré, je ne vous quitterai jamais."

Le général d'André n'a vécu que deux années après avoir été mis dans le cadre de réserve. Il est mort voici quelques semaines. Sa fille a pris le voile, il y a huit jours, aux Carmélites de l'avenue de Saxe, et c'est son confesseur qui m'a raconté, pendant la cérémonie, l'épisode que je viens de rappeler.

ERNEST DAUDET.

## LA NEGRILLONNE

Pour les petits enfants

Pauvre petite négriillonne !...

Souvent, en la voyant passer, on la montre du doigt en se riant... et pourtant... qui saura définir le blancheur de son âme ?

Quand je la vis pour la première fois au joli village de Saint-A..., je souris comme bien d'autres, non parce qu'elle était noire comme le charbonnier, son voisin, mais parce qu'elle causait avec tant de complaisance à la poupée qu'elle tenait entre ses bras, que vraiment c'était plaisir à voir.



MUSÉE NATIONAL DE SAO CHRISTOMA, BRÉSIL

Mon Dieu ! qu'elle lui en contait long, à cette poupée !

Que pouvait-elle donc lui dire ?...

Lui disait-elle son bonheur ? Eh non ! puisqu'elle n'était pas heureuse.

Lui racontait-elle ses amusements ? Non, car elle ne jouait jamais.

Lui parlait-elle de ses parents ? Hélas ! elle ne s'en connaissait pas ; elle pensait qu'elle avait grandi ainsi que pousse l'herbe des prés : seule et tout naturellement.

Lui causait-elle de ses amis ? Ah ! non, pour sûr ; des amis, elle n'en avait pas, chacun la repoussait : " Va, la négrienne ! "

Elle aurait pu entretenir sa fidèle écouteuse de ses maîtres, mais que dire ? qu'ils la faisaient travailler rudement, qu'ils la tenaient toujours à longueur de bras : qu'il ne lui pardonnaient jamais une peccadille... bah ! on ne dit pas ces choses... on les subit, c'est déjà assez !

Elle avait cependant un souvenir au cœur, la petite négrienne. Un jour, une dame, belle comme celles qu'on voit dans les livres d'images, l'avait emmenée, oh ! de bien loin, de là où il y a beaucoup de nègres, de la Floride je crois, afin d'avoir une petite compagne de voyage.

Pendant longtemps elle avait été bonne, cette femme, n'appelant l'enfant que très tendrement : " Ma petite Myrza, " par-ci, " Ma petite Myrza " par-là.

Mais, quelques mois plus tard, la dame l'abandonna parce que, prétendait-elle, la fortune lui avait tourné le dos.

— La fortune, se disait la petite, en tenant sa tête à deux mains afin d'en faire jaillir une idée, la fortune, qu'est-ce que cela ? et des larmes abondaient dans ses grands yeux noirs.

Ah ! ce qu'elle souffrait loin de celle qui l'avait aimée pendant une heure ; et dans sa petite âme blessée elle garda la mémoire de son bonheur évanoui ; jamais dans son épanchement elle ne prononça un mot de ce temps envolé : pourquoi ?

Se défiant d'elle-même, craignait-elle de laisser échapper une plainte, qui sait, un reproche peut-être à l'adresse de celle qui, après lui avoir fait entrevoir un horizon doré, avait brusquement jeté un voile sur le féérique tableau... et, bonne, bonne, elle pressentait qu'elle n'avait pas le droit de juger sa protectrice.

Ainsi que les natures sensibles, elle avait besoin de l'union d'une autre âme qui lui permit de déverser le trop plein de la sienne. C'est alors qu'elle choisit, puisque hélas ! elle était abandonnée de tous—une poupée—pauvre délaissée, elle aussi, par le caprice d'une enfant gâtée—afin de s'en faire une confidente, qui ne la comprendrait pas sans doute mais qui, du moins, la laisserait causer, sans lui rouler des yeux énormes et sans—on peut bien le dire, puisque ça se voit si souvent même de nos jours,—sans la frapper.

Cette poupée la suivait partout ; pendant l'ouvrage, elle la cachait dans sa poche, et la caressait furtivement pendant les instants du repos.

Les dimanches quand la fillette obtenait un congé, elle courait au temple catholique, assister à la leçon de catéchisme de Monsieur le Curé. Elle aimait surtout à entendre raconter la passion du Sauveur.

A l'exposé des douleurs du Crucifié, sa petite âme, toute de sensibilité et de douceurs-s'émouvait et éprouvait comme par ricochet le double de l'agonie du Calvaire, et pleine encore de l'impression reçue, elle causait à sa poupée avec une volubilité sans pareille.

Oh ! les sentiments exprimés par un tel cœur sont tout un poème. Je puis vous l'assurer moi qui a écouté, compris et qui, l'ajouterai-je, ai pleuré avec la négrienne.

Oh ! la pauvre chère négrienne ! Mais soyons rassurés sur le sort de la petite Mirza. M. le curé de St-A..., instruit des dispositions de l'enfant délaissée, l'adopta comme sienne, se chargea de son instruction religieuse, et j'ai le plaisir de vous dire que,—je ne sais plus par quel droit—j'eus le bonheur de lui servir de marraine ; il y a aujourd'hui juste un mois, la négrienne Mirza reçut au baptême le nom de Marie. Heureuse petite Marie ! !

GILBERTE.

## A L'UNIVERSITÉ LAVAL

Jeudi, le 13 mars, à 8 h. du soir, sera donné à l'Université Laval, sous la présidence de S.G. Mgr. l'Archevêque de Montréal, une magnifique conférence par le R.P. V. Delau, de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Sujet : *Renald de Châtillon, Prince d'Antioche et seigneur de la terre d'Outre-Jourdain.*

Après la conférence, il y aura chant et musique par plusieurs amateurs distingués.

Le prix du billet de parterre est de 50 cts.

Qu'on s'y rende en foule, car le but de cette soirée est de venir en aide à la grande œuvre de la Crèche de la Miséricorde.

Epelez dans le ciel plein de lettres de feu,  
Et quand un oiseau chante, écoutez parler Dieu.

VICTOR HUGO.



JARDIN BOTANIQUE DE RIO DE JANEIRO : L'ALLÉE DES PALMIERS

## MŒURS DU NORD-OUEST

Le jeune *cowboy* n'était en réalité rien de plus qu'un apprenti. Sans doute, à la maison, il avait appris à monter à cheval avec ou sans selle : il avait de temps à autre conduit des montures plus ou moins rétives, sans jamais craindre de tomber. Certain jour d'hiver où il cherchait au loin, dans l'immense prairie couverte de neige, deux ou trois chevaux qui, depuis quelque temps ne daignaient plus rentrer à l'écurie, il avait même osé sauter sur le dos d'un cheval inconnu rencontré dans son voyage. L'animal, devenu sauvage par des années, peut-être, de liberté, avait bien "bucké" et fait tout pour désarçonner l'imprudent cavalier, celui-ci n'en avait pas moins fini par le maîtriser et lui faire faire la course destinée à sa propre monture.

Malgré tout cela, en arrivant au milieu de jeunes gens habitués à s'élancer sur le premier cheval venu, brisés à toutes sortes de fatigues, un peu enclins aussi à faire des gorges chaudes au détriment des nouveaux venus, notre jeune homme, presque un enfant — 17 ans à peine — ne cessait pas que d'être un peu intimidé, lui que rien, jusqu'ici, n'avait pu émouvoir.

Bravement, cependant, il se mit en quête d'une place et vite trouva ce qu'il lui fallait, pensa-t-il, chez un vieux "rancher" du nom de Brown. Celui-ci ne fut pas long à s'apercevoir que son jeune engagé saurait lui rendre de grands services, et, au bout de quelque temps, il osa lui confier le domptage d'un jeune "broncho," qu'il avait trouvé à vendre.

Tout alla à merveille et notre cowboy s'enhardissant de plus en plus fut bientôt à même de marquer à son actif d'apprenti, cinq "bronchos" de quatre ou cinq ans, qui n'avaient jamais eu la corde au cou et qui, sous sa main, étaient devenus aussi dociles que des moutons.

Son maître, quoique on ne peut plus hargneux, fut obligé d'apprécier ses qualités, et se promit bien *in petto* de se le conserver aussi longtemps que faire se pourrait.

Par exemple, notre jeune homme, s'il travaillait bien, mangeait bien aussi, ce qui ne plaisait qu'à moitié à son patron, vieux garçon avare s'il en fût.

Si bien qu'un jour que notre jeune ami semblait ne pouvoir se rassasier, le vieux Brown eut un mouvement de colère qu'il ne sut maîtriser. Prenant tous les plats sur la table, il les poussa brusquement du côté de son cowboy, s'écriant en même temps d'un ton outré de mauvaise humeur :



Cow-boys

—Eh, là, mon petit ami, mange donc tout, tant que tu y es.

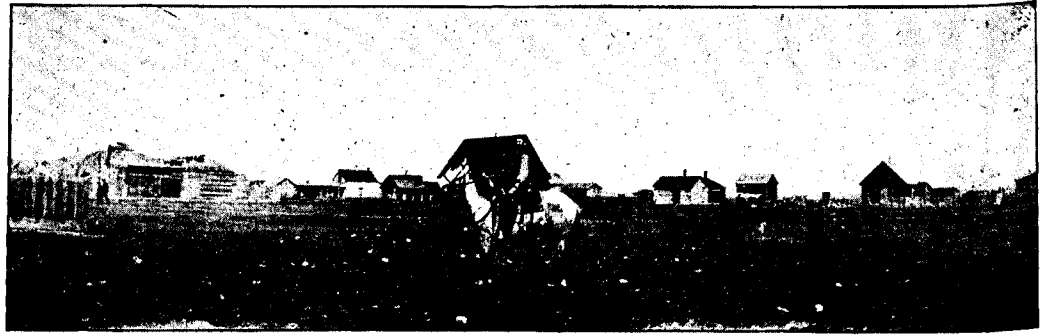
—*All right*, dit tranquillement René, j'ai encore faim : rien de plus facile que d'exécuter vos ordres, patron.

Et prestement, l'un après l'autre, il vida les plats.

—Vindictif, disait-il plus tard, il n'y en avait pas tant à avaler, quoi !

Or, notre jeune individu avait son frère, son aîné d'une année seulement, qui travaillait à Maple Creek, la ville voisine. Depuis son arrivée, un mois environ, il n'avait pu trouver une occasion de lui parler.

Un jour, il obtint congé et alla lui pousser une visite, et tout fier encore de ses récents exploits, il lui raconta en termes pittoresques comment il s'était mis, simplement, comme cela, à dompter des "bronchos" à raison d'un par semaine.



Maple Creek

—Et combien te paie-t-on pour cette besogne ?

—Tu le sais bien, je suis engagé à \$20 par mois.

—Mais, mon ami, tu dois te faire payer un extra pour ce surcroît de travail. Tu ne sais donc pas que chaque fois que tu montes un de ces chevaux, tu risques ta vie ?

—Qu'est-ce que cela ? Combien dois-je demander ?

—Cinq dollars, c'est le prix ordinaire, rien que pour sauter sur le dos d'un cheval non dompté.

—Merci, je n'y manquerai point, ne crains rien. C'est mon vieux qui va bisquer !...

Et notre René se mit en frais de conversation pour raconter à son frère les tours pendables qu'il jouait déjà de temps à autre à son maître grognon.

—Mais tout cela ne sera plus rien, finit-il, à côté du plaisir que vais avoir à m'attaquer à sa bourse, le vieux juif.

Et là-dessus, nos deux amis sortirent faire un petit tour en ville d'abord, puis autour de la ville, Maple Creek étant une de ces stations de chemin de fer de l'Ouest, qui ne comptent que deux ou trois centaines d'habitants.

Ils chevauchèrent tranquillement le long de la route conduisant du ranche de W. Polinck où Emile, un ancien copain de Montmartre, était cowboy depuis quelques années, lorsque dans la plaine à leur droite ils aperçurent trois cavaliers poursuivant à outrance un cheval qu'ils essayaient d'attraper au lasso.

Toujours en quête d'aventures et flairant quelque aubaine, René ne fit ni une ni deux.

—Allons-nous donner un coup de main à ces gars-là, dit-il ?

—A quoi bon fatiguer nos chevaux ?

—Ils ne sont pas à nous, quoi, et nos patrons sont assez riches !...

Henri leva les épaules.

—Allons-y, dit-il simplement.

Grâce à ce renfort, en moins d'un quart d'heure le cheval fut cerné, "câblé" et jeté à terre.

Les trois individus, trois Métis parlant français, remercièrent chaleureusement nos jeunes amis.

René, cela va sans dire, demanda d'où ils venaient et quel était ce cheval qu'ils avaient pris. Le plus jeune des trois cavaliers, celui qui, jusqu'ici, avait semblé être le "boss" se mit aussitôt en devoir de tout lui raconter.

—Nous venons du Montana, à cent milles au sud d'ici, dans les Etats, où vous savez sans doute qu'il y a de si beaux ranches de chevaux. Il y a trois ans que ce poulain—aujourd'hui âgé de six ans—a quitté nos parages. Nous sommes à sa recherche depuis un mois, ainsi qu'à celle de quelques autres que nous savons être dans les environs. C'est un cheval de prix et son propriétaire nous a promis une grosse prime si nous réussissions à le rejoindre. C'est vous dire que nous sommes bien heureux que vous nous ayez donné ce coup de main pour le prendre : nous le poursuivions depuis plus de quatre heures et commencions à perdre courage.

René avait, pendant que l'autre parlait, un sourire moitié sérieux moitié moqueur sur les lèvres.

—Il ne m'a pas l'air bien féroce, votre cheval de prix et celui qui le domptera gagnera assez facilement son argent.

—Ouais, mon jeune, tu en parles bien à ton aise. Eh bien, tiens, faisons un marché : je te donne \$10, si tu restes seulement cinq minutes sur son dos.

—Topez-là, patron, j'accepte.

Et René sauta vivement à bas de son cheval.

Puis, se tournant du côté d'Henri, qui voulait essayer quelques remontrances.

—N'aie donc pas peur, vieux. Elle n'a rien d'épouvantable, leur rosse ! Et puis, quoi, \$10 valent la peine que l'on risque sa peau.

Pendant ce temps, on avait de nouveau jeté à terre le cheval qui se débattait, et au moyen d'un nœud coulant on l'étouffait afin de pouvoir le brider et le seller. Ce ne fut guère qu'au bout d'une vingtaine de minutes, que l'opération terminée, on permit au pauvre animal de se remettre sur ses jambes.

Et alors, il ne parut vraiment pas aussi tranquille que le voulait bien dire René.

Étonné et effrayé du poids de la selle, il bossait du dos, et faisait des sauts de mouton comme, certainement, n'en a jamais essayés ce gentil animal. Tout autre que René eût regardé à deux fois avant de s'élancer sur le dos de cette fougueuse monture.

Lui, n'hésita pas une seconde. Pendant que l'un des trois hommes tenait solidement le cheval par la longue corde au moyen de laquelle on l'avait étouffé tout-à-l'heure, il saisit les rênes d'une main, le pommeau de la selle mexicaine de l'autre et en un clin d'œil il était à cheval, assujettissant les étriers.

—Lâchez tout.

L'homme qui tenait le cheval obéit.

D'abord celui-ci parut surpris de tant d'audace et ne bougea pas. Il fallut que René lui administrât des coups de sa cravache et lui pressât les flancs de ses éperons. Alors même le "broncho," quoique frémissant à chaque meurtrissure, ne fit pas un pas René riait, les trois métis s'étonnaient, Henri avait peur pour son frère.

Tout-à-coup, le cheval bondit et partit d'un galop impétueux. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, monture et cavalier avaient disparu à l'horizon dans la direction du Fish-Creek.

Les témoins de cet acte de hardiesse avaient eu à peine le temps d'échanger leurs impressions qu'ils virent revenir notre cavalier, toujours à la même allure.

En une minute, il fut près d'eux : d'un "oh !" impétueux et d'un coup sec et ferme de ses rênes il arrêta sa monture, toute écumante et qui, de rage impuissante, rongea son mors.

Puis, toujours de bonne humeur :

—Et bien, patron, vous pouvez tirer votre bourse. Il y a bien cinq minutes que je suis à cheval, je pense.

—Il y a plus que cela, mon brave, mais si tu veux bien attendre jusqu'à demain je te donnerai ce que je t'ai promis.

—Pas de cela, patron, mon argent tout de suite ou je garde le cheval.

Il fallut bien s'exécuter. Le malheureux médis n'avait que \$7. René avait bon cœur : il le tint quitte du reste.

Et nos deux jeunes amis prirent congé de leurs trois victimes, et piquèrent des deux du côté du ranche de W. Pollock, où ils allaient voir leur ami Emile.

## AUX OUVRIERS

PAS DE CHANCE

Vous avez entendu souvent ce cri de plainte, presque de désespoir : vous l'avez entendu de la part de personnes qui étaient vraiment éprouvées ; mais, plus fréquemment, de personnes qui avaient joué avec toutes les chances, les avaient gaspillées, ou ne s'en étaient servi que pour tromper autrui ou se tromper elles-mêmes.

Il y a deux sortes de chances : celle qui récompense justement ou largement nos efforts, et celle qui est le résultat du hasard ou de la faveur.

Cette dernière produit beaucoup de désordres, parce qu'elle profite aveuglément à des personnes qui ne le méritent pas. Cette chance est souvent le commencement de nos maux. Quelques exemples serviront à

le démontrer, mieux que beaucoup de raisonnements.

Je me rappelle qu'un 1848, un restaurateur de rue Saint-Martin prit quelques billets d'une loterie dite du "Vase d'argent," représentant un gros lot de 500,000 francs. Ce restaurateur fut l'heureux gagnant de cette fortune.

Contrairement à tout ce qu'on aurait pu supposer, trois ans après cet heureux coup du sort, le restaurateur se pendait !

Qu'était-il arrivé ? je l'ignore. Ce qui est le plus vraisemblable, c'est que cet homme fut obsédé par les propositions de différents agents de placement.

Ils lui persuadèrent que, riche maintenant, il ne pouvait plus garder sa petite boutique ; qu'il devait prendre un grand établissement en rapport avec sa nouvelle situation.

Mais tel est apte à mener une barque qui n'a pas toujours le talent de diriger un navire.

Notre restaurateur, qui s'entendait très bien avec

sa femme à faire prospérer sa petite maison, aura dû être ébloui en se trouvant le chef d'un nombreux personnel, et soit pour cette raison ou pour une autre : manque de clientèle, frais écrasants, bref, il perdit la tête et se pendit.

Dans le même quartier, vers 1855, un fabricant, qui faisait ses bonnes petites affaires, eut la chance d'être exproprié (à cette époque c'était presque une fortune.) et il sut obtenir 100,000 francs pour son déplacement. Avec ce capital, et ce qu'il possédait déjà, le brave homme voulut décupler ses affaires et faire fortune complète. Il chargea un architecte de lui aménager un bel atelier et un luxueux magasin.

Ses fournisseurs, ses amis, lui persuadèrent qu'il était devenu un personnage ; et lui, le premier ouvrier de sa partie, la plus sûre richesse de sa maison, il ne travailla plus de ses mains ; il se tint continuellement dans sa maison de vente, laissant à un autre la direction de l'atelier.



## LES COMPLIMENTS DE BÉBÉ

Malheureusement, il avait fait établir son superbe magasin dans un quartier où il ne passait personne ; ses frais étaient grands ; l'ouvrier-maître qui le remplaçait coûtait cher, et lui, ouvrier capable, ne savait pas vendre.

Vaniteux, quoique brave homme, il s'était laissé entourer de ces gens qui flattent toujours l'homme qui a bonne table.

Dépourvu de conseils sérieux, écrasé de frais, faisant moins d'affaires, notre heureux exproprié devait, quinze ans après sa luxueuse installation, quitter les affaires et travailler chez les autres.

L'âge était venu, l'habileté avait disparu par le manque de pratique ; il fut obligé de se faire homme de peine, et il mourut dans la misère. La chance lui avait été fatale.

2. Il y a, par contre, des gens qui n'ont pas de chance. Tels les poitrinaires, les aveugles, les muets, les estropiés. Sont-ce ceux-là qui se jettent à l'eau ? Non, vous les verrez facilement ingénieux, persévérants, se tirer d'affaire tant bien que mal.

Dans mon quartier, j'ai connu un marchand de pou-

lets, manchot, traînant une petite voiture ; il n'était pas gros et gras à "lécher seulement les plumes de ses poulets" : c'était un travailleur. Un autre marchand de salade, n'ayant qu'une jambe, portant sa hotte et un panier. Pas gras celui-ci, mais gagnait son pain.

Enfin, un petit homme, fausse mesure, depuis vingt ans, vendant des citrons ou de belles oranges, suivant la saison ; n'ayant ni la taille, ni la santé, mais vivant de son métier : c'était un modeste et un persévérant.

Voyez, par contre, ceux qui se suicident. Consultez votre journal :

Une jeune femme, bien mise, a été retirée de la Seine, à la hauteur de Saint-Cloud. Un billet, écrit de sa main, disait qu'elle se noyait par désespoir.

Cet autre, beau jeune homme, élégant, s'était fait sauter la cervelle, après avoir perdu à Monaco ses dix derniers billets de mille francs.

Enfin, une pauvre jeune fille s'était jetée d'un cinquième étage, parce que ses parents ne voulaient pas consentir à une union qui seule, suivant elle, pouvait la rendre heureuse.

C'est-à-dire que presque tous ceux qui ne peuvent pas supporter la vie sont les êtres les mieux doués ; mais leur existence devant être réglée suivant leur passion et non suivant la volonté de la Providence, ils l'ont abrégée lorsque les événements ont, par trop, contrarié ou leur idéal ou leurs fautes.

De tout cela, que conclure ?

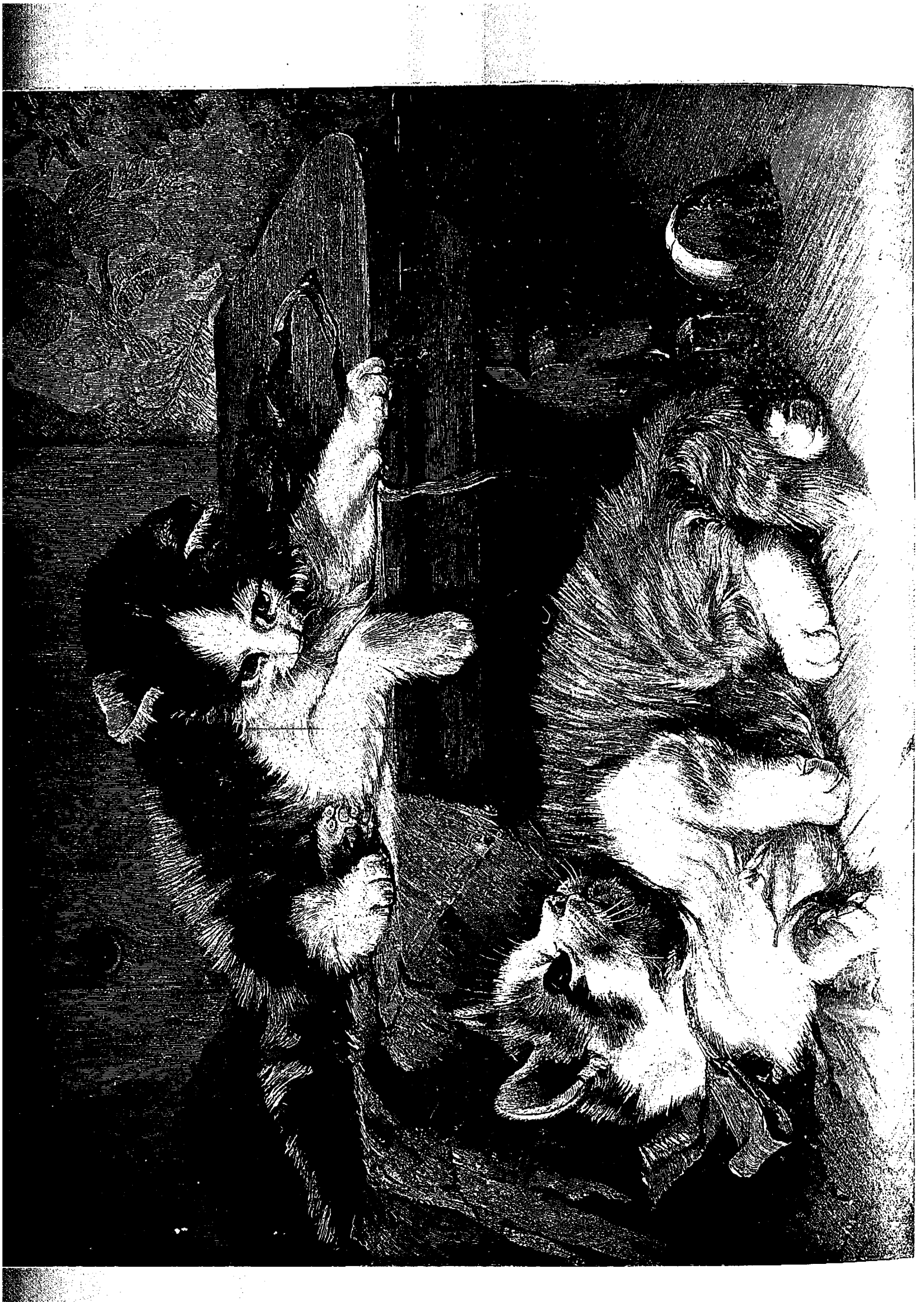
1. Qu'il faut tout faire par l'étude, le travail, la conduite, pour mériter de profiter des chances qui se présentent dans l'existence ;

2. Qu'il faut rester modeste dans le succès, ce qui est très rare : le succès prédisposant à la vanité, et la vanité atrophiant le bon sens ;

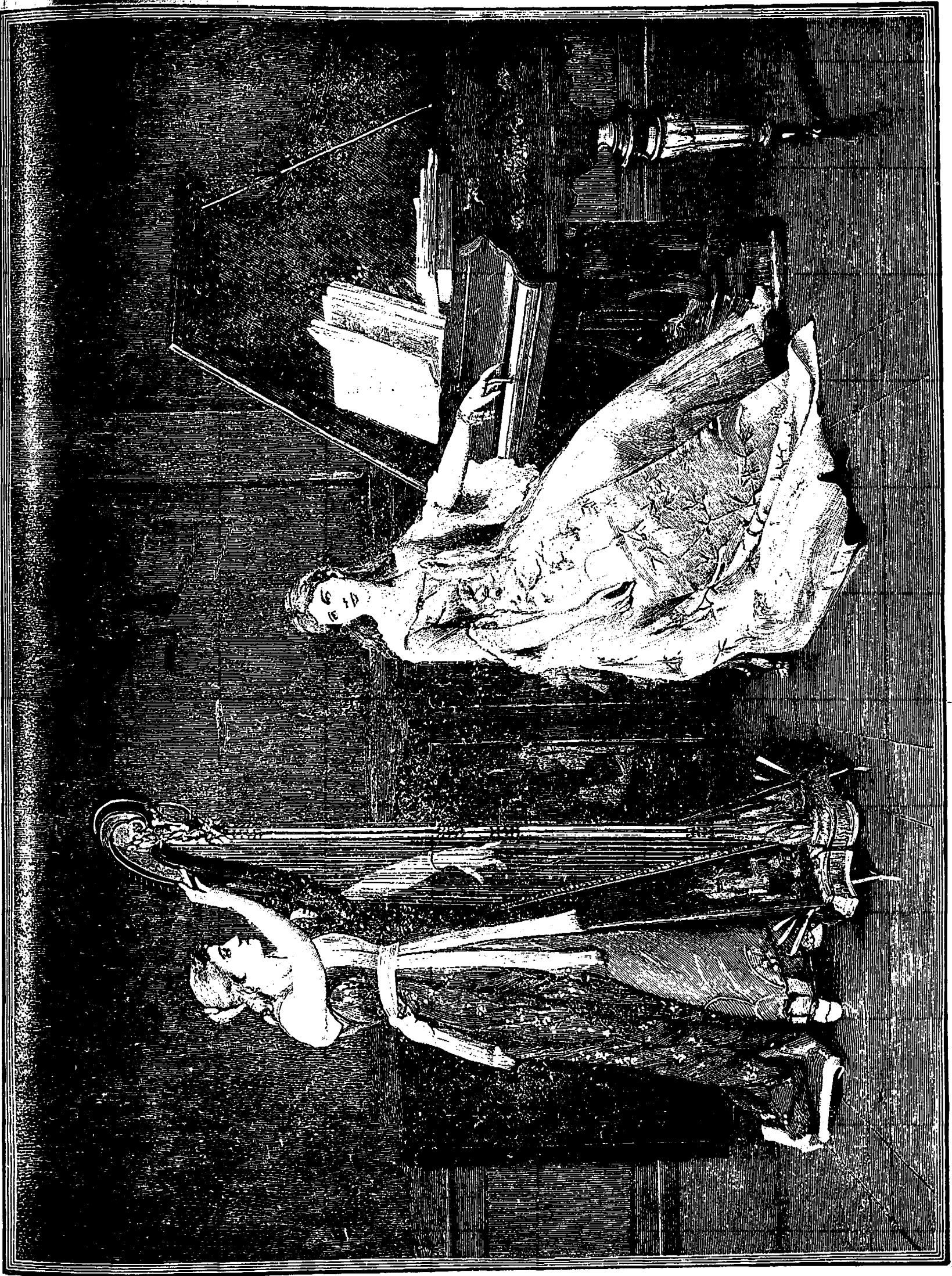
3. Qu'il est imprudent de désirer faire subitement fortune : peu de gens sachant profiter sagement d'une position disproportionnée à celle qu'ils avaient occupée. La progression de la réussite est le plus sûr moyen de profiter de sa chance.

Enfin, sachons remercier la Providence des dons que tant d'autres ont à désirer : la santé, les qualités





QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE



L'ACCORD, D'APRÈS LE TABLEAU DE SERRURE



Récepteur de la dépêche téléphonique sans fil

du corps et de l'esprit, la faculté de se faire un bon caractère :

"Contentement passe richesse."

Remercions-la, et soyons heureux de lui montrer notre reconnaissance en consolant ceux qui sont privés de ce que nous avons reçu amplement, en diminuant le nombre des affligés, et profitons de la chance d'être doués d'un bon cœur en bénissant Celui qui nous l'a donné.

LÉON DUPONT.

## LA TÉLÉPHONIE SANS FIL

(Voir gravures)

Après l'expérience merveilleuse de Marconi, après les résultats appréciables obtenus par la télégraphie sans fil, voici que M. Maiche invente la téléphonie sans fil.

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs l'inventeur près de son appareil, tenant le récepteur et semblant étudier et méditer les diverses phases de la transmission. Nos lecteurs verront aussi complètement installé, un appareil où une communication téléphonique sans fil est reçue avec succès.

Nous nous proposons de donner par la suite des informations plus détaillées sur cette invention destinée à faire un merveilleux pendant à la télégraphie sans fil.

## LA LANGUE UNIVERSELLE

Un écrivain américain bien connu, M. Wells, auteur de romans et de nouvelles dans lesquels il s'attache à déduire les conséquences les plus fantastiques des découvertes et inventions scientifiques les plus positives, vient de publier dans la *Fortnightly Review* de Londres, sous le titre d'*Anticipations*, une série d'études où l'imagination n'a plus la moindre part, et où il cherche à démêler posément ce que, au point de vue économique, moral, etc., va devenir l'humanité si elle poursuit sans anicroches son évolution actuelle.

L'une des plus récentes *anticipations* a pour objet de démontrer que la langue universelle, le volapuk de l'avenir, sera fatalement, non pas l'anglais, comme on le croit en général, mais le français. Assertion bien faite pour plaire en France, où le patriotisme linguistique est commun à tous les partis, y compris les anarchistes. Ce n'est d'ailleurs pas pour cajoler les Français que M. Wells a formulé cette opinion. Il s'est placé au-dessus, ou en dehors, comme on voudra, de toutes les raisons sentimentales. C'est un observateur aussi impersonnel et un logicien aussi automa-

tique qu'il est possible. Il se défend de faire autre chose que des constatations, et celles des déductions qu'elles imposent irréfutablement.

Il est vrai, dit-il, que sur toute la terre les gens qui s'occupent de commerce et d'industrie tiennent pour indispensable d'apprendre l'anglais, et qu'ils ne se trompent point, étant donné l'état présent des rapports économiques dans le monde. Mais le commerce et l'industrie sont de plus en plus asservis à la science. Or, ce n'est pas l'anglais qu'apprennent, ni qu'ont besoin d'apprendre, les gens qui s'occupent de science : c'est le français.

D'autre part, il n'y a pas seulement, dans l'humanité, des rapports économiques. Ceux-ci ne sont même qu'une base générale pour le développement moral. Or, c'est le français, plus que n'importe quel autre idiome, que sont amenés à étudier tous les peuples pour se tenir au courant de la philosophie, de la sociologie, de la pédagogie, de l'esthétique. Et la littérature française est la seule qui soit susceptible d'être comprise par tous les peuples à la fois, quelle que soit la diversité de leurs phases d'évolution, de leurs caractères ethniques, etc. En Allemagne par exemple, ou au Japon, les personnes les plus cultivées s'intéressent naturellement à la littérature anglaise comme à toute autre, mais c'est par curiosité, par désir de compléter l'éducation. Pour elles, l'étude de la littérature française n'est pas complémentaire, elle est fondamentale. Tacitement, tout le monde est d'accord pour considérer cette étude comme obligatoire, celle de la littérature anglaise demeurant facultative.

M. Wells estime qu'un accord aussi universel, et qui, pour la plupart des pays, date de plusieurs siècles, est la manifestation d'un besoin général et impérieux. L'humanité a besoin de la langue française, de la pensée française, au lieu qu'elle peut très bien se passer de n'importe quel autre idiome, de n'importe quelle autre intellectualité.

Les conclusions que l'auteur formule sont bizarres mais rentrent bien dans le cadre de ses "*Anticipations*". Il prédit la division de notre espèce en deux castes ou races universelles, l'une vouée à la production intellectuelle. Il ajoute qu'un temps viendra où l'on n'emploiera plus sur notre planète que deux langues, l'anglais, dans la race "*agissante*", et le français dans la race "*spéculante*".

M. Wells n'a pas foi en l'universalisation de l'allemand. L'un des nombreux arguments qu'il donne à ce sujet, c'est que de plus en plus les imprimeurs allemands sont contraints de substituer aux caractères gothiques les caractères dits latins, et que de plus en plus la syntaxe allemande est violée par les écrivains de toutes catégories, qui tendent à adopter la syntaxe française.

## LES VIEUX JOURNAUX

Est-il rien de plus amusant et de plus instructif à la fois, que de parcourir des vieux journaux ? La lecture de ces vieilles gazettes nous transporte, en esprit, dans un passé déjà lointain ; elle le fait, pour ainsi dire, revivre à nos yeux et nous met ainsi mieux en mesure de comprendre l'histoire. C'est pourquoi nous aimons à lire ces feuilles jaunies par le temps, souvent déchirées et incomplètes.

Que de choses on y voit ! Ce sont les *avertissements*, qu'on nomme aujourd'hui annonces, qui nous donnent une idée du commerce de l'époque ; ce sont les vieilles gravures, les caractères d'imprimerie, le papier ; enfin, ce sont les articles politiques, littéraires et autres, et, par-dessus tout, ce sont les nouvelles. Oh ! qu'elles sont intéressantes parfois, ces nouvelles d'un autre âge.

En voici une que nous avons découverte dernièrement et que nous ne pouvons nous empêcher de faire connaître aux lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ*, tant nous l'avons trouvée remplie d'intérêt. Elle a paru dans le *Spectateur Canadien, journal de littérature, de politique et de commerce*, rédigé par M. Bibaud, imprimé et publié par James Lane, au numéro 29 rue Saint-Paul,



M. Maiche, l'inventeur

Montréal. La copie que nous avons sous les yeux— numéro 30 du IX<sup>ième</sup> volume— porte la date du samedi, 1<sup>er</sup> septembre 1821. Voici cette nouvelle :

### BONAPARTE

(Extrait de la *Gazette de Londres* du 7 juillet.—Bureau des Affaires Coloniales, Downing Street, ce 4 juillet 1821.)

Le capitaine Crockat, du 20<sup>e</sup> régiment, est arrivé aujourd'hui de Sainte-Hélène, avec une dépêche adressée au comte Bathurst, par le lieutenant-général sir Hudson Lowe, C.C.B.

Nous ne pouvons donner ici le texte de cette dépêche, qui remplit deux colonnes du *Spectateur*. Contentons-nous de dire qu'elle annonçait à lord Bathurst le décès de Napoléon, arrivé à Sainte-Hélène, le 5 mai précédent. Elle contient une foule de renseignements sur les derniers jours de la vie et sur la mort de ce grand homme. Des détails additionnels nous apprennent l'ordre du convoi funèbre, etc. Une lettre datée du 7 mai dit que l'autopsie a démontré que la mort était due à un cancer à l'estomac et non pas à une maladie du foie, comme l'avaient cru les médecins. Ceci montre, soit dit en passant, que les médecins de l'époque n'étaient guère plus infailibles dans leurs diagnostics que ne le sont ceux de nos jours. Cette lettre est suivie d'une biographie de Napoléon, due à la plume de M. Bibaud, lequel n'est pas tendre pour l'*ogre de Corse*. Cette étude remplit quatre colonnes du journal et ne finit pas dans ce numéro.

Ainsi, la mort de Napoléon, survenue le 5 mai, ne fut connue à Londres que le 4 juillet, c'est-à-dire deux mois après. La nouvelle arriva à Québec à la fin d'août, et, à Montréal, elle paraissait dans les journaux du 1<sup>er</sup> septembre, soit quatre mois après le décès.

L'Europe entière tremblait encore à la seule mention du nom de ce redoutable adversaire et il reposait dans la tombe depuis deux mois ! Quels soupirs de soulagement l'Angleterre et ses alliés ont dû pousser en apprenant la nouvelle de la disparition de la scène terrestre de celui qui avait mis le vieux monde à ses pieds !

On n'avait, dans le temps, ni câbles sous-marin, ni télégraphe, ni navigation rapide d'aucune sorte. Quel progrès depuis ! Trois quarts de siècle se sont à peine écoulés, et nous savons maintenant, dans quelques instants, tout ce qui se passe d'une extrémité à l'autre de notre planète. Nous pouvons suivre au jour le jour les détails de la guerre sud-africaine, ainsi que ceux de la lutte qui se poursuit sans merci aux Philippines. Les nouvelles d'Australie ou des Indes nous arrivent en même temps que celles de la province de Québec. N'est-ce pas qu'en lisant ces vieux journaux que nous pouvons juger, d'un coup d'œil,

du progrès immense qui s'est opéré dans l'ordre scientifique et matériel durant ce merveilleux dix-neuvième siècle ? Quel vaste champ de suppositions plus ou moins folles ouvrent à l'imagination éblouie les horizons nouveaux que nous laisse entrevoir l'aurore du vingtième siècle ! On se croirait vraiment transporté dans le pays des rêves. Déjà le télégraphe et le téléphone sans fil nous sont annoncés comme étant en bonne voie de réussite, les navigations aérienne et sous marine sont devenues des faits accomplis et presque toutes les prophéties de Jules Verne ont été réalisées. Vraiment, ce vingtième siècle sera le siècle des merveilles.

F. J. AUDET.

PAR-CI PAR-LÀ

Il y a certainement des Anglais qui ont de l'esprit : un journal de New-York fait les réflexions suivantes : Comment se fait-il que ce peuple (il parle des Canadiens-français) malgré le temps et la distance qui le sépare de sa Mère-Patrie, la France, n'ait pas perdu son caractère national ? Nous ne voyons qu'une réponse à cette question : c'est qu'ils se sont attachés à leur langue, à leurs mœurs, à leur religion. Ils constituent une nation française au sein d'un pays anglais. La langue française ainsi que la religion catholique est soigneusement transmise de père en fils, et c'est cette langue qui prédomine dans leurs affaires, dans leurs journaux. Règle générale, ils apprennent l'anglais, mais cela n'amoindrit pas leur amour du français :

—Et pour cause !...

Bien, vrai, il fait plaisir de se faire rendre justice par des Anglais eux-mêmes. Ceux qui ont parlé ainsi doivent être de bons patriotes et des cœurs droits : quand on sait reconnaître et apprécier les bons sentiments chez autrui, c'est qu'on est bien doué soi-même.

\* \*

Un cercle spécialement littéraire manquait dans la vieille cité française—Québec—mais les membres de la Faculté de Droit viennent d'y remédier. Mes compliments à Messieurs les fondateurs du " Cercle Laval ". Ce cercle sous les auspices de la jeunesse universitaire prospère et produira sans doute d'heureux effets. Il se fait présentement une évolution littéraire au Canada, c'est aux jeunes d'aujourd'hui à y participer s'ils veulent être les écrivains de demain. Certes, leurs travaux laisseront à désirer, mais nous y perdrons à rebuter les jeunes travailleurs. Les vieux, hélas ! disparaissent bien vite, il faut donc quelqu'un qui, marchant sur leurs brisées, continue l'œuvre commencée, c'est-à-dire soutienne par des travaux assidus l'éclat qu'ont donné à notre pays les hommes qui sont passés, qui passent. Le travail renverse tout obstacle, donc à l'œuvre jeunes étudiants de Québec, donnez à votre " cercle Laval " un cachet de nationalité et de

patriotisme vivement senti ; par lui on verra que le Canada produit, et des cœurs aux vibrations justes, sonores, et des caractères qui sont l'apanage des peuples forts, sachant vaincre ou mourir, mais non faiblir.

\* \*

En ces temps de session fédérale et provinciale, où le bonheur du peuple est entre les mains de nos gouvernants, il est à propos, je pense, de rapporter un bon mot de M. Jos. de Maistre, cet excellent homme de cœur et d'esprit : Je vote pour les meilleurs gouvernements, c'est-à-dire pour ceux qui donnent le plus grand bonheur possible, au plus grand nombre d'hommes possible.

FANTASIO.

L'ART DE SE COIFFER

Savoir se coiffer est donc un art ?

Oui, mes jolies lectrices, savoir se coiffer est un grand art que vous avez résolu, sans doute, si j'en juge par ce que je vois, mais qui réclame une étude sévère et loyale, vous mettant, sans retenue, en face des qualités et... des défauts de votre visage.

Si la toilette, avec ses formes les plus séduisantes, ses combinaisons les plus exquises, ses ajustements les plus variés, souligne la souplesse ou la majesté de la taille ; si les tissus les plus heureux, les couleurs les plus chatoyantes animent délicieusement le teint, la coiffure seule, véritable cadre du visage, change ou modifie le caractère propre d'une physionomie, exprimant tour à tour la dureté, la douceur, la mélancolie, la vivacité ou toutes les séductions de la grâce.

Vous souriez et murmurez tout bas ce mot magique, qui, pensez-vous, mettra en déroute toutes mes idées subversives : La mode ! Eh bien, madame, c'est précisément, non à la mode, dont je ne suis pas l'ennemi, mais à ses trop dévotes adoratrices que je fais un procès, désolé, que je suis, de les voir lui sacrifier, sans souci, leur beauté et leur charme.

Si la mode, aidée du corsetier et du tailleur, a trouvé le moyen d'enserrer dans de véritables cuirasses des proéminences fâcheuses, ou, ce qui est plus facile et moins douloureux, de développer certaines parties représentant des surfaces trop planes, si d'un coup de baguette, elle allonge une taille, en raccourcit une autre, elle n'a pas encore trouvé le moyen (cela viendra peut-être) de manipuler à son gré le visage comme un sculpteur pétrit sa terre glaise, de changer, selon son caprice, un ovale allongé en une petite frimousse ronde, des traits sévères et classiques en un minois chiffonné et moqueur ; un front découvert, des tempes trop dégarnies en un front bas, etc., etc.

Or, de la forme de la tête, de la manière dont sont plantés les cheveux, de la différence des traits doit dépendre la coiffure. Je ne prétends pas qu'on doive renoncer à la mode, que de sa naissance à sa mort il faille conserver une coiffure s'harmonisant avec ce que

la nature vous a donné. Non, je veux, au contraire, qu'on la suive en lui empruntant, pour se les approprier, tous les trésors qu'elle possède, mais en écartant, sans pitié, tout ce qui peut, madame, amoindrir votre beauté.

Prenons, par exemple, un visage d'un ovale régulier, à la ligne grecque, aux cheveux plantés un peu bas sur le front. Il est évident qu'il sera admirablement coiffé du chignon tordu sur la nuque et des bandeaux à ondulations régulières.

Mais adaptez cette même coiffure à un visage plat et court, au nez un peu retroussé, au front très découvert, l'effet sera assurément désastreux.

Coiffez, au contraire, cette dernière personne d'une neige de cheveux retombant un peu sur les tempes pour les couvrir, le chignon haut, et vous aurez, en allongeant le masque, et diminuant le front, rétabli l'harmonie et donné à cette physionomie le caractère qui lui est propre.

Il est certain qu'une coiffure nouvelle, sortie du cerveau créateur de l'artiste capillaire, n'a pas toujours été édictée sur une tête d'une beauté parfaite, mais toujours sur un modèle correspondant au type idéal qu'il veut créer. A moins, ce qui est habile, que voulant complaire à une mondaine très en vue à qui la nature, moins complaisante que son coiffeur, a octroyé quelque imperfection, il ne crée une mode pour elle, persuadé qu'ainsi inaugurée, elle sera suivie.

Maintenant, il me faut, je l'avoue, une certaine dose de courage pour continuer, ce point de critique me paraissant assez délicat. Mais j'ai déjà parlé des aveugles adoratrices de la mode, et c'est à elles seules que j'adresse les lignes qui vont suivre, persuadé que je suis qu'il ne s'en trouve aucune parmi mes aimables lectrices.

Il est un usage très adopté dans les coiffures, c'est le changement de couleur !... Telle jeune, au moins jeune, femme que vous aurez connue avec des cheveux noirs, vous apparaît un jour sous une toison d'or. Le changement a été brusque et semble piquant. Il est assurément étrange que le soleil ait tout à coup chargé de ses rayons cette chevelure d'ébène... Vous êtes étonné... C'est la mode ! Ah !... Est-ce aussi la mode de détruire l'harmonie du teint et de placer cette carnation chaude et colorée de brune sous cette auréole dorée ?... La mode !... mais c'est une désorganisation des lois de la nature qui ne saurait être remplacée par " l'art de peindre et d'orner son visage !... "

La nature est notre grand maître en œuvres artistiques et, dussé-je être traité d'hérésiarque par les impressionnistes de la nouvelle école, je ne puis voir l'herbe bleue parce qu'elle est sous le ciel, et les vaches vertes parce qu'elles sont sous un arbre.

Ne soyez pas, je vous en prie, mesdames, comme les gentils moutons de Panurge. Sachez profiter sagement des indépendances du goût. Consultez votre miroir, il est l'attribut de la vérité et vous dira, plus sûrement que la mode, ce qui peut vous convenir.

JEAN DE RIP.



A.-J. Balfour



J. Chamberlain

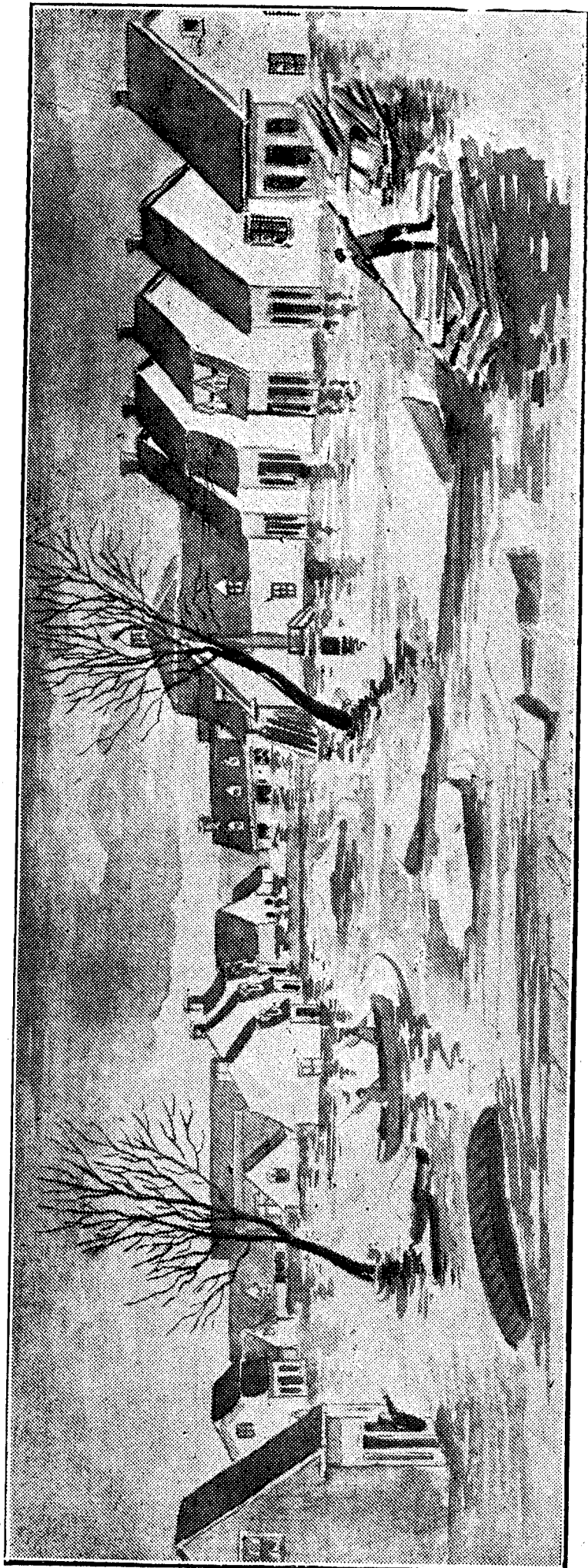


Lord Lansdowne

LES SUCCESSEURS PROBABLES DE LORD SALISBURY COMME PREMIER MINISTRE D'ANGLETERRE

## LES MÉTIERS ÉTRANGES

UNE RUSE DES PRÉTENDUS CHARMEURS DE SERPENTS



L'INONDATION A SAINTE-ANNE DE LA PERAI E.—La rue Garceau, d'après un croquis de M. A. Piché

On a beaucoup parlé des charmeurs de serpents et de la facilité avec laquelle ils se font suivre par les serpents même les plus dangereux, simplement en leur jouant un petit air de musique. Mais on s'est souvent aussi demandé si ces prétendus charmeurs de serpents n'employaient pas quelque supercherie pour tromper la crédulité. On est arrivé notamment à la certitude presque absolue qu'avant de manier sans précautions leurs redoutables élèves, les charmeurs s'arrangent de façon à leur arracher les deux crochets par où s'infiltré le venin dans la plaie, ces animaux n'étant plus dangereux dès que ces deux dents creuses sont disparues.

Mais si nous en croyons un officier de l'armée des Indes, les charmeurs ou soi-disant tels ont encore une recette plus sûre pour tromper le public dans certains cas particuliers.

On sait que les serpents les plus venimeux sont très nombreux dans l'Inde anglaise ; ils envahissent tous les jardins, et du jardin il ne leur est pas malaisé de passer dans la maison. C'est qu'en effet, dans ces pays chauds, les habitations sont ouvertes pour ainsi dire à tous les vents, la nuit comme le jour ; les chambres donnent sur de larges vérandas que les serpents peuvent facilement escalader. Il nous revient en mémoire que dernièrement une femme anglaise, habitant le Bengale, s'est réveillée le matin avec un serpent, le terrible *cobra-capello*, endormi sous son chevet. On comprend donc bien que les serpents soient pourchassés, et, pour en débarrasser les jardins où l'on constate leur présence, on a l'habitude, les Européens comme les indigènes, de faire venir le charmeur qui sait les appeler avec son instrument de musique, les rassembler, puis les saisir tranquillement avec la main, et les emporter dans un panier.

Dernièrement l'officier dont nous parlions tout à l'heure était en garnison à Kurmaul, dans les provinces Nord-Ouest de l'Inde ; il habitait alors le *bangaloo*, autrement dit la maison ordinaire des officiers, au milieu d'un grand jardin. Un jour ses domestiques vinrent se plaindre à lui qu'ils avaient aperçu des serpents dans ce jardin, et lui demandèrent si l'on ne pourrait point faire venir le charmeur pour emmener ces voisins désagréables. Tout naturellement il y consentit.

Peu d'instants après, l'homme arrivait ; il faisait marché, moyennant trois francs par serpent pris, et se mettait aussitôt à l'œuvre. L'officier le suivait pas à pas, ayant peu confiance en lui, et voulant s'assurer de la façon dont il attraperait les serpents.

Il se rend d'abord dans l'écurie, et se met à souffler dans une espèce de flageolet, ce qui produit un son peu harmonieux : presque aussitôt un serpent sort d'un trou et s'approche rapidement de lui pour grimper le long de sa jambe ; il le saisit aussitôt entre deux doigts et le met dans un panier qu'il a passé au bras. Deux autres fois, il commence sa musique et deux fois le même fait se produit ; en un instant il avait récolté trois serpents, trois *cobras* de trois à quatre pieds de longueur. L'un d'eux l'avait même mordu ; mais il ne semble pas s'émouvoir pour si peu : il tire un caillou blanc de sa poche, un caillou magique, dit-il, sur lequel il marmotte quelques paroles cabalistiques, puis il en frotte sa morsure, affirmant que le venin sera ainsi sans action sur lui.

Cependant l'officier anglais n'avait pas grande confiance dans toutes ces fantaisies ; il avait remarqué que chaque fois le charmeur paraissait savoir à l'avance l'endroit précis d'où sortirait un serpent, et il ordonne à son homme de chercher d'autres serpents, d'en faire sortir d'autres de terre, car il doit y en avoir encore. L'Indou déclare qu'il n'y en a certainement plus ; mais devant une insistance particulière, il fait encore quelques tours dans l'écurie, sans que cette fois aucun *cobra* se montre.

L'officier lui remet les neuf francs convenus et saisit le panier et les trois serpents ; mais cela ne faisait plus l'affaire du fripon ; il regardait tout alarmé les préparatifs que l'Anglais faisait, tirant son sabre pour couper la tête aux trois horribles bêtes. “ Qu'allez-vous faire ? s'écrie-t-il, en gémissant et en se prosternant à terre.— Dame ! je vous ai acheté les serpents ; j'ai bien le droit de les tuer.—Je vous en prie, larmoise l'Indou, en embrassant les genoux de l'officier, ayez pitié de moi ; rendez-moi mon gagne-pain ! ”

L'officier se laissa toucher, mais surtout pour pénétrer le mystère, et il promit de rendre les trois serpents si le charmeur lui expliquait sa ruse.

“ C'est bien simple. A la saison voulue nous cherchons une *cobra* femelle ayant des petits avec elle ; nous la tuons et nous capturons ses quinze ou vingt petits, qui ont à peine alors dix centimètres de long ; ils ne sont pas bien redoutables, à ce moment-là. Nous pouvons sans peine leur arracher leurs crochets à venin, qui sont deux dents très pointues, situées au dessous des yeux, et percées d'un petit canal par où le poison entre dans la plaie, et alors on peut les manipuler sans danger. Nous commençons leur éducation : nous les nourrissons avec du lait, et, chaque fois que nous allons leur donner à manger, nous jouons du flageolet. Au bout de trois ou quatre mois, ils connaissent parfaitement ce signal, et chaque fois que nous jouons, ils accourent de tous les coins de la pièce où nous les tenons, sachant qu'ils vont trouver leur tasse de lait. A cette époque du reste, ils ont atteint une assez forte taille, et nous pouvons nous en servir.

“ Un soir, nous nous introduisons dans quelque maison, dans un jardin, dans une écurie, comme ici ; nous cachons nos serpents dans quelques coins. Le lendemain, il arrive tout naturellement que les domestiques en aperçoivent quelques-uns, vont prévenir leur maître et demandent à faire venir le charmeur.

Tout naturellement aussi nous rôdons à ce moment aux environs de la maison ; on nous fait entrer, nous nous mettons à faire notre petite musique, et les serpents ne manquent point d'accourir, s'attendant à trouver leur repas accoutumé. C'est ce que j'ai osé faire chez vous, seigneur. Voilà pourquoi j'ai pu prendre ces serpents sans crainte aucune ; voilà pourquoi ma morsure ne m'inquiétait nullement. Je suis un misérable ; mais ne racontez pas ce que je vous ai dit : je serais ruiné, personne ne me ferait plus appeler."

L'officier a rendu les serpents au soi-disant charmeur, qui a pu recommencer son métier avec ce gain-pain d'un nouveau genre.

DANIEL BELLET.

## LÉGENDE

ASHAVERUS, OU LE JUIF ERRANT

Lorsque Jésus-Christ, courbé sous la croix, voulut goûter quelques instants de repos devant la porte d'Ashaverus, il fut repoussé durement par ce barbare, il chancela et tomba sous son fardaeu... mais il se tut.

L'ange de la colère se présenta devant Ashaverus, et lui dit : "Tu as refusé le repos au fils de l'homme, cruel ! le repos aussi te sera refusé jusqu'à son retour ! Un noir démon échappé des enfers te chassera à coups de fouet de contrées en contrées, Ashaverus ; tu n'auras pas la douce consolation de la mort ni la paix du tombeau."

Voici bientôt deux mille ans qu'Ashaverus est entraîné par le monde. Voyez-le ; il se traîne hors d'une caverne ténébreuse du Mont Carmel, il secoue la poussière de sa barbe, saisit un des crânes humains entassés à ses pieds, et le lance du haut de la montagne ; le crâne bondit, retentit et se brise en éclats.

"C'était mon père !" mugit Ashaverus.

Un nouveau crâne, sept crânes nouveaux roulent avec fracas de rochers en rochers.

"Et ceux-ci ! et ceux-ci !... hurle le juif avec des yeux hagards ; et ceux-ci... et ceux-ci... c'étaient mes épouses !"

D'autres crânes roulent encore.

"Et ceux-ci... et ceux-ci... murmura Ashaverus, c'étaient mes enfants. Ah ! ils ont pu mourir... mais moi, réprouvé, je ne puis pas mourir... un jugement terrible plane en grondant sur ma tête coupable.

"Jérusalem tomba. J'écrasai l'enfant au berceau je m'élançai dans les flammes, j'insultai le Romain ; mais hélas ! une malédiction infatigable me tenait par les cheveux... et je ne mourus pas.

"Rome allait tomber ; je courus pour m'enterrer sous ses débris. Le colosse s'écroula, et ne m'écrasa point dans sa chute.

"Des nations s'élevèrent et s'anéantirent devant moi ; moi seul je ne mourus pas.

"De la cime d'un rocher qui fendait les nues je me précipitai dans la mer ; mais le tourbillon des vagues me rejeta sur le rivage, et la flèche empoisonnée de l'existence me perça de nouveau.

"Au bord du gouffre ardent de l'Etna, j'unis mes mugissements, pendant dix lunes, aux mugissements du géant, et sa bouche de soufre fut remplie de mes cris... hélas ! pendant dix lunes ! mais l'Etna vomit des flammes et me rejeta avec un torrent de laves. Je m'agitais dans les cendres... et je vivais encore.

"Une forêt brûlait ; poussé par mon délire, je courus à la forêt embrasée. La résine bouillante décollait goutte à goutte sur mes membres ; mais la flamme consuma mes chairs et dessécha mes os, et ne me dévora point.

"Je me joignis aux bourreaux de l'humanité, je me précipitai dans la tourmente des batailles ; je bravai le Gaulois, je bravai le Germain ; mais les dards et les lances se brisaient sur mon corps, le glaive du Sarrasin se rompit sur mon crâne, une grêle de pierres pleuvaient sur moi, semblable à des poids lancés contre une cuirasse de fer ; la poudre des combats s'émoissait sur mes reins comme sur la croûte d'un roc dont le sommet se perd dans les nues.

"En vain l'éléphant m'a foulé aux pieds ; en vain la mine de poudre a éclaté sous moi et m'a lancé dans les airs : je suis retombé étourdi contre terre, j'étais... brûlé, consumé ; mon sang, mon cerveau, et jusqu'à la moelle de mes os, desséchés, au milieu des cadavres défigurés de mes compagnons... mais je vivais encore !

"La massue d'acier du géant s'est fracassée sur ma tête, le bras du bourreau s'est démis, la dent du tigre s'est émoussée sur moi ; aucun lion affamé n'a pu me déchirer dans le cirque.

"Je me suis couché au milieu des serpents venimeux, j'ai provoqué le dragon en portant la main sur sa crête sanglante ; mais le serpent a pu mordre... il n'a pas tué.

"J'ai bravé la rage des tyrans ; j'ai dit à Néron : Tu es un bourreau ! J'ai dit à Christern : Tu es un bourreau !... J'ai dit à Muleï Ismaël : Tu es un bourreau !... Mais les tyrans ont inventé des tortures inouïes, et ne m'ont point égorgé.

"Ah ! ne pouvoir mourir ! ne pouvoir mourir ! ne pouvoir reposer après tant de fatigues ! traîner sans cesse cet amas de poussière, avec sa pâleur de mort, ses infirmités, son odeur de tombeau ! n'avoir sous les yeux, durant des milliers d'années, que le monotone de l'uniformité, et voir le temps avide, affamé, sans cesse mettre des enfants au monde, sans cesse dévorer des enfants. Ah ! ne pouvoir mourir ! ne pouvoir mourir !

"Toi dont le courroux me persécute, as-tu des sentences plus cruelles ? fais-les tomber sur moi comme un tonnerre. Qu'un orage me précipite de la cime du mont Carmel, qu'à ses pieds je roule fracassé, que je verse tout mon sang... et qu'enfin je meure."

Et Ashaverus tomba. Un bruit affreux retentit à ses oreilles, des ténèbres couvrirent ses paupières ; un ange le porta de nouveau dans la caverne.

"Dors à présent, dit l'ange, dors d'un sommeil paisible, Ashaverus ; la colère de Dieu n'est point éternelle. Quand tu t'éveilleras, il sera là, Celui dont tu as vu couler le sang, au Golgotha... et qui t'a pardonné."

SCHUBART,  
Poète allemand.

## CURIOSITES DE LA SCIENCE

### L'INOCULATION DES ÉLÉPHANTS

L'épidémie signalée sous le nom de "feu sacré" par Moïse et "d'antrax" par les médecins grecs, comprenait non seulement la maladie charbonneuse mais nombre d'autres affections gangréneuses et putrides, qui décimaient les hommes et les troupeaux.



Les vétérinaires indous leur appliquent la médication Pasteur

Aux yeux mêmes des hippiatres et des guérisseurs de bestiaux, le "Charbon" peut revêtir des formes différentes.

Dans certaines contrées—comme en Bourgogne, en Beauce, en Auvergne, en Dauphiné, en Languedoc, en

Saxe, en Bavière, en Italie, dans la presque île des Balkans—il est endémique ; mais il sévit surtout dans la Russie d'Asie. La fameuse "peste de Sibérie", c'est-à-dire le charbon, emporte des milliers d'hommes et d'innombrables bestiaux. Il règne également dans l'Amérique, l'Australie, le centre de l'Asie et l'Inde.

Partout il se présente avec le même caractère de contagion et peut se transmettre de l'animal à l'animal et de l'animal à l'homme "par des piqûres et des érosions de la peau ou des muqueuses souillées par des produits charbonneux".

Les remarquables expériences de MM. Rayet et Davaine, et la découverte de la spore de la bactérie charbonneuse par M. Pasteur et ses élèves, ont démontré la nature parasitaire de cette épidémie et fait préconiser l'atténuation artificielle des virus et les inoculations préventives à l'aide de ces virus atténués.

Le succès a prouvé l'excellence du système Pasteur, qui consiste à inoculer les animaux domestiques pour les préserver de ce terrible mal.

Aussi M. Lamprey s'est-il empressé d'en proposer l'application dans l'Inde, où l'on ne possédait encore aucun remède contre "le charbon", quoiqu'il y fit périr, chaque année, une quantité énorme de bestiaux de tout genre. Le gouvernement anglais, après une minutieuse enquête sur les résultats de la médication Pasteur et sur les probabilités de la voir accueillir favorablement par les propriétaires indigènes, donna son assentiment. Quelques étudiants indous—qui après avoir fait leurs études au collège d'Agriculture Cirencester, suivent actuellement un cours préparatoire dans le laboratoire de M. Pasteur—pourront bientôt aller, dans les diverses stations de l'Inde, distribuer le vaccin et inoculer aussi bien les éléphants que les bœufs et autres animaux.

Nul doute que les travaux de ces jeunes gens ne soient suivis avec le plus vif intérêt. Les tentatives déjà faites dans certaines régions permettent d'espérer que ce mode de préservation sera prochainement adopté partout sans exception. Les éléphants à l'état domestique sont exposés, comme tous les autres animaux au service de l'homme, à certaines maladies épidémiques et les vétérinaires indous n'ont pas hésité à leur appliquer la médication Pasteur.

On peut prévoir que, dans un délai relativement assez court, le "charbon", ce fléau, qui fait de si terribles ravages dans les troupeaux, s'il n'a pas complètement disparu, aura tout au moins beaucoup perdu de sa violence et de son caractère contagieux.

A. PILGRIM.

## AU BRÉSIL

LE JARDIN BOTANIQUE DE RIO DE JANEIRO. L'ALLÉE DES PALMIERS

S'il est pour la masse populaire un spectacle instructif et bien fait pour donner à son esprit un surcroît d'intelligence, c'est certainement sur les établissements scientifiques que devront se porter tous les efforts.

Dans tous les grands centres d'Amérique, partout où la classe dirigeante a compris l'utilité morale de l'éducation, par l'exemple au peuple, l'on rencontre des établissements scientifiques.

Les jardins zoologiques ont leurs visiteurs réguliers ; les enfants font lors d'une promenade dans ces établissements plus de connaissances qu'en lisant tous les livres possible ; aussi est-ce avec regret que nous voyons les grandes villes canadiennes ne pas avoir d'établissements zoologiques ou botaniques gratuitement visibles.

Nous donnons à nos lecteurs la primeur de deux photographies reçues récemment et spécialement du Brésil pour le MONDE ILLUSTRÉ ; ils pourront admirer le site merveilleux du Musée National de Sao Christoma et l'Allée des Palmiers, du Jardin Botanique de Rio de Janeiro. Ils pourront regretter sans doute de ne pas pouvoir trouver à Montréal d'établissement semblable, et comprendre quel intérêt peut avoir les gouvernants d'un pays, pour entretenir à grands frais des jardins destinés à l'instruction du peuple et à sa distraction.

NA. TURALISTE.

## L'OR DU POÈTE

A une amie.

Quelqu'un m'a déjà dit : " Quel prix  
Se vend une rime à la foule ? "  
— Le prix qu'on donne à l'eau qui coule  
En caressant le sable gris !

On écoute un peu sa romance,  
Parfois, on ne l'écoute pas ;  
Et l'on passe en pressant le pas  
Sans voir l'onde qui se balance.

Le poète sème ses vers  
Comme sa voix, le cor qui clame.  
Ou comme le soupir d'une âme,  
Et c'est un chant dans l'univers :

Un chant qui peut faire sourire,  
Un chant qui peut faire pleurer,  
Un chant qui peut désespérer :  
Des frissons courent sur sa lyre...

Mais à quoi tous ses fois transports  
Lorsque le pain manque au poète ?  
Serait-il comme l'alouette  
Qui semble se nourrir d'accords ?...

Pauvre rêveur, n'importe, il chante...  
Et quand " quelques mots, " " quelques fleurs " ,  
Ont tendrement séché ses pleurs,  
Il baise " CET OR " qui l'enchanté !

ANTONIO PELLETIER.

## MODESTIE DE VICTOR HUGO

Nous trouvons dans les colonnes de notre confrère, l'*Etoile*, de Lowell, Mass., le beau trait de modestie qui suit :

Un vieillard de quatre-vingt-treize ans dont les ans n'ont pas affaibli l'extraordinaire mémoire, a donné à un reporter parisien l'opinion de la coiffeuse de Victor Hugo en 1841, alors qu'il habitait la maison de la place des Vosges.

Cette " artiste, " qui était jeune et jolie femme, avait une boutique et un mari, coiffeur comme sa femme, rue de Turenne.

Pourquoi Victor Hugo préférait-il la coiffeuse au coiffeur ? Ce n'était qu'un demi-mystère. Le grand homme prétendait que les fonctions délicates d'accommoder de coiffures sont exercées plus adroitement et plus délicatement par les femmes que par les hommes. La coiffeuse ne tirait aucune vanité de cette préférence. Et elle disait volontiers :

— Jamais je n'ai rencontré un individu plus prétentieux que celui-là ! Savez-vous où je le trouve quand j'arrive chez lui ? Devant son propre buste, très en évidence dans le salon, et couronné tantôt de lauriers, tantôt de feuilles d'or ! Quant à ses illustres cheveux, car il me ressasse qu'il est le premier poète du siècle, le petit fer y court pendant des heures pleines sans le satisfaire jamais. En voilà un qui n'a pas inventé la modestie !

## LA CHAMBRE D'HONNEUR

Vers l'automne 1656, par une soirée pluvieuse, le manoir de Wysburn, entre sa forêt de chênes et ses pelouses rongées de bruyères, surgissait plus morne et plus silencieux que de coutume. A cette immense façade de pierres d'un rouge sombre, obscure et délabrée, on devinait la vieille demeure féodale d'un de ces loyaux et entêtés cavaliers restés fidèle à Charles Stuart en dépit des persécutions et des taxes imposées par Cromwell. On pouvait même, à cet aspect de solitude et d'abandon, supposer le logis abandonné et les maîtres en exil. Cependant lord Wysburn et sa fille, lady Mabel, après un souper frugal, prolongeaient la veillée dans l'ancienne salle des gardes. Assis l'un en face de l'autre, de chaque côté de la cheminée monumentale, tous deux s'absorbaient dans leur rêverie triste.

Lord Wysburn songeait à son jeune fils, Everard, qui, parti en France avec Charles II, avait récemment annoncé son retour secret en Angleterre pour une

mission royale et promis de venir furtivement embrasser son père et sa sœur. Or les jours s'écoulaient, et le jeune homme ne paraissait pas !

Les pensées de lady Mabel étaient plus désolantes encore. Cet après-midi même, par un serviteur dévoué, lui était arrivée la nouvelle que son frère venait d'être arrêté dans une taverne de la cité, convaincu de complot et enfermé dans la Tour de Londres. La jeune fille, à voir son père si soucieux, se demandait si lui aussi n'avait pas appris ce surcroît de malheur. Elle n'osait en parler la première, craignant d'ajouter une peine ignorée à tant de peines déjà connues. Et cependant, comment se taire plus longtemps alors que le salut d'Everard exigeait une prompte et puissante intervention ; une intervention que lord Wysburn seul pouvait solliciter des amis de jadis, aujourd'hui ralliés au *Protecteur* ?

L'âme de Lady Mabel s'agitait en ces perplexités, quand une rumeur oubliée depuis bien des années, le piaffement de nombreux chevaux coupé d'un appel de cor, lui fit battre le cœur. Le vieux lord se leva en même temps que sa fille, et, comme ils se regardaient pâles et troublés, un de leurs rares valets ouvrit la porte brusquement et annonça d'une voix effarée :

" Milord, c'est Son Altesse le Protecteur Cromwell qui, se rendant de Brentfort à Hampton-Court et surpris par le mauvais temps, fait demander si Votre Grâce veut bien accorder, à lui et à sa suite, l'hospitalité pour cette nuit " .

Tremblante, lady Mabel leva ses yeux pleins d'angoisse vers son père.

Sans un tressaillement, sans une hésitation, le vieillard répondit :

" L'ennemi qui se présente en hôte n'est plus ennemi. Dites à M. Cromwell qu'il entre. Je le recevrai " .

La jeune fille, encore que ce titre de *monsieur* lui parût propre à offenser leur redoutable visiteur, ressentit une joie très vive de cette décision, et son imagination ardente en conçut immédiatement un grand espoir. N'était-ce pas la Providence qui les mettait à même d'obliger le Protecteur juste à l'heure où ils avaient un tel besoin de son secours ? Peut-être se ferait-il scrupule de châtier le fils après avoir dormi sous le toit du père. Peut-être même, elle, Mabel, trouverait-elle occasion, non pas de se jeter aux genoux Cromwell, — son père ne lui eût pas toléré cette bassesse, — mais tout au moins de se réclamer discrètement de sa clémence.

Tandis que la jeune lady entrevoyait tant d'événements heureux, sur l'ordre de lord Wysburn la porte de la salle s'ouvrit toute grande, et bientôt Cromwell s'avança, suivi de ses gentilshommes, de ses écuyers et de sa garde. La cravache à la main, en habit de velours noir, en grandes bottes, il offrait l'apparence d'un homme de constitution robuste et puissante, mais de tête trop grosse pour son corps. Son teint était bilieux ; sa physionomie, altérée et mobile sous une inquiétude incessante ; son regard perçant semblait comme embusqué sous la broussaille de son sourcil.

Le vieillard aux longs cheveux blancs bouclés et l'homme aux courts cheveux gris se contemplèrent un instant sans que l'un ou l'autre baissât les yeux. Enfin le lord, conscient de ses devoirs, prononça gravement la parole d'accueil :

" Puisse le repos de ma maison vous être un bon repos, milord Protecteur ! "

Cromwell eut un sourire ambigu où il était impossible de découvrir s'il était entré à Wysburn par véritable hasard ou dans quelque dessein de conciliation. Il répondit avec une courtoisie marquée :

" Merci à vous, milord. Vous êtes un hôte trop libéral pour que nous ne soyons pas des commensaux discrets. Nous avons soupé à Brentfort et nous sommes si las de notre chevauchée, que vous nous obligerez en nous faisant monter sans retard à notre appartement. "

— J'aurai l'honneur de vous y mener moi-même, dit lord Wysburn, et comme c'est mon devoir d'hôte, j'éclairerai vos pas. "

Le vieillard prit un flambeau et montra le chemin. Cromwell offrit le poing à lady Mabel. Derrière eux,

les gentilshommes portèrent d'autres lumières ; puis les écuyers et la garde fermèrent la marche. Tous gravirent en cet ordre le large escalier de pierre et traversèrent plusieurs galeries où les portraits d'ancêtres, depuis si longtemps ensevelis dans l'ombre, semblaient se ranimer à l'éclat du cortège. Mabel, augurant de tout ceci quelque bien pour son frère, allait le cœur très allégé. Toutefois, son père ayant traversé plusieurs appartements sans s'y arrêter, une appréhension la saisit qui soudain se trouva justifiée.

Lord Wysburn poussa une porte à double battant et dit, s'adressant à Cromwell :

" Voici la chambre d'honneur, la chambre qui, cette nuit, sera la vôtre, milord ! "

Le vieux seigneur et son hôte entrèrent les premiers. A la faible lueur du flambeau que portait lord Wysburn, le Protecteur ne vit d'abord qu'assez confusément une pièce très vaste avec un lit somptueux. Mais plusieurs gentilshommes ayant pénétré à leur tour avec des flambeaux plus nombreux, la chambre se trouva mieux éclairée et, s'étant retourné pour mieux l'examiner, Cromwell tressaillit tout à coup, pâlit et ferma vivement les paupières comme si ses yeux venaient d'être blessés.

Il avait reconnu, au-dessus de la cheminée, juste en face du lit, un grand portrait en pied du roi Charles Ier.

" Faites enlever ceci ! " s'écria le Protecteur d'une voix étranglée, en désignant le portrait du geste, mais en ne fixant ses yeux rouverts et étincelants que sur lord Wysburn.

Le vieillard soutint vaillamment ce regard terrible et répliqua simplement, encore que de ton très ferme :

" Vous m'excuserez, milord, de ne point vous satisfaire ; mais le portrait fut scellé dans le mur. A son dernier séjour en ma demeure, Charles, mon maître et mon roi, a daigné me l'apporter et le placer là lui-même. Je désire qu'il y reste. Je ne voilerai jamais, même d'un crêpe de deuil, celui qui représente tout ce qui nous reste d'honneur et de fidélité. "

Le Protecteur, cette fois, rougit de colère. Il eut un sursaut si impétueux, que lady Mabel crut qu'il allait se jeter sur son père et le cingler de sa cravache.

Le vieillard s'était redressé superbement. Cromwell resta une seconde le bras levé ; puis se maîtrisant dans un sursaut non moins violent, de sa cravache haute il affecta de donner un signal de départ :

" A cheval, messieurs, à cheval ! "

Et, sans se retourner, sans autre explication, il sortit en coup de vent. Derrière lui, les gentilshommes, les écuyers, les gardes, tout le cortège s'élança dans les galeries, s'engouffra dans le large escalier de pierre. Il y eut dehors une galopade de chevaux, puis plus rien. Tout cela s'éteignit, se tut, disparut ainsi qu'une fuite échevelée de chasse fantastique. Et le manoir, comme par enchantement, retomba dans son silence, sa tristesse et son obscurité.

Dans la chambre d'honneur, immense et froide maintenant, pleine d'ombres que perçait faiblement la lueur vacillante du seul flambeau resté sur la cheminée, lady Mabel était tombée à genoux devant son père, et, cachant dans ses mains son beau visage inondé de larmes, elle gémissait :

" O mon père, ne saviez-vous donc pas, en amenant le Protecteur en cette pièce, que le portrait du roi s'y trouvait encore ? "

— Je le savais, ma fille, " dit doucement le vieillard.

Ici, dans une plus vive explosion de douleur, la jeune lady se prit à sangloter :

" Hélas ! ce que vous ne saviez pas, mon père, ce que vous ne savez pas, c'est qu'Everard est compromis, arrêté, enfermé à la Tour, qu'on instruit son procès et qu'il sera condamné si Cromwell ne lui fait grâce ! "

Lord Wysburn leva les yeux vers le portrait comme pour lui demander la force de supporter les reproches les plus cruels, et il répondit gravement, cristement :

" Cela aussi, ma fille, je le savais ! "

## LE CENTENAIRE DE LA NAISSANCE DE VICTOR HUGO

Nous ne pouvons pas ici, donner sur les fêtes officielles qui ont eu lieu à Paris, des détails nombreux. Tous nos lecteurs auront lu dans leurs journaux des détails sur ces réjouissances, sur la façon dont la France a compris de célébrer avec éclat le centenaire du grand Poète, du grand Patriote que fut Victor Hugo.

Grâce à l'amabilité de notre collaborateur J. B. A. Léo Leymarie, nous pouvons ce jour mettre sous les yeux de nos lecteurs la reproduction de la merveilleuse



médaille, due aux talents de Chaplain de l'Institut de France et frappée par la Monnaie de Paris. Cette médaille est un souvenir qui fera honneur aux Français, car elle montrera dans l'avenir, que la France sait ne pas oublier les paroles écrites sur le fronton même du Panthéon :

"AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE"

### NOTES ET FAITS

Souvenir de Sainte-Hélène.

Le colonel boer Schier, ancien officier allemand, actuellement en captivité à Sainte-Hélène, a envoyé à son ancien supérieur, le lieutenant-colonel prussien M. Kotzenberg, un cadeau bien curieux.

Il a coupé une belle branche d'un buisson qui a poussé sur la première tombe de Napoléon 1er et en a fait une canne qu'il a expédiée à son ancien chef, comme souvenir de Sainte-Hélène.

Les Acadiens des Etats-Unis sont à s'organiser pour célébrer leur fête nationale avec toute la pompe possible, le 15 août prochain. Une réunion de délégués des principaux centres acadiens doit siéger prochainement à Waltham, pour faire le choix de la localité où sera célébrée cette fête. On y nommera aussi un comité exécutif et on discutera les préparatifs à faire : les mesures à prendre, pour mener cette patriotique entreprise à bonne fin.

La spéculation sur les fenêtres situées sur le parcours du cortège royal, le lendemain du couronnement devient de plus en plus active. La moindre place à une fenêtre est cotée de 25 à 50 francs. Des fenêtres à Piccadilly ont été louées 9,175 francs ; 8 fenêtres à Whitehall sont cotées au même prix. On demande 20,000 francs des fenêtres de deux étages d'une maison formant angle sur Piccadilly.

Heureux ceux qui possèdent des fenêtres sur le parcours.

L'épidémie du sommeil, passe encore. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ce n'est toujours, après tout, que l'éternel sommeil qui nous guette.

Mais une épidémie de rire, voilà qui n'est pas risible du tout.

On nous annonce, cependant, l'apparition de ce fléau, en Amérique, naturellement, à Wellington dans l'Illinois. Les malheureux atteints de la dangereuse contagion, tout le monde sait par expérience combien le rire est en effet contagieux, en perdent le boire et le manger, et le sommeil, jusqu'à ce qu'ils tombent en prostration. On cite trois éclats de rire qui ont duré une semaine.

Les médecins y perdant leur latin, ont pris le parti de rire à leur tour.

Une jolie légende.

On parle de la discipline allemande et cependant la discipline russe ne lui cède en rien le pas, et elle est observée là-bas avec une sorte d'aveuglement mécanique, dont l'histoire suivante peut donner un frappant exemple.

"Histoire," c'est légende plutôt qu'il faudrait dire, tant l'anecdote, bien que moderne, prend un relief de lointain récit.

La relève des sentinelles ne peut être opérée en Russie que par le sergent de garde qui les a placées, ou par l'empereur lui-même, et ce règlement est suivi à la lettre.

Un savant allemand, M. Karl Ruebel, archiviste à Dortmund, prétend que la couronne qui servira au couronnement d'Edouard VII est fautive.

La couronne d'Angleterre, la vraie, fut mise en gage chez des financiers de Dortmund, par le roi Edouard III, en 1342.

On la transporta à Cologne. Le 26 décembre 1343, le roi reconnut devoir à MM. Conrad et Jean Cleping, à M. Tidemann Lemberg et M. Jean Wolde, tous notables de Dortmund, la somme de 45,000 écus d'or prêtés sur sa couronne.

Mais il ne réussit pas à la dégager. En 1344, elle était toujours en possession de M. Tidemann Lemberg, domicilié alors à Bruges. En 1346, ce financier reçut en gage une seconde couronne.

Aucun document historique ne nous dit que les deux couronnes aient jamais été dégagées.

On voit bien que le savant allemand n'est jamais allé chez "ma tante." Sinon il saurait qu'on en revient, autant que possible sans tambour ni trompette.

Il y a quelques années, lord Salisbury était l'hôte du roi Oscar de Suède.

Un matin, en arrivant à déjeuner, le roi, qui avait déjà travaillé trois heures, montra au Premier anglais six lettres qu'il venait d'écrire en six langues différentes.

Lord Salisbury, étonné de tant de savoir, demanda au roi combien de temps il lui fallait pour apprendre une langue étrangère.

—Trois jours, pour pouvoir rédiger une lettre, répondit le roi.

—Mais pas le chinois.

—Même le chinois. Je vous parie un panier de champagne.

Le pari fut tenu.

Au bout de trois jours, le roi apporta à dîner un immense parchemin rempli de signes cabalistiques. C'était une lettre à l'empereur de Chine. Lord Salisbury avait perdu. Il paya le panier. Il eut tort. La lettre fut, en effet, envoyée à l'empereur de Chine qui n'a jamais répondu. Il n'y a probablement vu que du... chinois.

Une jeune fille napolitaine, âgée de quatorze ans, très intelligente mais malade, vit un jour un portrait de la reine Hélène, un portrait pensif, où le sourire n'effleurait point les lèvres de la souveraine. Alors elle eut une idée ; elle fit un agrandissement au pastel du petit portrait de la reine, en y ajoutant le sourire qui manquait à l'original.

Ensuite elle envoya son travail à la reine avec ces mots d'une touchante simplicité : "Qu'elle puisse sourire ainsi toute sa vie".

D'abord la jeune fille qui s'appelle Ida Rizzi, n'eut pas de réponse ; sa maladie empira et l'on décida de pratiquer sur elle une opération assez grave à la gorge. En attendant, la reine avait su le nom de sa donatrice, son domicile et le triste état de sa santé. Et voilà que la veille de l'opération on voit arriver chez Mlle Rizzi le docteur Quirico, médecin de la cour, chargé par la reine de soigner la petite infirme, et la comtesse Guicciardini, dame de la cour de la souveraine, qui lui apportait une grande boîte remplie de jolis cadeaux, des couleurs, des pinceaux, des dessins, un bijou et enfin, par une pensée d'une extrême délicatesse, le portrait de la petite princesse Yolande, dans un beau cadre et avec une affectueuse dédicace écrite par la reine elle-même.

Un rédacteur du "Journal" vient, à son tour, d'interviewer le président Kruger. Il a pu recueillir quelques déclarations intéressantes Steyn, de l'Orange:

"Je suis heureux d'avoir cette occasion de dire que j'ai la plus entière confiance dans tout ce que fait mon éminent ami et allié, avec qui j'ai collaboré avant la guerre et depuis le commencement de la guerre, en complète harmonie."

Et cette autre, qui répond avec une parfaite noblesse à la démarche faite par le gouvernement néerlandais auprès du cabinet de Saint-James :

"Nous ne nous battons pas pour le plaisir de la bataille. Peuple chrétien et pacifique, nous ne nous battons que pour sauvegarder notre liberté. Nous nous battons parce que nous voulons la paix. Toute action qui serait de nature à amener plus près d'un tel but, je veux dire la paix, devrait donc nous satisfaire. Quiconque aurait pris ou prendrait l'initiative d'une pareille action aurait par conséquent droit à notre reconnaissance."

Nous souhaitons sincèrement, pour notre part, que le vieux lion boer soit encore aussi vigoureux que l'a cru voir le rédacteur du "Journal"; qu'il le soit assez, en tout cas, pour assister à la fin des hostilités et au triomphe de sa cause...

Un jour que l'empereur s'était, au courant d'une revue, aperçu d'un flottement dans les lignes d'un régiment, il manda le colonel près de lui et lui dit :

—Je ne suis pas content de toi, tu vas partir pour la Sibérie.

Et le colonel partit pour la Sibérie à la tête de son régiment.

En rentrant au palais, l'empereur salua la sentinelle qui lui présentait les armes et lui adressa quelques mots, comme il lui arrivait parfois.

Le lendemain, le tsar constata avec étonnement que c'était la même sentinelle qui lui rendait les honneurs : c'est-à-dire qu'elle tenait la faction depuis plus de quinze heures.

—Que fais-tu là ? lui dit le tsar.

—Je suis là, petit père, répondit l'autre, parce que le sergent ne m'a pas relevé.

—A quel régiment appartiens-tu ?

—Au régiment X...

Et l'empereur, ayant reconnu le régiment qu'il avait envoyé en Sibérie, releva la sentinelle qui risquait sans cela de voir ses cheveux blanchir sous le armes.

C'est une discipline ainsi observée sans compromis, sans faiblesse, sans accommodement, qui fait des armées invincibles.

Le marquis Ito, l'ancien président du Conseil des ministres japonais, a été reçu au Guildhall par le lord-maire.

Si celui-ci a voulu éblouir son hôte illustre, il n'a eu qu'à lui faire honneur de la vaisselle municipale de Londres, la plus remarquable du monde entier.

Composée de neuf cents pièces, cette vaisselle s'enrichit sans cesse, car la coutume veut que chacun des lords-maires laisse, en souvenir, un cadeau de la valeur de cent guinées au moins, qui rappelle sa magistrature sous forme d'ustensiles de table.

Actuellement, la vaisselle ainsi augmentée au cours des âges comprend, en autres merveilles, deux soupicières d'une contenance de deux cent-vingt-cinq litres chacune.

C'est ce qui permet au lord-maire de faire honneur à ses hôtes en mettant les petits plats dans les grands.

### PERSONNEL

**Mademoiselle Eva Routhier a l'honneur d'inviter les Dames à visiter sa grande Exposition de Modes printanières, consistant en Chapeaux, Bonnets et articles de Fantaisie. Provenant des meilleures maisons de Paris, de Londres et de New York. Cette Exposition durera du 18 au 20 mars inclusivement, au Salon de Mlle Eva Routhier, 1777 rue Sainte-Catherine.**



### Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux Etats-Unis, G.P. Demartigny, Manchester, N.H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

**L. A. BERNARD,**

1883 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

# PATENTS

TRADE MARKS  
DESIGNS  
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

## Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

**MUNN & Co.** 361 Broadway, New York  
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

### GARDEZ L'ENFANCE

L'enfant est sujet à tant d'accidents de la gorge... A la moindre alerte faites prendre du *Baume Rhumal*.

#### Débuts.

—Eh bien, mon cher ministre, voilà donc en fonction!

—Je vous crois! j'ai déjà reçu six cent quatre-vingt-quatre demandes de bureau de tabac!

#### ERREURS GRAVES.

On commet trop souvent des erreurs graves dans l'appréciation de certains désordres que l'on prend pour des symptômes de la maladie du cœur, alors que le mal vient uniquement de la pauvreté ou de l'impureté du sang. Un bon traitement avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* fait disparaître ces causes d'appréhension.

#### UNE GUERISON POUR L'ASTHME

Les personnes asthmatiques n'ont plus besoin de quitter leur demeure ni leurs affaires, pour être guéries. La nature a produit un remède végétal pour la guérison permanente de l'asthme, des maladies des poumons, et des bronches. Ayant remarqué ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas enregistrés (de cent, 90 guéris radicalement) et désirant soulager les souffrances de l'humanité, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui souffrent de l'asthme, de la bronchite et des nerfs, en allemand, en français et en anglais. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. **W.-A. NOYES,** 847 Powers Blood, Rochester, N.-Y.

# CORSINE



MADAME L. THORA

## Developpant la FORME et le BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par Madame L. Thora est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.

### DEBARQUEMENT FORCÉ



Exotis — Si ça n'est pas une honte de débarquer des voyageurs de cette façon là? Je me plaindrai au gouvernement.  
Cosmopolis. — Voilà où ils en sont avec leur belle doctrine du Canada aux Canadiens.

### LOUIS GLADU

Plombier :- Couvreur  
Poseur d'Appareils à Gaz  
et à Vapeur  
Spécialité : Chauffage à Eau Chaude  
362a rue Rachel, Montreal  
Tel Bell Est 880. jno

### J. - C. ST-PIERRE

Chirurgien-Dentiste  
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie  
50 rue Saint-Denis, Montreal.  
Tél. Est 1379

### DUPUIS & LUSSIER

AVOCATS  
Chambre No 1, Edifice de la Presse

# Boiril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.

## Pour Lunch de Careme

Les Sandwiches préparées avec les Conserves de Viandes de Clark sont toujours bienvenues. Vous pouvez acheter ces viandes chez tous les épiciers: Jambon, Langue, Dinde, Gibier, etc.; mais assurez-vous qu'on vous donne les

# CONSERVES... DE VIANDES DE CLARK

Avez-vous jamais essayé les Délicieuses Fèves au Lard de Clark? 10 Cents le Gros Canistre

## W. Clark, mfr.

... MONTREAL

### LE TOUR DU MONDE

Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géographiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des questions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre: "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonnements pour l'étranger un an, 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Librairie Hachette, 79, Boulevard, Saint-Germain, Paris, France.

### OR PUR

Nous donnerons cette magnifique Bague en Or Pur, ornée de deux perles et d'un Rubis au personnel qui vendront seulement que les Epingles à Cravate à l'usage. Ces Epingles se vendent très rapidement car elles sont très brillantes. Vous pouvez les acheter très facilement et tout dans une heure. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Epingles. Venez-les, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons franco, cette Bague en Or Pur, dans une jolie boîte doublée en velours. LA CIE. GEM PIN, Boite 1505 Toronto.

### ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.  
Depot: Pharmacie C. Beaupre, 319f Rachel

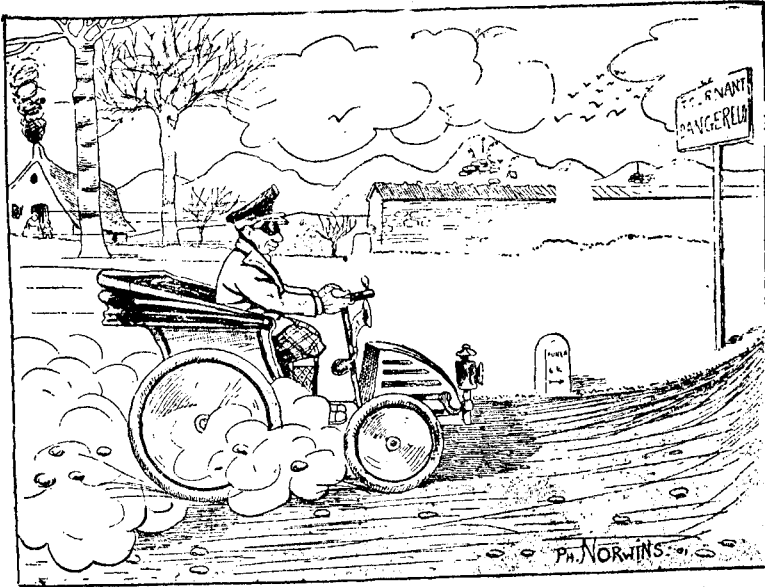
### LA QUINZAINE MUSICALE,

50 année. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements: Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

### PURETÉ du TEINT

Étendu d'eau le LAIT ANTÉPHELIQUE ou Lait Candès  
Dépuratif, Tonique, Désodorif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Augmente, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.  
Il date de 1849

LES JOIES DE L'AUTOMOBILISME



—Faut-il qu'il soit bête, Joe, de parier qu'avec son cheval, il arrivera avant moi chez lui ! Je vais arriver le premier sans me presser et dans un fauteuil encore...



Il y est arrivé, en effet !...

—La visite de quatre jours du Czar de Russie en France a coûté 2,800,000 francs au gouvernement français.

ET C'EST AINSI

C'est si doux à prendre, le Baume Rhumal et cela fait tant de bien quand on est enrhumé.

Mme X... fait admirer à ses invités sa galerie de tableaux.

—Qu'est-ce que cette horrible croûte ?

—Mais, monsieur Boireau, c'est mon portrait...

—Ah ! sapristi, il n'est pas beau..

Mais, désireux de dire quelque chose d'aimable, Boireau ajoute presque aussitôt :

—Par exemple, chère madame, il est très ressemblant.

AUX LECTEURS DE CE JOURNAL

Dans l'intérêt de votre précieuse santé, n'oubliez pas de suivre un traitement méthodique avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* pour conserver votre sang pur et vos fraîches couleurs.

—De tous les souverains d'Europe, on dit que le sultan de Turquie et la reine des Pays Bas sont les seuls qui s'abstiennent de toute liqueur alcoolique.

—La population de la ville de New York, depuis qu'elle s'est annexé Brooklyn et quelques villages environnants est de 3,437,200. Sur ce nombre il y a 1,271,000 personnes nées à l'étranger, et 22,000 Canadiens.

**MAGNIFIQUE MONTRE GRATIS**



Pourquoi ne pas gagner une belle montre pendant vos loisirs ? Nous donnerons cette montre de Dame, une vraie petite beauté, face découverte, boîtier en Nickel, cadran en porcelaine décoré, les aiguilles en or et mouvement recommandé à remontoir et régulateur, aux personnes qui voudront seulement que 2 douzaines d'Épinglettes à 10c. chacune. Ces Épinglettes sont très belles, fines en Or et en Email, ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Venez les parer, vos amies, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre soigneusement emballée et enregistrée. **La Cie. Toronto Premium, Boîte 1500 Toronto.**

**VIN MARIANI**

**Tonique sûr et sans Danger**

"MARIANI WINE"

Le VIN MARIANI est un tonique et un stimulant parfaitement sûr, diffusible et sur lequel on peut compter. Nul autre n'a reçu de pareilles recommandations de la profession médicale. Il est spécialement recommandé par les médecins comme le seul tonique stimulant qui ne produise aucune réaction désagréable. C'est ce que démontre la longue expérience des médecins de l'univers entier.

NOTE. — Le VIN MARIANI peut être pris en parfaite sécurité, car il ne contient aucun ingrédient dangereux ou nuisible.

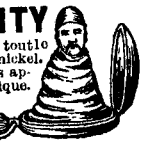
OFFRE SPECIALE. — Nous expédierons gratuitement un pamphlet illustré avec portraits et orthographe des célébrités.

Vendu par tous les pharmaciens.

Refusez toute offre d'imitation.

**MONTRE MCGINTY**

Donne beaucoup de plaisir. Surprend tout le monde. Boîtier de Chasse plaqué en nickel. Pressez le couvercle et McGinty vous apparaît, grimacant. Rien de plus comique. C'est une des dernières inventions et elle est fameuse. Par la poste 10c. en argent ou 5 pour 25c. **McFarlane et Cie., Toronto.**



**GRATIS**

Nous donnons une belle montre, boîtier en nickel poli, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes, à remontoir et mouvement Iover Américain, aux personnes qui voudront seulement que 2 douzaines d'Épinglettes fines en or et en argent, en forme de Fer à Cheval, à 10c. chacune. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Venez les parer, remettez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. **La Cie. D. X., Boîte 1501 Toronto, Canada.**



**Gratis**

**Absolument GRATIS**



**Un Magnifique Service à Diner et à Thé, de 100 morceaux, et 51 morceaux d'Argenterie de Choix.**

**Gratis Grandeur Régulière pour l'usage de la Famille.**

**Une Chance Rare. Pas de Deception. NOUS NE DISONS QUE LA VERITE**

Vous pouvez obtenir un Set à Dîner et à Thé de grandeur régulière, bien décoré de 100 morceaux et 12 Couteaux plaqués en Argent, 12 Fourchettes, 12 Cuillères à Soupe, 12 Cuillères à Thé en vendant nos remèdes. Nous avons la réputation d'agir franchement et honnêtement en affaires et nous le prouverons. Toutes les personnes atteintes de l'impureté et la pauvreté du sang, l'indigestion, les maladies d'estomac, le mal de tête, la constipation, les désordres nerveux, le rhumatisme, les maladies des femmes et les irrégularités, un laxatif doux, un tonique puissant et un remède vivifiant, prouvent de notre offre généreuse de se prouver un set à Dîner et à Thé de 100 morceaux et de 45 morceaux d'argenterie avec un Beau Couteau à beurre plaqué en Argent, une Cuillère à sucre, une Fourchette à marinade et une salière et une poivrière que nous donnons tout à fait gratuitement aux personnes qui voudront 8 boîtes de Pilules.

Envoyez pas un sou — seulement votre adresse de bureau de Poste immédiatement, lisiblement écrite et nous vous enverrons les Pilules par la Poste, vendues à 25c. la boîte. (Ces boîtes valent régulièrement 50c.) et se vendent facilement. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent, \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à notre offre dans cette annonce les 12 couteaux, les 12 fourchettes, les 12 Cuillères à Soupe, les 12 Cuillères à Thé et le Set à Dîner et le Set à Thé de 100 morceaux bien décorés, seront donnés tout à fait gratuitement. Notre maison, établie depuis longtemps, est recommandable et nous garantissons que la vaisselle et l'argenterie sont de grandeur régulière à l'usage des familles.

Chaque morceau d'argenterie est garanti être plaqué en argent sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts. Une offre aussi généreuse n'a jamais été faite par aucune maison recommandable mais nous sommes résolus d'introduire nos Pilules de Nouvelle Vie dans toutes les familles, c'est pour cette raison que nous les annonçons de cette manière. Écrivez de suite.

Voici des exemples des centaines de témoignages que nous recevons tous les jours. **New Life Remedy Co.** — Veuillez accepter mes remerciements pour la belle vaisselle et l'argenterie que j'ai reçues. Elles sont très belles et je vous en suis très reconnaissant. Vos Pilules de Nouvelle Vie sont un excellent remède et je ferai tout en mon pouvoir pour les vendre.

**MME. BRUCE GRANT,** Canterbury Sta., York Co., N.B. **New Life Remedy Co.** — J'ai reçu la vaisselle et l'argenterie aujourd'hui j'en suis plus qu'enchantée mais je ne peux vous exprimer par lettre, toute ma gratitude. Je vous ai en grande estime, vous considérant une Compagnie recommandable qui remplit toutes ses promesses. **MME. GERALD KEID,** Lynedoch, Ont.

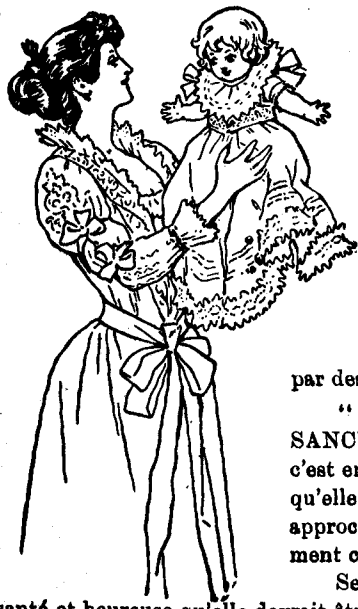
Adressez lisiblement : — **NEW LIFE REMEDY CO., Boîte 9, Toronto, Ont.** Quand vous écrivez mentionnez votre bureau d'express et de fret le plus rapproché.

**GRATIS**

Nous donnons une magnifique montre avec boîtier en nickel plaqué, bord orné avec aiguilles marquant les heures, les minutes et les secondes à remontoir et véritable mouvement américain, aux personnes qui voudront seulement que 2 douzaines de boutons de collets douzaines de boutons de collets, chacun. Écrivez et nous vous enverrons les boutons, nous frais payés. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons votre montre tout à fait gratuitement. **The Lever Button Co., Boîte 1501 Toronto, Can.**



# LE PREMIER NE



L'amour de la jeune mère pour son premier-né est sans égal dans le monde, et dans la tendresse inépuisable qui déborde son cœur, elle n'a qu'une ambition, le bonheur de cet enfant.

Cependant, souvent cet enfant lui a coûté le sacrifice de sa santé, et de sa naissance datent les souffrances et les douleurs qui ont fait d'une jeune fille pleine de vigueur et rayonnante de force, une jeune femme aux pâles couleurs et languissante.

Que de fois nous entendons dire à nos bureaux par des femmes qui viennent nous consulter :

"..... JE SOUFFRE DEPUIS LA NAISSANCE DE MON PREMIER ENFANT.....", et c'est en considération de ces faits qu'elle connaît et qu'elle a observés chez les autres, que la jeune femme approche toujours avec appréhension et crainte du moment critique de la naissance de son premier enfant.

Sera-t-elle après cet événement la mère pleine de santé et heureuse qu'elle devrait être, ou sera-t-elle destinée à souffrir le reste de sa vie ?

Pour une femme qui veut avoir un peu de prévoyance, il est facile de détourner tout danger et de rendre pratiquement sans douleur la venue de cet enfant si ardemment désiré, et ceci par un traitement continu des Pilules Rouges, durant les mois de grossesse.

Les Pilules Rouges remplissent ce but en fournissant aux tissus la force et l'élasticité requises et en donnant à tous les organes la santé qui rend facile l'accomplissement des fonctions maternelles.

Je suis jeune encore, je ne suis mariée que depuis quelques années, mais cependant j'ai souffert horriblement de toutes sortes de troubles propres à mon état ; je suis devenue d'une faiblesse extrême et j'ai beaucoup maigri. A certains moments j'ai été obligée de garder le lit et je souffrais tellement que, ne sachant que faire pour apaiser le mal, je pleurais. Mon mari était désolé de me voir. Cet état de choses affectait naturellement toute ma constitution ; je mangeais peu, mon estomac digérait mal et mes intestins fonctionnaient très difficilement. J'ai consulté par lettre les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine, et il n'y avait pas longtemps que je prenais les Pilules Rouges, lorsque je sentis que mon état s'améliorait, que je revenais à la vie. Aujourd'hui je me trouve bien et forte, je mange avec appétit, je travaille facilement, rien ne me fait souffrir, je suis heureuse et mon mari aussi.

Je dis à tout le monde ma guérison et je recommande les Pilules Rouges à toutes les femmes que je sais malades.

Mme THÉOPHILE BEAUCHÈNE,  
St-Georges de Windsor, Qué.

J'étais malade depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la naissance de mon premier enfant ; j'étais restée faible, très faible, le matin surtout j'avais peine à me lever et à faire le peu d'ouvrage indispensable à cette heure ; j'avais des douleurs de côtés, de dos et toute la journée je me trainais péniblement. J'avais essayé plusieurs moyens pour me soulager, quatre médecins m'avaient soigné, mais

je demeurais toujours au même point. J'ai alors résolu d'essayer les Pilules Rouges dont quelques personnes m'avaient dit beaucoup de bien. Au

bout de quelques semaines, j'ai pu constater que j'avais trouvé le bon remède, puisque je prenais beaucoup de mieux. J'ai continué le traitement avec confiance jusqu'à ce que tous les désordres qui m'affligeaient fussent disparus, et aujourd'hui je suis bien et forte comme je ne l'ai jamais été.

Je crois donc de mon devoir de dire ce que les Pilules Rouges m'ont obtenu. Si quelques jeunes femmes se trouvaient dans le même cas que moi, qu'elles ne se découragent pas, la souffrance peut être bannie de leurs foyers et remplacée par la joie, la gaieté et la santé parfaite.

Mme ARTHUR ROCHEFORD,  
Elmwood, N. H.

Sous une forme ou une autre, la Cie Chimique Franco-Américaine reçoit tous les jours des milliers de ces témoignages de femmes malades ou épuisées qui ont trouvé dans les Pilules Rouges une nouvelle vigueur et une nouvelle vie.

Elles ont relevé du lit des femmes qui n'avaient pas plus d'espoir de recouvrance que le prisonnier sous sentence de mort n'en a d'un sursis. Elles ont guéri toutes les maladies des femmes capables d'être guéries par une médecine.

Les Pilules Rouges donnent la santé aux femmes malades et les forces aux femmes faibles. Elles établissent la régularité des fonctions mensuelles, guérissent les pertes, les douleurs de côtés, les pesanteurs dans le bas-ventre, les ulcérations et toutes les formes de faiblesses féminines. Prises comme préparation à la maternité, elles donnent la force physique d'où découle la confiance morale, et la venue de l'enfant devient ensuite un événement heureux et pratiquement sans douleur. Elles constituent aussi une alimentation précieuse et font apparaître chez la jeune mère un lait riche et nourrissant ; elles sont le préservatif à prendre pour toutes les femmes faibles et au sang pauvre, elles tranquilisent les nerfs, encouragent l'appétit et amènent avec elles ce sommeil réparateur qui dissipe les fatigues et les inquiétudes de la veille et présente le lendemain sous un aspect plus joyeux, plus riant.

## Consultations gratuites.

Si une femme malade qui prend les Pilules Rouges n'obtenait pas l'amélioration anticipée, elle devrait, avant de les abandonner et de leur retirer sa confiance, consulter les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine dont la longue expérience peut fournir à des milliers de cas différents de bons et salutaires avis.

Les Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine ont à leur disposition des traitements particuliers, à la portée de toutes les bourses, qu'ils prescrivent lorsque la gravité et la durée de la maladie les rendent nécessaires. Il est donc urgent pour toutes les femmes souffrantes et qui prennent sans résultat les Pilules Rouges, de consulter nos Médecins Spécialistes. Si elles ne peuvent le faire en personne, elles n'ont qu'à écrire et dire tout ce qui les inquiète, elles recevront sans retard les renseignements aussi longs et aussi complets que si la consultation eût été personnelle. Toutes les femmes peuvent écrire, même celles des parties les plus éloignées du Canada et des Etats-Unis, aucune raison ne saurait les en empêcher, qu'importe leur instruction.

Pour les femmes qui demeurent à Montréal ou qui peuvent s'y rendre, nous les prions de passer à nos bureaux, au No 274 rue St-Denis.



Les vraies Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte, ni au 100 ou à la douzaine. Voyez à ce que sur chaque boîte soit le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO AMERICAINE. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons sur réception de prix, 50 cts la boîte ou six boîtes pour \$2.50, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Adressez vos lettres :

**CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE,**  
274, rue St-Denis, Montreal.

CINQ

## Semaines en Ballon

PAR JULES VERNE

2

—Les obstacles, répondit sérieusement Fergusson, sont inventés pour être vaincus ; quant aux dangers, qui peut se flatter de les fuir ? Tout est danger dans la vie ; il peut être très-dangereux de s'asseoir devant sa table ou de mettre son chapeau sur sa tête : il faut d'ailleurs considérer ce qui doit arriver comme arrivé déjà, et ne voir que le présent dans l'avenir, car l'avenir n'est qu'un présent un peu plus éloigné.

—Que cela ! fit Kennedy en levant ses épaules. Tu es toujours fataliste !

—Toujours, mais dans le bon sens du mot. Ne nous préoccupons donc pas de ce que le sort nous réserve, et n'oublions jamais notre bon proverbe d'Angleterre :

“ L'homme né pour être pendu ne sera jamais noyé ! ”

Il n'y avait rien à répondre, ce qui n'empêcha pas Kennedy de reprendre une série d'arguments faciles à imaginer, mais trop longs à rapporter ici.

“ Mais enfin, dit-il après une heure de discussion, si tu veux absolument traverser l'Afrique, si cela est nécessaire à ton bonheur, pourquoi ne pas prendre les routes ordinaires ? ”

—Pourquoi ? répondit le docteur en s'animant ; parce que jusqu'ici toutes les tentatives ont échoué ! Parce que depuis Mungo-Park, assassiné sur le Niger, jusqu'à Vogel, disparu dans le Wadaï ; depuis Oudney, mort à Murmur, Clapperton, mort à Sackatou, jusqu'au Français Maizan, coupé en morceaux, depuis le major Laing, tué par les Touaregs, jusqu'à Roscher de Hambourg, massacré au commencement de 1860, de nombreuses victimes ont été inscrites au martyrologe africain ! Parce que lutter contre les éléments, contre la faim, la soif, la fièvre, contre les animaux féroces et contre des peuplades plus féroces encore, est impossible ! Parce que ce qui ne peut être fait d'une façon doit être entrepris d'une autre ! Enfin, parce que, là où l'on ne peut passer au milieu, il faut passer à côté ou passer dessus !

—S'il ne s'agissait que de passer dessus ! répliqua Kennedy ; mais passer par-dessus !

—Eh bien ! reprit le docteur avec le plus grand sang-froid du monde, qu'ai-je à redouter ? Tu admettras bien que j'ai pris mes précautions de manière à ne pas craindre une chute de mon ballon ; si donc il vient à me faire défaut, je me retrouverai sur terre dans les conditions normales des explorateurs ; mais mon ballon ne me manquera pas, il n'y faut pas compter.

—Il faut y compter, au contraire.

—Non pas, mon cher Dick. J'entends bien ne pas m'en séparer avant mon arrivée à la côte occidentale d'Afrique. Avec lui tout est possible ; sans lui, je retombe dans les dangers et les obstacles naturels d'une pareille expédition ; avec lui, ni la chaleur, ni les torrents, ni les animaux sauvages, ni les hommes ne sont à craindre ! Si j'ai trop chaud, je monte ; si j'ai froid, je descends ; une montagne, je la dépasse ; un précipice, je le franchis, un fleuve, je le traverse ; un orage, je le domine ; un torrent, je le rase comme un oiseau ! Je marche sans fatigue, je m'arrête sans avoir besoin de repos ! Je

plane sur les cités nouvelles ! Je vole avec la rapidité de l'ouragan, tantôt au plus haut des airs, tantôt à cent pieds du sol, et la carte africaine se déroule sous mes yeux dans le plus grand atlas du monde ! ”

Le brave Kennedy commençait à se sentir ému, et cependant le spectacle évoqué devant ses yeux lui donnait le vertige. Il contemplait Samuel avec admiration, mais avec crainte aussi ; il se sentait déjà balancé dans l'espace.

“ Voyons, dit-il, voyons un peu, mon cher Samuel, tu as donc trouvé le moyen de diriger les ballons ? ”

—Pas le moins du monde. C'est une utopie.

—Mais alors tu iras...

—Où voudra la Providence ; mais cependant de l'est à l'ouest.

—Pourquoi cela ?

—Parce que je compte me servir des vents alizés, dont la direction est constante.

—Oh ! vraiment ! fit Kennedy en réfléchissant : les vents alizés... certainement... on peut à la rigueur... il y a quelque chose...

—S'il y a quelque chose ! non, mon brave ami, il y a tout. Le gouvernement anglais a mis un transport à ma disposition ; il a été convenu également que trois ou quatre navires iraient croiser sur la côte occidentale vers l'époque présumée de mon arrivée. Dans trois mois au plus, je serai à Zanzibar, où j'opérerai le gonflement de mon ballon, et de là nous nous élancerons.

—Nous ! fit Dick.

—Aurais-tu encore l'apparence d'une objection à me faire ? Parle, ami Kennedy.

—Une objection ! j'en aurais mille ; mais, entre autres, dis-moi : si tu comptes voir le pays, si tu comptes monter et descendre à ta volonté, tu ne le pourras faire sans perdre ton gaz ; il n'y a pas eu jusqu'ici d'autres moyens de procéder, et c'est ce qui a toujours empêché les longues pérégrinations dans l'atmosphère.

—Mon cher Dick, je ne te dirai qu'une seule chose ; je ne perdrai pas un atome de gaz, pas une molécule.

—Et tu descendras à volonté ?

—Je descendrai à volonté.

—Et comment feras-tu ?

—Ceci est mon secret, ami Dick. Aie confiance, et que ma devise soit la tienne : “ Excelsior ! ”

—Va pour “ Excelsior ! ” répondit le chasseur, qui ne savait pas un mot de latin.

Mais il était bien décidé à s'opposer, par tous les moyens possibles, au départ de son ami. Il fit donc mine d'être de son avis et se contenta d'observer. Quant à Samuel, il alla surveiller ses apprêts.

## CHAPITRE IV

La ligne aérienne que le docteur Fergusson comptait suivre n'avait pas été choisie au hasard ; son point de départ fut sérieusement étudié, et ce ne fut pas sans raison qu'il résolut de s'élever de l'île de Zanzibar. Cette île, située près de la côte orientale d'Afrique, se trouve par 6° de latitude australe, c'est-à-dire à quatre cent trente milles géographiques au-dessous de l'équateur !

De cette île venait de partir la dernière expédition envoyée par les Grands Lacs à la découverte des sources de Nil.

Mais il est bon d'indiquer quelles explorations le docteur Fergusson espérait rattacher entre elles. Il y en a deux principales : celle du docteur Barth en 1845, celle des lieutenants Burton et Speke en 1853.

Le docteur Barth est un Hambourgeois qui obtint pour son compatriote Overweg et pour lui la permission de se joindre à l'expédition de l'Anglais Richardson ; celui-ci était chargé d'une mission dans le Soudan.

Ce vaste pays est situé entre  $15^{\circ}$  et  $10^{\circ}$  de latitude nord, c'est-à-dire que, pour y parvenir, il faut s'avancer de plus de quinze cents milles dans l'intérieur de l'Afrique.

Jusque-là, cette contrée n'était connue que par le voyage de Denham, de Clapperton et d'Oudney, de 1822 à 1824. Richardson, Barth et Overweg, jaloux de pousser plus loin leurs investigations, arrivent à Tunis et à Tripoli, comme leurs devanciers, et parviennent à Mourzouk, capitale du Fezzan.

Ils abandonnent alors la ligne perpendiculaire et font un crochet dans l'ouest vers Ghât, guidés, non sans difficultés, par les Touaregs. Après mille scènes de pillage, de vexations, d'attaques à main armée, leur caravane arrive en octobre dans la vaste oasis de l'Asben. Le docteur Barth se détache de ses compagnons, fait une excursion à la ville d'Aghadès, et rejoint l'expédition, qui se remet en marche le 12 décembre. Elle arrive dans la province de Damerghou ; là, les trois voyageurs se séparent, et Barth prend la route de Kano, où il parvient à force de patience et en payant des tributs considérables.

Malgré une fièvre intense, il quitte cette ville le 7 mars, suivi d'un seul domestique. Le principal but de son voyage est de reconnaître le lac Tchad, dont il est encore séparé par trois cent cinquante milles. Il s'avance donc vers l'est et atteint la ville de Zouricolo, dans le Bornou, qui est le noyau du grand empire central de l'Afrique. Là il apprend la mort de Richardson, tué par la fatigue et les privations. Il arrive à Kouka, capitale du Bornou, sur les bords du lac. Enfin, au bout de trois semaines, le 14 avril, douze mois et demi après avoir quitté Tripoli, il atteint la ville de Ngornou.

Nous le retrouvons partant le 29 mars 1851, avec Overweg, pour visiter le royaume d'Adamaoua, au sud du lac ; il parvient jusqu'à la ville d'Yola, un peu au-dessus du 9e degré de latitude nord. C'est la limite extrême atteinte au sud par ce hardi voyageur.

Il revient au mois d'août à Kouka, de là parcourt successivement le Mandara, le Barghimi, le Kanem, et atteint comme limite extrême dans l'est la ville de Masena, située par  $17^{\circ} 20'$  de longitude ouest.

Le 25 novembre 1852, après la mort d'Overweg, son dernier compagnon, il s'enfonce dans l'ouest, visite Sockoto, traverse le Niger, et arrive enfin à Tombouctou, où il doit languir huit longs mois, au milieu des vexations du cheik, des mauvais traitements et de la misère. Mais la présence d'un chrétien dans la ville ne peut être plus longtemps tolérée ; les Foulannes menacent de l'assiéger. Le docteur la quitte donc le 17 mars 1854, se réfugie sur la frontière, où il demeure 33 jours dans le dénûment le plus complet, revient à Kano en novembre, rentre à Kouka, d'où il reprend la route de Denham, après quatre mois d'attente ; il revoit Tripoli vers la fin du mois d'août 1855, et rentre à Londres le 6 septembre, seul de ses compagnons.

Voilà ce que fut ce hardi voyage de Barth.

Le Dr Fergusson nota soigneusement qu'il s'était arrêté à  $4^{\circ}$  de latitude nord et à  $17^{\circ}$  de longitude ouest.

Voyons maintenant ce que firent les lieutenants Burton et Speke dans l'Afrique orientale.

Les diverses expéditions qui remontèrent le Nil ne purent jamais parvenir aux sources mystérieuses de ce fleuve. D'après la relation du médecin allemand Ferdinand Werne, l'expédition tentée en 1840, sous les auspices de Mehemet-Ali, s'arrêta à Gondokoro, entre les 4e et 5e parallèles nord.

En 1855, Brun-Rollet, un Savoisien, nommé consul de Sardaigne dans le Soudan oriental, en remplacement de Vaudey, mort à la peine, partit de Karthoum, et sous le nom de marchand Yaboud, trafiquant de gomme et d'ivoire, il parvint à Belenia, au delà du 4e degré, et retourna malade à Karthoum, où il mourut en 1857.

Ni le Dr Peney, chef du service médical égyptien, qui sur un petit steamer atteignit un degré au-dessous de Gondokoro, et revint mourir d'épuisement à Karthoum,—ni le Vénitien Miani, qui, con-



Portrait de Joe

tournant les cataractes situées au-dessous de Gondokoro, atteignit le 2e parallèle,—ni le négociant maltais Andrea Debono, qui poussa plus loin son excursion sur le Nil,—ne purent franchir l'infranchissable limite.

En 1859, M. Guillaume Lejean, chargé d'une mission par le gouvernement français, se rendit à Karthoum par la mer Rouge, s'embarqua sur le Nil avec 21 hommes d'équipage et 20 soldats ; mais il ne put dépasser Gondokoro, et courut les plus grands dangers au milieu des nègres en pleine révolte. L'expédition dirigée par M. d'Escayrac de Lauture tenta également d'arriver aux fameuses sources.

Mais ce terme fatal arrêta toujours les voyageurs ; les envoyés de Néron avaient atteint autrefois le 9e degré de latitude : on ne gagna donc en dix-huit siècles que 5 ou 6 degrés, soit de trois cents à trois cent soixante milles géographiques.

Plusieurs voyageurs tentèrent de parvenir aux sources du Nil en prenant un point de départ sur la côte orientale de l'Afrique.

De 1768 à 1772, l'Écossais Bruce partit de Masuah, port de l'Abyssinie, parcourut le Tigre, visita les ruines d'Axum, vit les sources du Nil où elles n'étaient pas, et n'obtint aucun résultat sérieux.

En 1844, le Dr Krapf, missionnaire anglican, fonda un établissement à Monbaz sur la côte de Zanguebar et découvrait, en compagnie du Rév. Rebmann, deux montagnes à trois cents milles de la côte ; ce sont les monts Kilimandjaro et Kenia, que M.M. de Heuglin et Thornton viennent de gravir en partie.

En 1845, le Français Maizan débarquait seul à Bagamayo, en face de Zanzibar, et parvenait à Deje-la-Mhora, où le chef le faisait périr dans de cruels supplices.

En 1859, au mois d'août, le jeune voyageur Roscher, de Haubourg, parti avec une caravane de marchands arabes, atteignit le lac Nyassa, où il fut assassiné pendant son sommeil.

Enfin, en 1857, les lieutenants Burton et Speke, tous deux officiers à l'armée du Bengale, furent envoyés par la Société de Géographie de Londres pour explorer les Grands Lacs africains ; le 17 juin, ils quittèrent Zanzibar et s'enfoncèrent directement dans l'ouest.

Après quatre mois de souffrances inouïes, leurs bagages pillés, leur porteurs assommés, ils arrivèrent à Kazeh, centre de réunion des trafiquants et des caravanes ; ils étaient en pleine terre de la Lune ; là, ils recueillirent des documents précieux sur les mœurs, le gouvernement, la religion, la faune et la flore du pays ; puis ils se dirigèrent vers le premier des Grands Lacs, le Tanganayika, situé entre 3° et 8° de latitude australe ; ils y parvinrent le 14 février 1858, et visitèrent les diverses peuplades des rives, pour la plupart cannibales.

Ils repartirent le 26 mai, et rentrèrent à Kazeh le 20 juin. Là, Burton épuisé resta plusieurs mois malade ; pendant ce temps, Speke fit au nord une pointe de plus de trois cents milles, jusqu'au lac Oukéréoué, qu'il aperçut le 3 août ; mais il n'en put voir que l'ouverture par 2° 30' de latitude.

Il était de retour à Kazeh le 25 août, et reprenait avec Burton le chemin de Zanzibar, qu'ils revirent au mois de mars de l'année suivante. Ces deux hardis explorateurs revinrent alors en Angleterre, et la Société de Géographie de Paris leur décerna son prix annuel.

Le docteur Fergusson remarqua avec soin qu'ils n'avaient franchi ni le 2e degré de latitude australe, ni le 29e degré de longitude est.

Il s'agissait donc de réunir les explorations de Burton et Speke à celles du docteur Barth ; c'était s'engager à franchir une étendue de pays de plus de douze degrés.

## CHAPITRE V

Le docteur Fergusson pressait activement les préparatifs de son départ ; il dirigeait lui-même la construction de son aérostat, suivant certaines modifications sur lesquelles il gardait un silence absolu.

Depuis longtemps déjà, il s'était appliqué à l'étude de la langue arabe et de divers idiomes mandingues ; grâce à ses dispositions de polyglotte, il fit de rapides progrès.

En attendant, son ami le chasseur ne le quittait pas d'une semelle ; il craignait sans doute que le docteur ne prit son vol sans rien dire ; il lui tenait encore à ce sujet les discours les plus persuasifs, qui ne persuadaient pas Samuel Fergusson, et s'échappait en supplications pathétiques, dont celui-ci se montrait peu touché. Dick le sentait glisser entre ses doigts.

Le pauvre Ecossais était réellement à plaindre ; il ne considérait plus la voûte azurée sans de sombres terreurs : il éprouvait, en dormant, des balancements vertigineux, et chaque nuit il se sentait choir d'incommensurables hauteurs.

Nous devons ajouter que, pendant ces terribles cauchemars, il tomba de son lit une fois ou deux. Son premier soin fut de montrer à Fergusson une forte contusion qu'il se fit à la tête.

« Et pourtant, ajoutait-il avec bonhomie, trois pieds de hauteur ! pas plus ! et une bosse pareille ! Jugez donc ! »

Cette insinuation, pleine de mélancolie, n'émut pas le docteur.

« Nous ne tomberons pas, fit-il.

—Mais enfin, si nous tombons ?

—Nous ne tomberons pas.»

Ce fut net, et Kennedy n'eut rien à répondre.

Ce qui exaspérait particulièrement Dick, c'est que le docteur semblait faire une abnégation parfaite de sa personnalité, à lui, Kennedy ; il le considérait comme irrévocablement destiné à devenir son compagnon aérien. Cela n'était plus l'objet d'un doute. Samuel faisait un intolérable abus du pronom pluriel de la première personne.

« Nous » avançons..., « nous » serons prêts le..., « nous » partirons le...

Et de l'adjectif possessif au singulier :

« Notre » ballon..., « notre » nacelle..., « notre » exploration.

Et du pluriel donc :

« Nos » préparatifs..., « nos » découvertes... « nos » ascensions...

Dick en frissonnait, quoique décidé à ne point partir ; mais il ne voulait pas trop contrarier son ami. Avouons même que, sans s'en rendre bien compte, il avait fait venir tout doucement d'Edimbourg quelques vêtements assortis et ses meilleurs fusils de chasse.

Un jour, après avoir reconnu qu'avec un bonheur insolent, on pouvait avoir une chance sur mille de réussir, il feignit de se rendre aux désirs du docteur : mais, pour reculer le voyage, il entama la série des échappatoires les plus variées. Il se jeta sur l'utilité de l'expédition et de son opportunité... Cette découverte des sources du Nil était-elle vraiment nécessaire ?... Aurait-on réellement travaillé pour le bonheur de l'humanité ?... Quand, au bout du compte, les peuplades de l'Afrique seraient civilisées, en seraient-elles plus heureuses ? Était-on certain, d'ailleurs, que la civilisation ne fut pas plutôt là qu'en Europe ?—Peut-être.— Et d'abord ne pouvait-on attendre encore ?... La traversée de l'Afrique serait certainement faite un jour, et d'une façon moins hasardeuse... Dans un mois, dans six mois, avant un an, quelque explorateur arriverait sans doute...

Ces insinuations produisaient un effet tout contraire à leur but, et le docteur frémissait d'impatience.

« Veux-tu donc, malheureux Dick, veux-tu donc, faux ami, que cette gloire profite à un autre ? Faut-il donc mentir à mon passé ? reculer devant des obstacles qui ne sont pas sérieux ? reconnaître par de lâches hésitations ce qu'ont fait pour moi, et le gouvernement anglais, et la Société Royale de Londres ?

—Mais... reprit Kennedy, qui avait une grande habitude de cette conjonction.

—Mais, fit le docteur, ne sais-tu pas que mon voyage doit concourir au succès des entreprises actuelles ? Ignore-tu que de nouveaux explorateurs s'avancent vers le centre de l'Afrique ?

—Cependant...

—Écoute-moi bien, Dick, et jette les yeux sur cette carte.»

Dick les jeta avec résignation.

« Remonte le cours du Nil, dit Fergusson.

—Je le remonte, répondit docilement l'Ecossais.

—Arrive à Gondokoro.

—J'y suis.»

Et Kennedy songeait combien était facile un pareil voyage... sur la carte.

« Prends une des pointes de ce compas, reprit le docteur, et appuie-la sur cette ville que les plus hardis ont à peine dépassée.

—J'appuie.

—Et maintenant cherche sur la côte de l'île de Zanzibar, par 6° de latitude sud.

—Je la tiens.

—Suis maintenant ce parallèle et arrive à Kazeh.

—C'est fait.

—Remonte par le 33e degré de longitude jusqu'à l'ouverture du lac Oukéréoué, à l'endroit où s'arrête le lieutenant Speke.

—M'y voici ! Un peu plus, je tombais dans le lac.

—Eh bien ! sais-tu ce qu'on a le droit de supposer d'après les renseignements donnés par les peuplades riveraines ?

—Je ne m'en doute pas.

—C'est que ce lac, dont l'extrémité inférieure est par 2° 30' de latitude, doit s'étendre également de deux degrés et demi au-dessus de l'équateur.

—Vraiment !

—Or, de cette extrémité septentrionale s'échappe un cours d'eau qui doit nécessairement rejoindre le Nil, si ce n'est le Nil lui-même.

—Voilà qui est curieux.

—Or, appuie la seconde pointe de ton compas sur cette extrémité du lac Oukéréoué.

—C'est fait, ami Fergusson.

—Combien comptes-tu de degrés entre les deux pointes ?

—A peine deux.

—Et sais-tu ce que cela fait, Dick ?

—Pas le moins du monde.

—Cela fait à peine cent vingt milles, c'est-à-dire rien.

—Presque rien, Samuel.

—Or, sais-tu ce qui se passe en ce moment ?

—Non, sur ma vie !

—Eh bien ! le voici. La Société de Géographie a regardé comme très importante l'exploration de ce lac entrevu par Speke. Sous ses auspices, le lieutenant, aujourd'hui le capitaine Speke, s'est associé au capitaine Grant, de l'armée des Indes ; ils se sont mis à la tête d'une expédition nombreuse et largement subventionnée ; ils ont mission de remonter le lac et de revenir jusqu'à Gondokoro ; ils ont reçu un subside de plus de cinq mille livres, et le gouverneur du Cap a mis des soldats hottentots à leur disposition ; ils sont partis de Zanzibar à la fin d'octobre 1860. Pendant ce temps, l'Anglais John Petherick, consul de Sa Majesté à Karthoum, a reçu du Foreign-Office sept cents livres environ ; il doit équiper un bateau à vapeur à Karthoum, le charger de provisions suffisantes, et se rendre à Gondokoro ; là, il attendra la caravane du capitaine Speke et sera en mesure de la ravitailler.

—Bien imaginé, dit Kennedy.

—Tu vois bien que cela presse, si nous voulons participer à ces travaux d'exploration. Et ce n'est pas tout ; pendant que l'on marche d'un pas sûr à la découverte des sources du Nil, d'autres voyageurs vont hardiment au cœur de l'Afrique.

—A pied ? fit Kennedy.

—A pied, répondit le docteur sans relever l'insinuation. Le Dr Krapf se propose de pousser dans l'Ouest par le Djob, rivière située sous l'équateur. Le baron de Decken a quitté Monbaz, a reconnu les montagnes de Kenia et de Kilimandjaro, et s'enfonce vers le centre.

—A pied toujours ?

—Toujours à pied, ou à dos de mulet.

—C'est exactement la même chose pour moi, répliqua Kennedy.

—Enfin, reprit le docteur, M. de Heuglin, vice-consul d'Autriche à Karthoum, vient d'organiser une expédition très importante, dont le premier but est de rechercher le voyageur Vogel, qui, en 1853, fut envoyé dans le Soudan pour s'associer aux travaux du Dr Barth. En 1856, il quitta le Bornou et résolut d'explorer ce pays inconnu qui s'étend entre le lac Tchad et le Darfour. Or, depuis ce temps, il n'a pas reparu. Des lettres arrivées en juin 1860 à Alexandrie rapportent qu'il fut assassiné par les ordres du roi de Wadaï ; mais d'autres lettres, adressées par le Dr Hartmann au père du voyageur, disent, d'après les récits d'un fellatah du Bornou, que Vogel serait seulement retenu prisonnier à Wara ; tout espoir n'est donc pas perdu. Un comité s'est formé sous la présidence du duc régent de Saxe-Cobourg-Gotha ; mon ami Petermann en est le secrétaire ; une souscription nationale a fait les frais de l'expédition, à laquelle se sont joints de nombreux savants ; M. de Heuglin est parti de Masuah dans le mois de juin, et en même temps qu'il recherche les traces de Vogel, il doit explorer tout le pays compris entre le Nil et le Tchad, c'est-à-dire relier les opérations du capitaine Speke à celles du Dr Barth. Et alors l'Afrique aura été traversée de l'est à l'ouest.

—Eh bien ! reprit l'Écossais, puisque tout cela s'emmanche si bien, qu'allons-nous faire là-bas ?

Le Dr Fergusson ne répondit pas et se contenta de hausser les épaules.

## CHAPITRE VI

Le Dr Fergusson avait un domestique ; il répondait avec empressement au nom de Joe ; une excellente nature ; ayant voué à son maître une confiance absolue et un dévouement sans bornes ; devant même ses ordres, toujours interprétés d'une façon intelligente ; un Caleb pas grognon et d'une éternelle bonne humeur ; on l'eût fait exprès qu'on n'eût pas mieux réussi. Fergusson s'en rapportait entièrement à lui pour les détails de son existence, et il avait raison. Rare et honnête Joe ! un domestique qui commande votre dîner, et dont le goût est le vôtre ; qui fait votre malle, et n'oublie ni les bas ni les chemises ; qui possède vos clefs et vos secrets, et n'en abuse pas !

Mais aussi quel homme était le docteur pour ce digne Joe ! avec quel respect et quelle confiance il accueillait ses décisions. Quand Fergusson avait parlé, fou qui eût voulu répondre. Tout ce qu'il pensait était juste ; tout ce qu'il disait, sensé ; tout ce qu'il commandait, faisable ; tout ce qu'il entreprenait, possible ; tout ce qu'il achevait, admirable. Tous auriez coupé Joe en morceaux, ce qui vous eût répugné sans doute, qu'il n'aurait pas changé d'avis à l'égard de son maître.

Aussi, quand le docteur conçut ce projet de traverser l'Afrique par les airs, ce fut pour Joe chose faite ; il n'existait plus d'obstacles ; dès l'instant que le docteur Fergusson avait résolu de partir, il était arrivé—avec son fidèle serviteur, car ce brave garçon, sans en avoir jamais parlé, savait bien qu'il serait du voyage.

Il devait d'ailleurs y rendre les plus grands services par son intelligence et sa merveilleuse agilité. S'il eût fallu nommer un professeur de gymnastique pour les singes du Zoological Garden, qui sont bien dégourdis cependant, Joe aurait certainement obtenu cette place. Sauter, grimper, voler, exécuter mille tours impossibles, il s'en faisait un jeu.

Si Fergusson était la tête, Kennedy le bras, Joe devait être la main. Il avait déjà accompagné son maître pendant plusieurs voyages, et possédait quelque teinture de science appropriée à sa façon ; mais il se distinguait surtout par une philosophie douce, un optimisme charmant ; il trouvait tout facile, logique, naturel, et par conséquent il n'éprouvait pas le besoin de se plaindre ou de maugréer.

Entre autres qualités, il possédait une puissance et une étendue de vision étonnantes ; il partageait avec Moestlin, le professeur de Képler, la rare faculté de distinguer sans lunettes les satellites de Jupiter et de compter dans le groupe des pléiades quatorze étoiles, dont les dernières sont de neuvième grandeur. Il ne s'en montrait pas plus fier pour cela ; au contraire, il vous saluait très-bien, et, à l'occasion, il savait joliment se servir de ses yeux.

Avec cette confiance que Joe témoignait au docteur, il ne faut donc pas s'étonner des incessantes discussions qui s'élevaient entre Kennedy et le digne serviteur, toute déférence gardée d'ailleurs.

L'un doutait, l'autre croyait ; l'un était la prudence clairvoyante, l'autre la confiance aveugle ; le docteur se trouvait entre le doute et la croyance ; je dois dire qu'il ne se préoccupait ni de l'une ni de l'autre.

—Eh bien ! M. Kennedy ? disait Joe.

—Eh bien ! mon garçon ?

—Voilà le moment qui s'approche. Il paraît que nous nous embarquons pour la lune.

—Tu veux dire la terre de la Lune, ce qui n'est pas tout à fait aussi loin ; mais sois tranquille, c'est aussi dangereux.

—Dangereux ! avec un homme comme le Dr Fergusson.

(A suivre)

# HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

12

« Où sont donc les autres ?

— Les autres ! Perrignon, Quentin, Valsy, dit-il, les autres sont à se faire casser les reins quelque part, bien sûr ! Enfin, pourvu que la réforme arrive... pourvu qu'elle arrive bientôt !

— Vous repasserez dans trois ou quatre jours, M. Jean-Pierre, me dit alors Mlle Claudine.

— Oui, s'écria le vieux monsieur, vous avez encore les bonnes habitudes de la province, vous ; mais qu'est-ce que vous pourriez faire tout seul ? Revenez dans tous les cas samedi, que je vous solde votre compte.

En même temps il tirait la porte de l'atelier, la fermait à double tour, et mettait la clef dans sa poche. Nous traversâmes ainsi la cour ensemble ; ils montèrent leur escalier, et moi je descendis la rue en me disant :

« Te voilà sur le pavé. »

Ensuite, songeant que M. Guizot était cause de tout, j'en pris une fureur terrible ; j'aurais voulu savoir où trouver les camarades, pour me mettre avec eux.

En passant près d'un autre atelier, plus bas, je vis qu'il était aussi fermé.

« Maintenant, Jean-Pierre, me dis-je, il ne te reste plus qu'à manger, jour par jour, les quatre-vingts francs que tu as économisés avec tant de peine, et puis à mourir de faim. »

Je sentais mes jambes trembler. Je me représentais le ministre Guizot sous la figure de Jary cassant ma table. Autant j'étais prêt à me remettre au travail une demi-heure auparavant, autant alors j'aurais voulu me battre. Cela montre bien que la grande faute retombe sur les êtres obstinés qui poussent les gens dans la misère ; ils devraient être responsables de tout ; mais presque toujours ils s'échappent, pendant que les malheureux qu'ils ont excités périssent par milliers de toutes les façons. Ah ! si ces hommes ont un peu de conscience, quels reproches ils doivent se faire ! Et s'ils croient en Dieu, quel compte ils doivent s'approprier à lui rendre !

J'allais devant moi, sans rien voir, dans un trouble qu'on ne peut pas se figurer. Tout à coup, en arrivant au pont Saint-Michel, j'aperçus une grande foule dans la rue de la Barillerie.

« La bataille va commencer, » me dis-je.

L'indignation me possédait. J'allongeai le pas, et quelques instants après j'arrivais sur le pont au Change, couvert de monde. Là, depuis la fontaine du Palmier jusqu'à l'Hôtel de Ville, des milliers de casques, de sabres et de baïonnettes fourmillaient par escadrons et par régiments. Le jour gris de l'hiver brillait dessus comme sur du givre ; c'était terrible.

Pourquoi tous ces milliers d'hommes étaient-ils là ? Pour soutenir la plus grande des injustices contre les honnêtes gens du pays ; pour leur dire avec insolence :

« Vous auriez cent mille fois raison, que nous ne voulons pas vous écouter. Quand on a les sabres, les baïonnettes et la mitraille pour soi, on fait la pluie et le beau temps, le juste et l'injuste ; on se

moque de toutes les raisons du monde, et si les autres ne sont pas contents, on les envoie aux galères par centaines. »

Voilà ce que ces sabres et ces baïonnettes voulaient dire ! — Et les pauvres gens qui regardaient le long du quai de l'Horloge, sans armes, la bouche ouverte et les mains dans les poches, pensaient :

« On trouve pourtant de grands gueux sur la terre ! »

Personne ne bougeait, personne ne criait ; chacun avait encore peur d'être assommé par les bâtons plombés, qui sont aussi des raisons, comme les sabres et les baïonnettes.

Mais le plus triste de tout, c'est que derrière ces troupes et ces grandes bâtisses grises de la rive droite, derrière ces vieilles maisons qui longent le quai, — avec leurs magasins de ferrailles, de cannes à pêche, de vieux casques et de lances en formes de hache, du temps de Henri IV, — derrière tout cela dans les petites ruelles sombres, on entendait des coups de canon qui se suivaient un à un, puis des feux de file, puis des rumeurs, de grands cris étouffés par la hauteur des masures et la profondeur de ces quartiers.

Voilà ce qui vous serrait le cœur !

Des vieilles près de moi se disaient :

« C'est là-bas qu'ils se battent !... Votre garçon est aussi parti ?

— Oui, madame, de grand matin... »

Alors elles écoutaient, leurs mentons tremblotaient. Ces malheureuses me faisaient une peine que je ne puis pas dire.

Oui, ces pauvres vieilles, avec leurs capuches du temps passé, ces vieux ouvriers tout gris, en petite blouse, sous la pluie, ces centaines de femmes, leur petit dernier à la main, et ces garçons qui regardaient tout pâles le fond de la rue en face, où des troupes de ligne en bon ordre stationnaient l'arme au pied, — tous ces gens pensaient à leurs frères, les autres à leur père, à leur mari, et qui s'effrayaient de ne rien savoir, de ne pas pouvoir courir chercher des nouvelles, ou porter secours à leurs parents qu'on exterminait peut-être, — voilà ce qui me paraissait le plus épouvantable.

On parle toujours des curieux, on dit que les curieux doivent rester dans leurs maisons, et que si l'on tire dessus, c'est leur faute ! Oui, mais ceux qui disent cela, s'ils avaient des enfants ou des amis au milieu de ces dangers de mort, est-ce qu'ils resteraient chez eux ? Est-ce qu'ils trouveraient juste d'être fusillés, lorsque l'épouvante les pousserait dehors ?

Toutes ces choses sont de véritables abominations. Des égoïstes sans cœur peuvent seuls parler de la sorte ; ils méritent que Dieu les punisse.

Moi je m'en voulais de n'être pas parti de grand matin, et j'en voulais au vieux Perrignon de ne pas m'avoir prévenu. Mais il m'a dit plus tard qu'en ces sortes d'affaires chacun doit suivre sa conscience, et que pour lui, c'était bien assez de risquer sa propre vie, sans entraîner des camarades.

Depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, tout resta dans le même état. Les voitures ne passaient plus, les gens étaient arrêtés sur le pont, les feux de file au quartier Saint-Martin continuaient. De temps en temps, dans la rue Saint-Denis, une bouffée de fumée sortait d'une lucarne. Tous les yeux se levaient, on disait à voix basse : « Un coup de feu ! » mais on n'entendait pas de bruit.

J'étais allé manger vers onze heures. Au *caboulot*, on n'avait vu ni Montgaillard, ni Coubé, ni Perrignon, ni personne de nous, et je repartis tout de suite en pensant :

« Il faut que je passe... il faut que j'arrive de l'autre côté, coûte que coûte ! »

Mais à cette heure, vous allez voir comment on traitait les gens qui n'avaient pas les mêmes idées que M. Guizot ; vous allez voir le respect des droits du peuple ; vous allez voir la plus grande gueuserie qu'on ait jamais vue dans ce monde.

J'arrivais à peine sur le pont au Change, pour la seconde fois, — sans me méfier de rien, — que



de la chaussée à droite se retirèrent ; et les autres troupes se retirèrent aussi plus loin, du côté de l'Hôtel de ville.

Chacun naturellement se disait :

“ C'est pour faire place aux personnes arrêtées, qui veulent descendre dans la rue Saint-Denis.”

En même temps un général s'approchait à gauche sur les quais, au milieu de son état-major. Il venait des Tuileries. Quelques soldats d'infanterie remplaçaient les cuirassiers sur les trottoirs du pont. Tout le monde devenait attentif. Le général, en face de nous, s'arrêta quelques instants à regarder.

Je vous raconte ces choses en détail, pour que chacun puisse reconnaître la justice de M. Guizot. Ce général n'aurait eu qu'à faire signe aux sentinelles de déblayer le pont, personne n'aurait opposé de résistance : on n'avait pas d'armes. Mais il s'y prit autrement.

Il se mit donc à regarder d'un air calme, et je crois encore le voir. Il avait un petit képi à larges galons d'or et de petites épau-lettes, il avait le teint brun, la figure osseuse, le nez droit, le menton carré ; ses yeux noirs voyaient tout. Il parlait, mais nous ne l'entendions pas, à cause de ses officiers d'état-major qui caracolaient autour de lui. Enfin il étendit deux ou trois fois la main, et partit au trot vers l'Hôtel de ville.

Nous le regardions au milieu de ses officiers, sans penser à rien, et j'allais même profiter du passage pour gagner la rue Saint-Denis, quand tout à coup un grand cri, un cri épouvantable s'éleva jusqu'au ciel.

Je me retourne, et qu'est-ce que je vois ? Un escadron de municipaux qui venait ventre à terre, le long du quai de l'Horloge, en écrasant tout ce qu'il rencontrait sur son passage.

Quelle idée ces hommes se faisaient-ils de la nation ? Je n'en sais rien. Des Autrichiens, des Espagnols, des Russes, des ennemis, en temps de guerre on les entoure, on les sabre, on les écrase : ils ont des armes pour se défendre ! Mais des Français, des gens qui travaillent pour nous, qui payent notre solde, notre pain et notre équipement, qui nous font des pensions, qui nous mettent aux Invalides dans nos vieux jours, qui nous honorent, qui nous appellent leurs défenseurs et leurs soutiens ; des gens du même sang que nous ! les surprendre par derrière sans qu'ils se méfient, et qu'ils aient seulement des bâtons pour se défendre, qu'est-ce que c'est ? Je le demande aux juges de notre pays, je le demande aux pères de famille, je le demande à tous les honnêtes gens du monde : “ Est-ce que ce n'est pas infâme, une conduite pareille ? ”

Ce général venait d'ordonner notre massacre. Les municipaux ne demandaient pas mieux. Les femmes, les enfants se sauvaient, en poussant des cris qui devaient s'entendre jusqu'au Jardin des Plantes. Elles couraient si vite, que leurs robes n'étaient pas assez larges pour laisser s'étendre leurs jambes. Deux vieilles appelaient au secours. Mais tout cela ne dura pas une minute, car la charge arrivait comme le vent. La terre en tremblait.

Moi, je ne voulais pas me sauver ; c'était contre ma nature, et je me disais :

“ C'est fini, Jean-Pierre ! ”

Je restai seul sur le trottoir du pont, avec une des vieilles à quinze pas de moi, le dos contre la rampe, et un enfant de neuf à dix ans, les cheveux ébouriffés, qui courait à droite et à gauche, sans savoir où se mettre. L'autre vieille boiteuse, ne pouvait pas monter les marches du trottoir.

Au même instant la charge arrivait ; les municipaux, tellement allongés, la pointe en avant, qu'on ne voyait que le haut de leurs casques et la queue derrière. J'entendis un cri : la pauvre boiteuse roulait sous les chevaux comme une guenille, et les coups de sabre me passaient devant la figure comme des éclairs. Ces sabres, depuis la pointe jusqu'à la garde, et même le pompon de cuir blanc que ballot-

taient la poignée, me sont toujours restés peints dans l'œil. A chaque coup je croyais avoir la tête en bas des épaules.

C'est tout ce que j'avais à vous dire de cette charge dont tout Paris a parlé. Elle partit du Pont-Neuf, elle passa le pont au Change et tourna du côté de l'Hôtel de Ville.

L'enfant qui se trouvait près de moi reçut un coup de sabre à la nuque, et même le municipal s'allongea pour le toucher, car il était loin au tournant du trottoir.

Je m'en allais lentement, plein d'horreur ; et le factionnaire, au bout du pont, tout pâle, me disait en croisant sa baïonnette :

“ Sauvez-vous !... sauvez-vous !... ”

Seulement alors l'idée de me sauver m'empoigna. Je me mis à sauter les six marches, et à courir en faisant des bonds de quinze pieds. J'entendais tirer derrière moi. Je croyais chaque fois sentir une balle m'entrer dans le dos ; et l'épouvante de voir comme on massacrait le monde m'empêchait en quelque sorte de reprendre haleine.

C'est ainsi que je traversai la place du Châtelet, à droite, en prenant la petite ruelle de la Lanterne, qui me conduisit heureusement à la première barricade, en face du quai de Gèvres. Elle était en triangle. Les hommes qui la défendaient me criaient : “ Dépêche-toi ! ” car ils voyaient l'infanterie tourner au coin de la place du Châtelet.

On pense aussi que je me dépêchais !

Quand j'eus grimpé par-dessus les tas de pavés, les camarades recommencèrent à répondre au feu de la rue Planché Mibray. Mais ces choses veulent être peintes en détail, on n'en voit pas de semblables tous les jours.

## XXV

Dans ce temps, le pâté de maisons entre la tour Saint-Jacques et la place du Châtelet n'était pas encore abattu. C'est là que se trouvaient les vieilles rues Saint-Jacques-de-la-Boucherie, de la place aux Veaux, de la Lanterne, etc. C'étais sale, gris, vieux, décrépit, étroit. En levant les yeux, on voyait toujours au-dessus des pignons le haut de la tour, avec son lion ailé, son bœuf griffon et son vieux saint Jacques, qui vous regardaient comme au fond d'une citerne.

Les jours ordinaires, lorsque les porteurs d'eau, les marchands d'habits, les chanteurs en plein vent, entourés de monde, les lavandières de la Seine, les gens de la Halle et du marché des Innocents allaient, venaient, criaient dans un rayon de soleil, c'était bien. Mais un jour de pluie, au milieu des pavés soulevés, cela changeait de mine.

La première chose que je fis, ce fut de regarder par-dessus la barricade, du côté du quai, et chacun peut se figurer mon étonnement, en voyant les troupes en colonne à deux cents pas de nous, les sapeurs en tête, le grand bonnet à poils carrément planté sur les sourcils, le large tablier de cuir blanc descendant de l'estomac jusqu'aux genoux, le mousqueton en bandoulière et la hache sur l'épaule, prêts à marcher.

Oui, cette vue m'étonna. J'aurais tout donné pour avoir un fusil ; mais ma surprise fut encore autrement grande en regardant les camarades, et, pour dire la vérité, je n'ai jamais revu leurs pareils. Ils étaient une quinzaine ; un vieux tout blanc, la poitrine débraillée, le nez en crampon, la bouche creuse ; les autres, des hommes faits, et deux garçons de dix à douze ans : tout cela couvert de boue, trempé par la pluie, des souliers éculés ; quelques-uns en blouse, d'autres en veste, et même deux ou trois sans chemise.

Notre barricade n'avait pas plus de trois ou quatre pieds de haut ; la pluie qui tombait formait des deux côtés une mare où l'on enfonçait jusqu'aux genoux. Ces gens entraient dans une allée à gauche, pour charger cinq ou six vieilles patraques de fusil à pierre, et deux grands pistolets mangés de rouille, qu'ils venaient décharger

ensuite de minute en minute sur les sapeurs, en riant comme des fous. Il leur fallait du temps pour mettre la poudre, pour déchirer une mèche de la blouse qui servait de bourre, et serrer la balle. Chaque coup retentissait dans ces boyaux comme le tonnerre.

De temps en temps il partait aussi quelque coup de fusil d'autres barricades aux environs, qu'on ne voyait pas ; des feux de peloton leur répondaient.

Jamais on ne se figurera rien de plus triste, de plus sauvage, de plus terrible que cette espèce de massacre dans des recoins détournés, sous la pluie continuelle. Le crépi des vieux murs pleuvait, les volets détraqués se balançaient à leurs gonds, les enseignes étaient criblées. Ces pavés entassés en triangle vous représentaient un véritable coupe-gorge, quelque chose d'effrayant et de sinistre.

Pourquoi les sapeurs restaient-ils là comme des cibles ? Je n'en sais rien, car, au bout d'une bonne demi-heure, ils se retirèrent sans avoir donné, et le feu roulant recommença sur nous.

J'étais adossé au coin de l'allée. Le vent remplissait tellement la ruelle de fumée, que je ne voyais plus passer les autres que comme des ombres. L'idée me venait à chaque instant qu'on allait courir sur nous, et que nous étions tous perdus.

Cela dura longtemps. Le pire, c'est qu'on avait encore la crainte d'être pris par derrière.

Je me rappelle que dans ce moment, au milieu du vacarme épouvantable des balles qui s'aplatissaient sur le pavé et qui raclaient les murs, l'idée me vint de faire un vœu ; cela me paraissait alors notre seule ressource. Mais à force d'avoir entendu rire le père Nivoi des *evvoto* de la Bonne-Fontaine et de Saint-Witt, j'étais honteux de prononcer mon vœu, quand quelque chose de mou s'affaissa contre mes jambes : un de ceux qui tiraient venait de recevoir une balle dans la tête, et malgré l'horreur de cette blessure qui faisait un trou gros comme le poing, je me baissais pour ramasser son fusil, lorsqu'on se mit à crier :

“ Les voilà ! ”

Un des jeunes garçons qui se trouvaient avec nous, criait aussi d'une voix moqueuse, en se sauvant : “ Tra ! tra ! tra ! ” comme pour sonner la retraite, et j'entendais les souliers des fantassins rouler en masses sur le pavé.

Alors, sans tourner la tête ni perdre une seconde, je me mis à courir de toutes mes forces dans la rue des Arcis. Ça m'ennuyait de me sauver ; mais qu'est-ce que je pouvais faire contre cette masse de gens, avec un fusil sans baïonnette ? Il ne fallut pas seulement une minute aux soldats pour sauter dans notre barricade ; et tout de suite ils se mirent à nous poursuivre en nous fusillant. Moi, j'avais déjà dépassé la rue des Lombards sans rencontrer une seule porte ouverte. J'avais même essayé deux fois d'en pousser une en secouant, mais on avait mis les verrous ; et comme j'entendais toujours le sifflement des balles, cela me faisait courir plus loin.

À la rue Aubry-le-Boucher, ne pouvant plus reprendre haleine, je tournais à gauche pour gagner le marché des Innocents, quand je me vis face à face avec un bataillon d'infanterie rangé le long des vieilles baraques, en bon ordre, l'arme au pied.

Ce bataillon n'aurait eu qu'à faire cent pas en avant, pour couper la retraite à toutes les barricades plus haut, et pour les mettre entre deux feux. Cela m'étonne encore quand j'y pense. Qu'est-ce que ce bataillon faisait là ? Ceux auxquels j'en ai parlé m'ont dit que M. le duc de Nemours commandait, et qu'il oubliait de donner des ordres ; de sorte qu'un grand nombre de nous lui doivent la vie.

Enfin, à cette vue, je repris de nouvelles forces, et ce n'est que bien plus haut, tout au bout de la rue Saint-Martin, à l'École des Arts-et-Métiers, et principalement dans la rue Bourg-l'Abbé. Tout était cassé, brisé ; des brancards passaient à chaque minute avec des blessés. Les municipaux étaient cause de tout. On criait :

“ Vive la garde nationale ! Vive la ligne ! A bas les municipaux ! ”

Il pouvait être alors près de cinq heures ; le temps commençait à s'éclaircir, mais la nuit venait. Sur les boulevards des masses de gens descendaient vers la Madeleine, en répétant leurs cris de : “ Vive la garde nationale ! Vive la ligne ! ” Les gardes nationaux se mêlaient avec le peuple, un grand nombre avaient même donné leurs fusils. Tout le monde voulait la réforme.

Après avoir regardé ce spectacle quelque temps, la pensée me vint de retourner dans notre quartier. Tout paraissait fini. Des officiers d'état-major, en passant, criaient que M. Guizot s'en allait ; mais les ouvriers ne voulaient pas les croire ; ils descendaient par bandes le long des boulevards en répétant toujours :

“ Vive la ligne ! A bas Guizot ! ”

Qu'est-ce qui pourrait peindre une confusion pareille ? Les épaulettes et les collets rouges, dans la foule, bras dessus bras dessous avec des blouses !

J'avais aussi fini par sortir de la barricade, et je croyais à chaque instant reconnaître Perrignon, Quentin, Valsy, dans ces tourbillons ; mais, voyant ensuite que je m'étais trompé, je me les représentais déjà tous au *caboulot*, en train de se réjouir et de boire à la santé de la réforme.

Au milieu de ces pensées, je repris le chemin de la maison, la bretelle de mon vieux fusil rouillé sur l'épaule. Jamais l'idée ne me serait venue que la bataille continuait encore le long des quais ; que M. le duc de Nemours avait oublié de prévenir les municipaux de suspendre leurs charges, et de leur dire qu'ils en avaient assez fait, qu'il n'était plus nécessaire de massacrer les gens ! Eh bien, en repassant par la place du Châtelet, je les vis encore là, prêts à charger. Leurs chevaux tremblaient sous eux de fatigue et de faim, eux-mêmes grelottaient de froid ; mais la rage d'entendre crier : “ Vive la ligne ! A bas les municipaux ! ” durait toujours.

Presque toute la troupe de ligne s'était alors retirée vers l'Hôtel de ville et les Tuileries.

Sur le pont Saint-Michel, un brancard marchait lentement, deux hommes le portaient. Presque tous les autres blessés de la rue Saint-Martin allaient à l'Hôtel-Dieu. Dans la rue de La Harpe quelques femmes entourèrent le brancard. Moi je tombais de fatigue, et j'entraï dans le *caboulot*, où je mangeai seul au bout de la table.

Madame Graindorge paraissait désolée ; elle me dit que pas un seul d'entre nous n'était venu dans la journée, et que M. Armand lui-même avait fini par s'en aller, en criant qu'il ne voulait pas passer pour un lâche !

Pendant qu'elle me racontait cela, je tremblais de froid ; mes habits, ma chemise, mes souliers, tout était trempé, et seulement alors je sentis qu'il me fallait me changer bien vite : mes dents claquaient. Je sortis dans la nuit noire et je courus à la maison. Le portier, en me reconnaissant sur l'escalier, me cria :

“ Eh ! monsieur Jean-Pierre, vous en avez fait de belles ! vous êtes signalé dans tout le quartier. On est venu demander de vos nouvelles. ”

Et comme il était sorti sur le pas de sa loge, en apercevant mon fusil il s'écria :

“ Ah ! ah !... Je pensais bien... On va venir vous *agrafer* ! ”

—Celui qui viendra le premier, lui dis-je en ouvrant le bassinet n'aura pas beau jeu ; regardez... l'amorce est encore sèche. ”

Il ne répondit rien, et je montai quatre à quatre.

Je me déshabillais assis sur mon lit, quand tout à coup le tocsin de Notre-Dame se mit à sonner lentement. Mes petites vitres en grelottaient, et moi, d'entendre cela au milieu de la nuit, les cheveux m'en dressaient sur la tête ; le livre du vieux Perrignon s'ouvrait en quelque sorte devant mes yeux ; je me rappelais les grandes choses que nos anciens avaient faites, et je pensais à celles que nous pourrions faire.

Bientôt toutes les autres églises répondirent à Notre-Dame. Le ciel était plein d'un chant magnifique et terrible.

Ces choses sont passées depuis dix-sept ans ; mais ceux qui vivaient en ce temps et qui n'avaient pas un cœur de pierre se souviendront toujours du toscin de Notre-Dame, dans la nuit du 23 au 24 février :—cela parlait aux hommes de justice et de liberté !..

## XXVI

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, il faisait grand jour, un de ces jours humides où l'on pense : " Il pourra bien pleuvoir ! "

En bas, dans la rue, des rumeurs s'élevaient, des paroles confuses s'entendaient, des crosses de fusil résonnaient sur les pavés. Dans la maison, pas un bruit : le tic-tac du cordonnier au-dessous, le bourdonnement du tourneur, les coups sourds du brocheur, tout se taisait.

Je sautai de mon lit et je m'habillai bien vite. Une fois sur l'escalier, ce fut encore autre chose : la maison était abandonnée, les portes étaient ouvertes, les marches glissantes ; les fenêtres dans la cour battaient les murs ; et pas une âme pour me dire ce que cela signifiait.

Je déboulai de mes cinq étages, mon fusil sur l'épaule. Mais comment vous peindre la vieille rue des Mathurins-Saint-Jacques et les autres aux environs ? Ces barricades bâties comme des remparts, droites d'un côté, en pente de l'autre, avec un passage étroit contre les maisons ; la sentinelle en blouse, l'arme au bras, dessus. Et tous ces gens qui se promènent, qui causent, qui rient à l'intérieur des tranchées : les vieilles sur leur porte, les enfants en route pour tout voir, les hommes avec leurs sabres, leurs fusils, leurs piques, qui montent la garde ? Non, ce n'est pas à peindre. Les rues, les ruelles, les places, les carrefours de Paris, avec les mille et mille boyaux qui se croisent, ressemblaient à nos pauvres villages, où le fumier, la boue, les tas de fagots, les enfoncements, les hangars sont aussi des barricades. Ce n'était plus Paris, c'était la fraternisation du genre humain. Les ouvriers et les bourgeois s'entendaient ; et de temps en temps il fallait répéter : " Ce n'est pas fini ; ça va seulement commencer ! " Car on aurait cru que nous étions déjà maîtres de tout.

Durant cette nuit, quinze cents barricades s'étaient élevées. Il faut avoir vu ces choses pour les croire ; et, Dieu merci, les armes ne manquaient pas, on les avait toutes déterrées depuis les premiers temps de la grande République.

Enfin, je sortis de notre petite allée sombre, au milieu de ce bouleversement, comme un rat de son trou, les oreilles droites, regardant en l'air les sentinelles sur le ciel gris, et les gens penchés à tous les étages dans l'étonnement et l'admiration.

Je m'avançais, observant ce spectacle et me demandant :

Est-ce possible ? Est-ce que cet homme avec sa casquette, son sarrau et sa giberne, est un ouvrier ? Est-ce que tout ce monde est de Paris ? "

J'en avais en quelque sorte perdu la voix, et seulement au bout de quelques minutes, je me dis :

" Jean-Pierre, est-ce que le *caboulot* donne encore à manger et à boire ? "

Alors, regardant du côté de l'hôtel de Cluny, je vis deux barricades qui montaient l'une sur l'autre ; elles n'avaient pas de passage, il fallut grimper sur les pavés ; et de là-haut j'en vis encore une troisième à l'entrée de la rue de la Harpe, tournée sur la place Saint-Miche. Mais ce qui me réjouit le plus, c'est que tous les marchands avaient leurs boutiques ouvertes ; qu'on entraînait et qu'on sortait, qu'on mangeait et qu'on buvait comme à l'ordinaire. On vivait entre ces tas de pierres et de boue, comme si la bataille avait dû continuer dans les siècles des siècles.

Ayant donc contemplé notre rue, en me faisant des réflexions sur la force de la justice, et m'écriant en moi-même : " O grande

nation ! O noble peuple de Paris ! " et d'autres choses semblables qui m'attendrissaient et m'élevaient le cœur, je grimpai de barricade en barricade jusqu'à la rue Serpente, entendant répéter partout que Montpensier arrivait de Vincennes., que Bugeaud voulait tout avaler.

Tout le monde se plaignait de n'avoir pas assez de cartouches ; moi, je n'avais que mon coup chargé. Dans la rue de la Harpe, un garde national auquel je demandai où l'on pouvait trouver de la poudre, me répondit :

" A la caserne du Foin ; arrivez ! "

Il marchait à la tête d'une dizaine d'hommes, et paraissait réjouï de les mener dans un endroit où l'on pouvait tout avoir.

La caserne était un peu plus haut, dans la ruelle du Foin, derrière les Thermes. C'était un véritable conduit où nous courions à la file dans l'ombre, nos fusils et nos piques sur l'épaule. On entendait déjà les pavés tomber contre la grande porte, à l'autre bout, et des cris terribles :

" Ouvrez !.. "

Une demi-compagnie de fusiliers, avec un lieutenant, s'étaient enfermés là. La porte criait, et comme nous approchions, elle s'ouvrit. La foule se jeta dans la cour, les soldats furent désarmés en un clin d'œil : l'un prenait le fusil, l'autre vidait la giberne. Ces pauvres fusiliers ne disaient rien. Qu'est-ce qu'ils pouvaient faire ?

J'ai malheureusement aussi quinze ou vingt de leurs cartouches sur la conscience, que je pris dans la giberne d'un de ces pauvres diables, en lui disant :

" Vive la ligne ! "

Il me répondit :

" Vous me ferez avoir de la peine !.. "

C'était bien sûr, le fils d'un paysan comme moi, qui venait d'arriver au régiment. Depuis, souvent ces paroles simples et tristes me sont revenues, et je me suis écrié : " Tu n'aurais pas dû faire cela, Jean-Pierre, non ! " Mais que voulez-vous ! la fureur d'avoir des cartouches était trop grande !

Une autre chose qui me fait plus de plaisir quand j'y pense, c'est qu'un homme, au milieu de la confusion et des cris, voulait ôter son sabre à l'officier, et que mon cœur en fut révolté. Cet officier, je le vois : il était petit, pâle ; il avait la moustache grise et semblait calme dans son malheur. Un vieux soldat, déjà dépouillé de son fusil et de sa giberne, étendait le bras comme pour le défendre ; lui, disait, en le regardant tout attendri :

" Cet homme m'aime ! "

Alors, voyant cela, je criai :

" Ne touchez pas au sabre de l'officier ! "

Il paraît que j'avais une figure terrible, car celui qui tenait déjà la poignée du sabre recula. Dans le même instant, j'aperçus Emmanuel ; il venait d'enlever un fusil, et me tendait la main : " Jean-Pierre ! "

D'autres étudiants arrivaient. Nous entourâmes l'officier, qui sortit avec nous. Je lui disais :

" Ne craignez rien, lieutenant. "

Il me répondait d'un air sombre :

" Je ne crains rien non plus... Qu'est-ce qui peut m'arriver de pire ? "

La caserne était envahie jusqu'en haut, la foule se précipitait dans un large escalier en voûte, à droite, en répétant :

" Des armes ! des armes ! "

On croyait que la caserne du Foin était pleine de munitions ; plusieurs même levaient les madriers pour en trouver, mais on avait tout évacué depuis quelques jours.

(A suivre)

# VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

12

Je portai un dernier regard vers le vaisseau de guerre qui forçait de vapeur. Puis, je rejoignis Ned et Conseil.

— Nous fuirons ! m'écriai-je.

— Bien, fit Ned. Quel est ce navire ?

— Je l'ignore. Mais quel qu'il soit, il sera coulé avant la nuit."

La nuit arriva. Un profond silence régnait à bord. La boussole indiquait que le *Nautilus* n'avait pas modifié sa direction. J'entendis le battement de son hélice qui frappait les flots avec une rapide régularité. Il se tenait à la surface des eaux, et un léger roulis le portait tantôt sur un bord, tantôt sur un autre.

Mes compagnons et moi, nous avions résolu de fuir au moment où le vaisseau serait assez rapproché, soit pour nous faire entendre, soit pour nous faire voir, car la lune, qui devait être pleine trois jours plus tard, resplendissait. Une fois à bord de ce navire, si nous ne pouvions prévenir le coup qui le menaçait, du moins nous ferions tout ce que les circonstances nous permettraient de tenter. Plusieurs fois, je crus que le *Nautilus* se disposait pour l'attaque. Mais il se contentait de laisser se rapprocher son adversaire, et, peu de temps après, il reprenait son allure de fuite.

Une partie de la nuit se passa sans incidents. Nous guettions l'occasion d'agir. Nous parlions peu, étant trop émus. Ned Land aurait voulu se précipiter à la mer. Je le forçai d'attendre. Suivant moi, le *Nautilus* devait attaquer le deux-ponts à la surface des flots, et alors il serait non-seulement possible, mais facile de s'enfuir.

A trois heures du matin, inquiet, je montai sur la plate-forme. Le capitaine Nemo ne l'avait pas quittée. Il était debout, à l'avant, près de son pavillon, qu'une légère brise déployait au-dessus de sa tête. Il ne quittait pas le vaisseau des yeux. Son regard, d'une extraordinaire intensité, semblait l'attirer, le fasciner, l'entraîner plus sûrement que s'il lui eût donné la remorque !

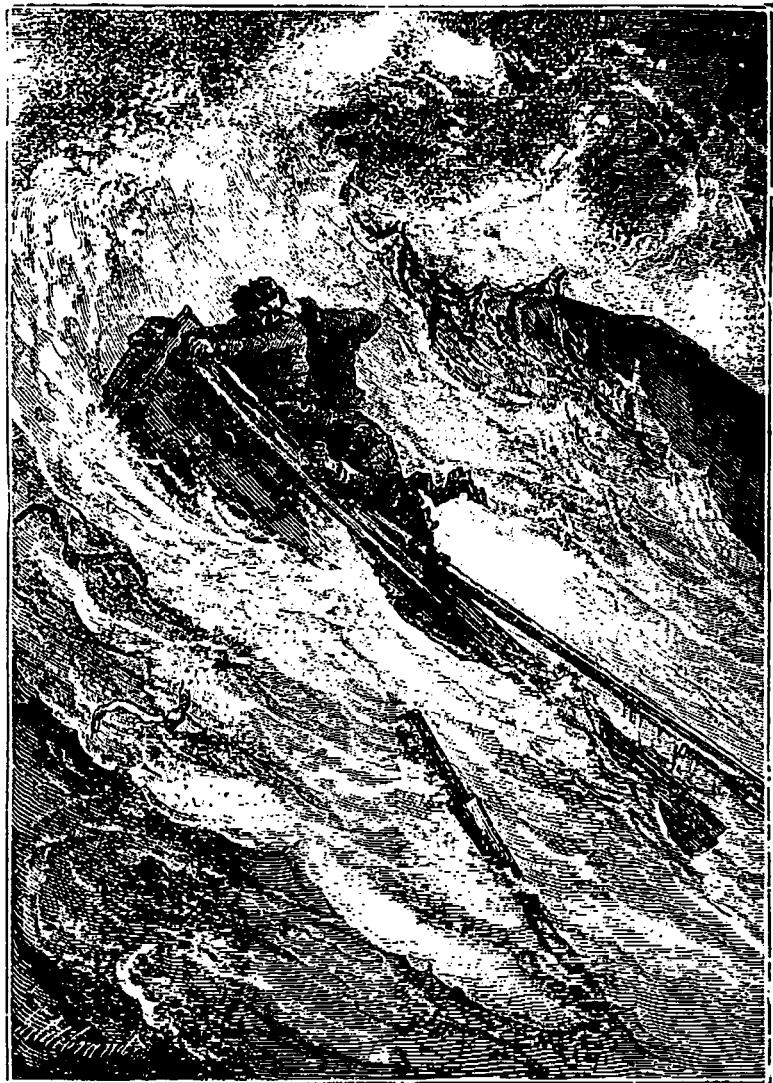
La lune passait alors au méridien. Jupiter se levait dans l'est. Au milieu de cette paisible nature, le ciel et l'Océan rivalisaient de tranquillité, et la mer offrait à l'astre des nuits le plus beau miroir qui eût jamais reflété son image.

Et quand je pensais à ce calme profond des éléments, comparé à toutes ces colères qui couvaient dans les flancs de l'imperceptible *Nautilus*, je sentais frissonner tout mon être.

Le vaisseau se tenait à deux milles de nous. Il s'était rapproché, marchant toujours vers cet éclat phosphorescent qui signalait la présence du *Nautilus*. Je vis ses feux de position, vert et rouge, et son fanal blanc suspendu au grand étai de misaine. Une vague réverbération éclairait son grément et indiquait que les feux étaient poussés à outrance. Des gerbes d'étincelles, des scories de charbons enflammés, s'échappant de ses cheminées, étoilaient l'atmosphère.

Je demurai ainsi jusqu'à six heures du matin, sans que le capitaine Nemo eût paru m'apercevoir. Le vaisseau nous restait à un mille et demi, et avec les premières lueurs du jour, sa canonnade recommença. Le moment ne pouvait être éloigné où, le *Nautilus* attaquant son adversaire, mes compagnons et moi, nous quitterions pour jamais cet homme que je n'osais juger.

Je me disposais à descendre afin de les prévenir, lorsque le second monta sur la plate-forme. Plusieurs marins l'accompagnaient.



Le canot lancé au milieu du tourbillon.—Page 120

Le capitaine Nemo ne les vit pas ou ne voulut pas les voir. Certaines dispositions furent prises qu'on aurait pu appeler "le branle-bas de combat" du *Nautilus*. Elles étaient très simples. La filière qui formait balustrade autour de la plate-forme, fut abaissée. De même, les cages du fanal et du timonnier rentrèrent dans la coque de manière à l'effleurer seulement. La surface du long cigare de tôle n'offrait plus une seule saillie qui pût gêner sa manœuvre.

Je revins au salon. Le *Nautilus* émergeait toujours. Quelques lueurs matinales s'infiltraient dans la couche liquide. Sous certaines ondulations des lames, les vitres s'animaient des rougeurs du soleil levant. Ce terrible jour du 2 juin se levait.

A cinq heures, le loch m'apprit que la vitesse du *Nautilus* se modérait. Je compris qu'il se laissait approcher. D'ailleurs les détonations se faisaient plus violemment entendre. Les boulets labouraient l'eau ambiante et s'y vissaient avec un sifflement singulier.

— Mes amis, dis-je, le moment est venu. Une poignée de main, et que Dieu nous garde !

Ned Land était résolu, Conseil calme, moi nerveux, me contenant à peine.

Nous passâmes dans la bibliothèque. Au moment où je pouvais la porte qui s'ouvrait sur la cage de l'escalier central, j'entendis le panneau supérieur se fermer brusquement.

Le Canadien s'élança sur les marches, mais je l'arrêtai. Un sifflement bien connu m'apprenait que l'eau pénétrait dans les réservoirs du bord. En effet, eu peu d'instants, le *Nautilus* s'immergea à quelques mètres au-dessous de la surface des flots.

Je compris sa manœuvre. Il était trop tard pour agir. Le *Nautilus* ne songeait pas à frapper le deux-ponts dans son impénétrable

cuirasse, mais au-dessous de sa ligne de flottaison, là où la carapace métallique ne protège plus le bordé.

Nous étions emprisonnés de nouveau, témoins obligés du sinistre drame qui se préparait. D'ailleurs, nous eûmes à peine le temps de réfléchir. Réfugiés dans ma chambre, nous nous regardions sans prononcer une parole. Une stupeur profonde s'était emparée de mon esprit. Le mouvement de la pensée s'arrêtait en moi. Je me trouvais dans cet état pénible qui précède l'attente d'une détonation épouvantable. J'attendais, j'écoutais, je ne vivais que par le sens de l'ouïe !

Cependant, la vitesse du *Nautilus* s'accrut sensiblement, C'était son élan qu'il prenait ainsi. Toute sa coque frémissait.

Soudain, je poussai un cri. Un choc eut lieu, mais relativement léger. Je sentis la force pénétrante de l'éperon d'acier. J'entendis des érailements, des râlements. Mais le *Nautilus*, emporté par sa puissance de propulsion, passait au travers de la masse du vaisseau comme l'aiguille du voilier à travers la toile !

Je ne pus y tenir. Fou, éperdu, je m'élançai hors de ma chambre et me précipitai dans le salon.

Le capitaine Nemo était là. Muet, sombre, implacable, il regardait le panneau de bâbord.

Une masse énorme sombrait sous les eaux, et pour ne rien perdre de son agonie, le *Nautilus* descendait dans l'abîme avec elle. A dix mètres de moi, je vis cette coque entr'ouverte, où l'eau s'enfonçait avec un bruit de tonnerre, puis la double ligne des canons et les bastingages. Le pont était couvert d'ombres noires qui s'agitaient.

L'eau montait. Les malheureux s'élançaient dans les haubans, s'accrochaient aux mâts, se tordaient sous les eaux. C'était une fourmillière humaine surprise par l'invasion d'une mer !

Paralysé, raidi par l'angoisse, les cheveux hérissés, l'œil démesurément ouvert, la respiration incomplète, sans souffle, sans voix, je regardais, moi aussi ! Une irrésistible attraction me collait à la vitre !

L'énorme vaisseau s'avancait lentement. Le *Nautilus*, le suivant, épiait tous ses mouvements. Tout à coup, une explosion se produisit. L'air comprimé fit voler les ponts du bâtiment comme si le feu eût pris aux soutes. La poussée des eaux fut telle que le *Nautilus* dévia.

Alors le malheureux navire s'enfonça plus rapidement. Ses hunes, chargées de victimes, apparurent, ensuite ses barres, pliant sous des grappes d'hommes, enfin le sommet de son grand mât. Puis, la masse sombre disparut, et avec elle cet équipage de cadavres entraînés par un formidable remous...

Je me retournai vers le capitaine Nemo. Ce terrible justicier, véritable archange de la haine, regardait toujours. Quand tout fut fini, le capitaine Nemo, se dirigeant vers la porte de la chambre, l'ouvrit et entra. Je le suivis des yeux.

Sur le panneau du fond, au-dessous des portraits de ses héros, je vis le portrait d'une femme jeune encore et de deux petits enfants. Le capitaine Nemo les regarda pendant quelques instants, leur tendit les bras, et, s'agenouillant, il fondit en sanglots.

## CHAPITRE XXII

### LES DERNIÈRES PAROLES DU CAPITAINE NEMO

Les panneaux s'étaient refermés sur cette vision effrayante, mais la lumière n'avait pas été rendue au salon. A l'intérieur du *Nautilus*, ce n'étaient que ténèbres et silence. Il quittait ce lieu de désolation, à cent pieds sous les eaux, avec une rapidité prodigieuse. Où allait-il ? Au nord ou au sud ? Où fuyait cet homme après cette horrible représaille ?

J'étais rentré dans ma chambre où Ned et Conseil se tenaient silencieusement. J'éprouvais une insurmontable horreur pour le capi-

taine Nemo. Quoi qu'il eût souffert de la part des hommes, il n'avait pas le droit de punir ainsi. Il m'avait fait, sinon le complice, du moins le témoin de ses vengeances ! C'était déjà trop.

A onze heures, la clarté électrique réapparut. Je passai dans le salon. Il était désert. Je consultai les divers instruments. Le *Nautilus* fuyait dans le nord avec une rapidité de 25 milles à l'heure, tantôt à la surface de la mer, tantôt à trente pieds au-dessous.

Relèvement fait sur la carte, je vis que nous passions à l'ouest de la Manche, et que notre direction nous portait vers les mers boréales avec une incomparable vitesse.

A peine pouvais-je saisir à leur rapide passage des squales au long nez, des squales-marteaux, des roussettes qui fréquentent ces eaux, de grands aigles de mer, des nuées d'hippocampes, semblables aux cavaliers du jeu d'échec, des anguilles s'agitant comme les serpenteaux d'un feu d'artifice, des armées de crabes qui fuyaient obliquement en croisant leurs pinces sur leur carapace, enfin des troupes de marsouins qui luttaient de rapidité avec le *Nautilus*. Mais d'étudier, d'observer, de classer, il n'était plus question alors.

Le soir, nous avions franchi deux cent lieues de l'Atlantique. L'ombre se fit et la mer fut envahie par les ténèbres jusqu'au lever de la lune.

Je regagnai ma chambre. Je ne pus dormir. J'étais assailli de cauchemar. L'horrible scène de destruction se répétait dans mon esprit.

Depuis ce jour, qui pourra dire jusqu'où nous entraîna le *Nautilus* dans ce bassin de l'Atlantique nord ? Toujours avec une vitesse inappréciable ! Toujours au milieu des brumes hyperboréennes ! Toucha-t-il aux pointes de Spitzberg, aux accords de la Nouvelle-Zemble ? Parcourut-il ces mers ignorées, la mer Blanche, la mer de Kara, le golfe de l'Obi, l'archipel de Liarrov, et ces rivages inconnus de la côte asiatique ? Je ne saurais le dire. Le temps qui s'écoulait, je ne pouvais plus l'évaluer. L'heure avait été suspendue aux horloges du bord. Il semblait que la nuit et le jour, comme dans les contrées polaires, ne suivaient plus leur cours régulier. Je me sentais entraîné dans ce domaine de l'étrange où se mouvait à l'aise l'imagination surmenée d'Edgar Poe. A chaque instant, je m'attendais à voir, comme le fabuleux Gordon Pym, "cette figure humaine voilée, de proportion beaucoup plus vaste que celle d'aucun autre habitant de la terre, jetée en travers de cette cataracte qui défend les abords du pôle !"

J'estime, — mais je me trompe peut-être, — j'estime que cette course aventureuse du *Nautilus* se prolongea pendant quinze ou vingt jours, et je ne sais ce qu'elle aurait duré, sans la catastrophe qui termina ce voyage. Du capitaine Nemo, il n'était plus question. De son second, pas davantage. Pas un homme de l'équipage ne fut visible un seul instant. Presque incessamment, le *Nautilus* flottait sous les eaux. Quand il remontait à leur surface afin de renouveler son air, les panneaux s'ouvraient ou se refermaient automatiquement. Plus de point reporté sur le planisphère. Je ne savais où nous étions.

Je dirai aussi que le Canadien, à bout de force et de patience, ne paraissait plus. Conseil ne pouvait en tirer un seul mot, et craignait que, dans un accès de délire et sous l'empire d'une nostalgie effrayante, il ne se tuât. Il le surveillait donc avec un dévouement de tous les instants.

On comprend que, dans ces conditions, la situation n'était plus tenable.

Un matin, — à quelle date, je ne saurais le dire, — je m'étais assoupi vers les premières heures du jour, assoupissement pénible et maladif. Quand je m'éveillai, je vis Ned Land se pencher sur moi, et je l'entendis me dire à voix basse :

"Nous allons fuir !"

Je me redressai.

— Quand fuyons-nous ? demandai-je.

— La nuit prochaine. Toute surveillance semble avoir disparu du *Nautilus*. On dirait que la stupeur règne à bord. Vous serez prêt, monsieur ?

— Oui. Où sommes-nous ?

— En vue de terres que je viens de relever ce matin au milieu des brumes, à vingt milles dans l'est.

— Quelles sont ces terres ?

— Je l'ignore, mais quelles qu'elles soient, nous nous y réfugierons.

— Oui ! Ned. Oui, nous fuirons cette nuit, dût la mer nous engloutir !

— La mer est mauvaise, le vent violent, mais vingt milles à faire dans cette légère embarcation du *Nautilus* ne m'effraient pas. J'ai pu transporter quelques vivres et quelques bouteilles d'eau à l'insu de l'équipage.

— Je vous suivrai.

— D'ailleurs, ajouta le Canadien, si je suis surpris, je me défends, je me fais tuer.

— Nous mourrons ensemble, ami Ned."

J'étais décidé à tout. Le Canadien me quitta. Je gagnai la plateforme, sur laquelle je pouvais à peine me maintenir contre le choc des lames. Le ciel était menaçant, mais puisque la terre était là dans ces brumes épaisses, il fallait fuir. Nous ne devons perdre ni un jour ni une heure.

Je revins au salon, craignant et désirant tout à la fois de rencontrer le capitaine Nemo, voulant et ne voulant plus le voir. Que lui aurais-je dit ? Pouvais-je lui cacher l'involontaire horreur qu'il m'inspirait ? Non ! Mieux valait ne pas me trouver face à face avec lui ! Mieux valait l'oublier ! Et pourtant !

Combien fut longue cette journée, la dernière que je dusse passer à bord du *Nautilus* ! Je restais seul. Ned Land et Conseil évitaient de me parler par crainte de se trahir.

A six heures, je dinai, mais je n'avais pas faim. Je me forçai à manger, malgré mes répugnances, ne voulant pas m'affaiblir.

A six heures et demie, Ned Land entra dans ma chambre. Il me dit :

" Nous ne nous reverrons pas avant notre départ. A dix heures, la lune ne sera pas encore levée. Nous profiterons de l'obscurité. Venez au canot. Conseil et moi, nous vous y attendrons."

Puis le Canadien sortit, sans m'avoir donné le temps de lui répondre.

Je voulus vérifier la direction du *Nautilus*. Je me rendis au salon. Nous courions nord-nord-est avec une vitesse effrayante, par cinquante mètres de profondeur.

Je jetai un dernier regard sur ces merveilles de la nature, sur ces richesses de l'art entassées dans ce musée, sur cette collection sans rivale destinée à périr un jour au fond des mers avec celui qui l'avait formée. Je voulus fixer dans mon esprit une impression suprême. Je restai une heure ainsi, baigné dans les effluves du plafond lumineux, et passant en revue ces trésors resplendissant sous leurs vitrines. Puis je revins à ma chambre.

Là, je revêtis de solides vêtements de mer. Je rassemblai mes notes et les serrai précieusement sur moi. Mon cœur battait avec force. Je ne pouvais en comprimer les pulsations. Certainement, mon trouble, mon agitation m'eussent trahi aux yeux du capitaine Nemo.

Que faisait-il en ce moment ? J'entendis un bruit de pas. Le capitaine Nemo était là. Il ne s'était pas couché. A chaque mouvement, il me semblait qu'il allait m'apparaître et me demander pourquoi je voulais fuir ! J'éprouvais des alertes incessantes. Mon imagination les grossissait. Cette impression devint si poignante que je me demandai s'il ne valait pas mieux entrer dans la chambre du capitaine le voir face à face, le braver du geste et du regard !

C'était une inspiration de fou. Je me retins heureusement, et je m'étendis sur mon lit pour apaiser en moi les agitations du corps.

Mes nerfs se calmèrent un peu, mais le cerveau surexcité, je revis dans un rapide souvenir toute mon existence à bord du *Nautilus*, tous les incidents heureux ou malheureux qui l'avaient traversée depuis ma disparition de l'*Abraham-Lincoln*, les chasses sous-marines, le détroit de Torrès, les sauvages de la Papouasie, l'échouement, le cimetière de corail, le passage de Suez, l'île de Santorin, le plongeur crétois, la baie de Vigo, l'Atlantide, la banquise, le pôle sud, l'emprisonnement dans les glaces, le combat des poulpes, la tempête du Gulf-Stream, le *Vengeur*, et cette horrible scène du vaisseau coulé avec son équipage !... Tous ces événements passèrent devant mes yeux, comme ces toiles de fond qui se déroulent à l'arrière plan d'un théâtre. Alors le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange. Son type s'accroissait et prenait des proportions surhumaines. Ce n'était plus mon semblable, c'était l'homme des eaux, le génie des mers.

Il était alors neuf heures et demie. Je tenais ma tête à deux mains pour l'empêcher d'éclater. Je fermais les yeux. Je ne voulais plus penser. Une demi-heure d'attente encore ! Une demi-heure d'un cauchemar qui pouvait me rendre fou !

En ce moment, j'entendis les vagues accords de l'orgue, une harmonie triste sous un chant indéfinissable, véritables plaintes d'une âme qui veut briser ses liens terrestres. J'écoutai par tous mes sens à la fois, respirant à peine, plongé comme le capitaine Nemo dans ces extases musicales qui l'entraînaient hors des limites de ce monde.

Puis, une pensée soudaine me terrifia. Le capitaine Nemo avait quitté sa chambre. Il était dans ce salon que je devais traverser pour fuir. Là, je le rencontrerais une dernière fois. Il me verrait, il me parlerait peut-être ! Un geste de lui pouvait m'anéantir, un seul mot, m'enchaîner à son bord !

Cependant, dix heures allaient sonner. Le moment était venu de quitter ma chambre et de rejoindre mes compagnons.

Il n'y avait pas à hésiter, dût le capitaine Nemo se dresser devant moi. J'ouvris ma porte avec précaution, et cependant, il me sembla qu'en tournant sur ses gonds, elle faisait un bruit effrayant. Peut-être ce bruit n'existait-il que dans mon imagination !

Je m'avançai en rampant à travers les coursives obscures du *Nautilus*, m'arrêtant à chaque pas pour comprimer les battements de mon cœur.

J'arrivai à la porte angulaire du salon. Je l'ouvris doucement. Le salon était plongé dans une obscurité profonde. Les accords de l'orgue résonnaient faiblement. Le capitaine Nemo était là. Il ne me voyait pas. Je crois même qu'en pleine lumière, il ne m'eût pas aperçu, tant son extase l'absorbait tout entier.

Je me traînai sur le tapis, évitant le moindre heurt dont le bruit eût pu trahir ma présence. Il me fallut cinq minutes pour gagner la porte du foud qui donnait sur la bibliothèque.

J'allais l'ouvrir, quand un soupir du capitaine Nemo me cloua sur place. Je compris qu'il se levait. Je l'entrevis même, car quelques rayons de la bibliothèque éclairée filtraient jusqu'au salon. Il vint vers moi, les bras croisés, silencieux, glissant plutôt que marchant, comme un spectre. Sa poitrine oppressée se gonflait de sanglots. Et je l'entendis murmurer ces paroles, — les dernières qui aient frappé mon oreille :

" Dieu tout-puissant ! assez ! assez ! "

Était-ce l'aveu du remords qui s'échappait ainsi de la conscience de cet homme ?...

Eperdu, je me précipitai dans la bibliothèque. Je montai l'escalier central, et, suivant la coursive supérieure, j'arrivai au canot. J'y pénétrai par l'ouverture qui avait déjà livré passage à mes deux compagnons.

" Partons ! Partons ! m'écriai-je.

— A l'instant ! " répondit le Canadien.

L'orifice évidé dans la tôle du *Nautilus* fut probablement fermé et boulonné au moyen d'une clef anglaise dont Ned Land s'était

muni. L'ouverture du canot se ferma également, et le Canadien commença à dévisser les écrous qui nous retenaient encore au bateau sous-marin.

Soudain un bruit intérieur se fit entendre. Des voix se répondaient avec vivacité. Qu'y avait-il ? S'était-on aperçu de notre fuite ? Je sentis que Ned Land me glissait un poignard dans la main.

“ Oui ! murmurai-je, nous saurons mourir ! ”

Le Canadien s'était arrêté dans son travail. Mais un mot, vingt fois répété, un mot terrible, me révéla la cause de cette agitation qui se propageait à bord du *Nautilus*. Ce n'était pas à nous que son équipage en voulait !

“ Maelstrom ! Maelstrom ! ” s'écriait-il !

Le Maelstrom ! Un nom plus effrayant dans une situation plus effrayante pouvait-il retentir à notre oreille ? Nous trouvions-nous donc sur ces dangereux parages de la côte norvégienne ? Le *Nautilus* était-il entraîné dans ce gouffre, au moment où notre canot allait se détacher de ses flancs ?

On sait qu'au moment du flux, les eaux resserrées entre les îles Ferø et Loffoden sont précipitées avec une irrésistible violence. Elles forment un tourbillon dont aucun navire n'a jamais pu sortir. De tous les points de l'horizon accourent des lames monstrueuses. Elles forment ce gouffre justement appelé le “ Nombriil de l'Océan, ” dont la puissance d'attraction s'étend jusqu'à une distance de quinze kilomètres. Là sont aspirés non seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs des régions boréales.

C'est là que le *Nautilus*, — involontairement ou volontairement peut-être, — avait été engagé par son capitaine. Il décrivait une spirale dont le rayon diminuait de plus en plus. Ainsi que lui, le canot, encore accroché à son flanc, était emporté avec une vitesse vertigineuse. Je le sentais. J'éprouvais ce tournoiement maladif qui succède à un mouvement de gyration trop prolongé. Nous étions dans l'épouvante, dans l'horreur portée à son comble, la circulation suspendue, l'influence nerveuse annihilée, traversés de sueurs froides comme les sucurs de l'agonie ! Et quel bruit autour de notre frêle canot ! Quels mugissements que l'écho répétait à une distance de plusieurs milles ! Quel fracas que celui de ces eaux brisées sur les roches aiguës du fond, là où les corps les plus durs se brisent, là où les troncs d'arbres s'usent et se font “ une fourrure de poil ”, selon l'expression norvégienne !

Quelle situation ! Nous étions ballottés affreusement. Le *Nautilus* se défendait comme un être humain. Ses muscles d'acier craquaient. Parfois il se dressait, et nous avec lui !

“ Il faut tenir bon, dit Ned, et revisser les écrous ! En restant attachés au *Nautilus*, nous pouvons nous sauver encore... ! ”

Il n'avait pas achevé de parler, qu'un craquement se produisait. Les écrous manquaient, et le canot, arraché de son alvéole, était lancé comme la pierre d'une fronde au milieu du tourbillon.

Ma tête porta sur une membrure de fer, et, sous ce choc violent, je perdis connaissance.

## CHAPITRE XXIII

### CONCLUSION

Voici la conclusion de ce voyage sous les mers. Ce qui se passa pendant cette nuit, comment le canot échappa au formidable remous du Maelstrom, comment Ned Land, Conseil et moi, nous sortîmes du gouffre, je ne saurais le dire. Mais quand je revins à moi, j'étais couché dans la cabane d'un pêcheur des îles Loffoden. Mes deux compagnons, sains et saufs, étaient près de moi et me pressaient les mains. Nous nous embrassâmes avec effusion.

En ce moment, nous ne pouvons songer à regagner la France. Les moyens de communications entre la Norvège septentrionale et le sud sont rares. Je suis donc forcé d'attendre le passage du bateau à vapeur qui fait le service bi-mensuel du Cap Nord.

C'est donc là, au milieu de ces braves gens qui nous ont recueillis, que je revois le récit de ces aventures. Il est exact. Pas un fait n'a été omis, pas un détail n'a été exagéré. C'est la narration fidèle de cette invraisemblable expédition sous un élément inaccessible à l'homme, et dont le progrès rendra les routes libres un jour.

Me croira-t-on ? Je ne sais. Peu importe, après tout. Ce que je puis affirmer maintenant, c'est mon droit de parler de ces mers sous lesquelles, en moins de dix mois, j'ai franchi vingt mille lieues, de ce tour du monde sous-marin qui m'a révélé tant de merveilles à travers le Pacifique, l'Océan Indien, la mer Rouge, la Méditerranée, l'Atlantique, les mers australes et boréales !

Mais qu'est devenu le *Nautilus* ? A-t-il résisté aux étreintes du Maelstrom ? Le capitaine Nemo vit-il encore ? Poursuit-il sous l'Océan ses effrayantes représailles ou s'est-il arrêté devant cette dernière hécatombe ? Les flots apporteront-ils un jour ce manuscrit qui renferme toute l'histoire de sa vie ? Saurai-je enfin le nom de cet homme ? Le vaisseau disparu nous dira-t-il, par sa nationalité, la nationalité du capitaine Nemo ?

Je l'espère. J'espère également que son puissant appareil a vaincu la mer dans son gouffre le plus terrible, et que le *Nautilus* a survécu là où tant de navires ont péri ! S'il en est ainsi, si le capitaine Nemo habite toujours cet Océan, sa patrie d'adoption, puisse la haine s'apaiser dans ce cœur farouche ! Que la contemplation de tant de merveilles éteigne en lui l'esprit de vengeance ! Que le justicier s'efface, que le savant continue la paisible exploration des mers ! Si sa destinée est étrange, elle est sublime aussi. Ne l'ai-je pas compris par moi-même ? N'ai-je pas vécu dix mois de cette existence extranaturelle ? Aussi, à cette demande posée, il y a six mille ans, par l'Écclésiaste : “ Qui a jamais pu sonder les profondeurs de l'abîme ? ” deux hommes entre tous les hommes ont le droit de répondre maintenant. Le capitaine Nemo et moi.



## NOUVEAU FEUILLETON

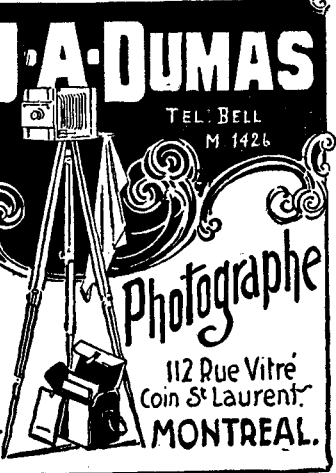
Prochainement, nous commencerons un nouveau feuilleton illustré, dont l'intérêt et la moralité ne le céderont point à ceux que nous avons publiés jusqu'ici. Ce sera une œuvre absolument inédite en Canada.

Qu'on se le dise !

## AUX NOUVEAUX ABONNÉS

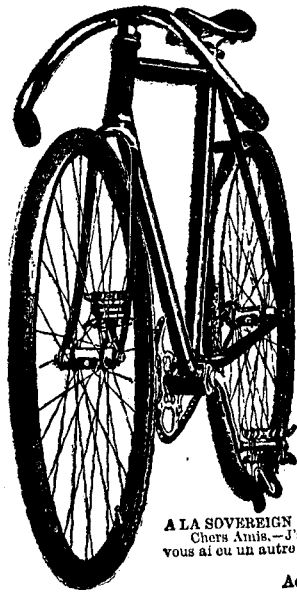
Nous donnerons, à tout nouvel abonné d'un an ou de six mois, et qui nous enverra le prix de son abonnement, le magnifique feuilleton : VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS, de Jules Verne, formant cent-vingt pages, double colonne, du MONDE ILLUSTRÉ.

**J.A. DUMAS**  
TEL. BELL  
M 1426



**Photographe**  
112 Rue Vitre  
Coin St. Laurent  
**MONTREAL.**

B. b' exgmine avec une attention extraordinaire le chat de la maison qui s'est étendu au plus près du feu.  
Le chat commence à ronronner.  
Et bébé triomphant :  
—Tu entends, maman ! le voilà qui commence à bouillir.



**GRATIS**  
**UNE GRANDE OCCASION**  
**BICYCLETTES, MONTRES**



Pour Monsieur ou Pour Dame

**Une Annonce Honnête.** N'importe qui peut facilement gagner une de ces Belles Bicyclettes de Haut Grade, dernier modèle, une Magnifique Montre Plaquée en Or, chaîne de Montre et Breloques, pour Dame ou pour Monsieur, et 8 morceaux de belles Argentures. Nous donnons des milliers de présents pour annoncer notre Maison et nos marchandises, et toute personne honnête qui vendra 20 paq. e.s. seulement, de notre graine de Pois d'Orient (ce sont ceux connus sous le nom Jacob Astera, justement célèbres pour leur croissance rapide, leurs belles couleurs e. leur fertilisation abondante) recevra notre Offre Généruse de cette éga. Bicyclette haut grade et d'une Magnifique Montre plaquée en Or, avec une belle chaîne ce montre et Breloque pl. quées en Or, 6 Cuillères à Thé, doublement plaquées en argent, un Couteau à beurre, et un Couteau à sucre plaqués en Argent, que nous donnons tout-à-fait gratuitement pour la vente de 20 paquets de graines. **Nous ne vous demandons pas un sou, et nous ne disons que la vérité.** Envoyez votre nom et votre adresse, lisiblement écrits et nous vous expédierons les 20 paquets de graines. **Vendez-les à 10c. le paquet.** Ils se vendent facilement. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent \$2.00 et nous garantissons que si vous vous conformez à l'offre que nous envoyons à tous ceux qui prennent avantage de cette annonce, cette Bicyclette de haut grade et ces présents vous seront donnés tout-à-fait gratuits. Nous certifions que ces Bicyclettes ne sont pas des joujoux, mais des motos de bien les derniers attachements et entièrement garanties.

22 x 24 pouces peintes en bleu, noir et maron, avec tous les derniers attachements et entièrement garanties. Ceci est une Offre honnête, faite par une Maison qui veut gagner votre Bicyclette. C'est une grande occasion d'obtenir ces présents **GRATIS.** Chaque Bicyclette envoyée est soigneusement essayée et emballée.

**A LA SOVEREIGN SEED HOUSE:**  
Chers Amis, J'ai reçu vos beaux présents et ils sont magnifiques. Je vous ai ou un autre agent qui veut gagner votre Bicyclette.

**A LA SOVEREIGN SEED HOUSE:—**  
Chers Messieurs, J'ai reçu tous vos présents et j'en suis enchanté. Ils sont bien beaux. Je vais continuer à travailler pour vous car je constate que vous remplissez fidèlement vos obligations.

Adressez lisiblement, **The Sovereign Seed House, Dept 70, Toronto, Ontario.**

**GRATIS**  
3 BELLES OPALES  
Qui étincellent de toutes les belles couleurs de l'arc-en-ciel, montées en une bague d'or bien gravée, donnée pour la vente à 10c. chaque de rien que 10 grands jolis paquets de délicieux parfum en Hélotrope, Violette et Rose. Écrivez pour le parfum. Vendez-le, remettez \$1.00, et nous enverrons cette jolie bague dans une boîte de velours, franco. **ROSE PERFUME CO., Boite 1974, Toronto**

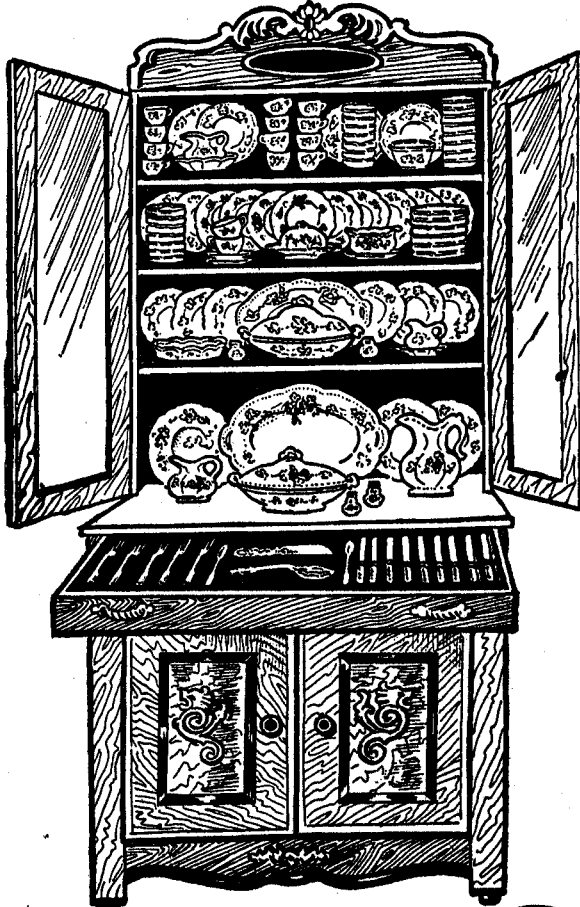
**PETIT GRAPHOPHONE**  
Modèle Américain, fait entièrement en métal, avec un registre en couleur d'argent, un porte-voix en cuivre de 8 pouces et éventail à diriger. Se fonctionne par un mécanisme et joue un joli morceau de boîte à musique. Donné pour la vente à 10c. chaque de rien que 10 grands jolis paquets de parfum délicieux Hélotrope, Violette et Rose. Son odeur durera pendant des années. Rien ne se vend comme cela. Écrivez pour le parfum. Vendez-le, remettez l'argent et nous enverrons ce graphophone, franco. **Rose Perfume Co., Boite 1975 Toronto.**

**GRATIS**  
Belle montre en argent niquelée avec bord ornée et des mouvements recommandables, donnée pour la vente à 10c. chaque de seulement 2 douzaines de beaux paquets de délicieux parfum en Hélotrope, Violette et Rose. Son odeur durera pendant des années. Rien ne se vend pas comme cela. Écrivez pour avoir le parfum. Vendez-le, remettez l'argent et nous enverrons cette belle montre franco. **Rose Perfume Co., Boite 1979 Toronto.**

**SQUELETTE MAGIQUE.**  
De 14 pouces de haut avec des bras et des jambes mobiles. Vous pouvez permettre aux spectateurs d'examiner attentivement pour s'assurer qu'il ne renferme aucun tour, ensuite mettez-le sur la table et priez quelqu'un de siffler un air. Aussitôt le squelette magique semble être en vie, il lève la tête, regarde autour de lui avec précaution, se met debout sur ses pieds et ayant l'air d'entendre la musique commence à danser. A mesure que l'on siffle plus vite le squelette magique danse plus vite. Il amusera et mystifiera vos amis pendant des heures. Prix avec instructions complètes, 10c. **Novelty Co., Boite 1977 Toronto.**

**SOIE**  
Nous avons acheté tous les coupons de soie de la plus grosse maison de soie du Canada, et nous les envoyons en paquets contenant chacun environ 100 morceaux de la plus belle soie, patrons les plus nouveaux et couleurs brillants, il y en a assez pour couvrir au delà de 300 paires de pantalons. Un paquet par la poste, 15c.; 3 paquets pour 25c. en argent. **JOHNSTON & CO., Boite 1977 Toronto.**

**GRATIS CONNAISSEZ—VOUS 6 PERSONNES MALADES?**  
Une Chance Exceptionnelle! C'est Une Offre Qui ne se Représentera Probablement Jamais!



Ecoutez et lisez attentivement:  
Si vous êtes un homme ou une femme honnête et que vous ayez un peu de loisir, vous pouvez recevoir ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux et 48 morceaux d'Argenture, 12 couteaux plaqués en argent, 12 fourchettes, 12 cuillères à soupe et 12 cuillères à thé pour quelques heures d'ouvrage seulement. **Si vous connaissez quelques personnes malades dans votre village, lisez attentivement ce que nous disons.**

Le Dr. Christian bien connu de Toronto, est désireux d'introduire ses Pilules Rouges dans toutes les maisons des personnes malades du Canada. **Le Dr. Christian désire devenir en contact avec toutes les personnes malades dans votre district et votre village.** Ne pouvant les connaître lui-même, il demande une personne honnête de chaque district du Canada, pour vendre 6 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang à 6 personnes malades dans chaque district.

Si vous connaissez quelques personnes malades, écrivez au Dr. Christian de Toronto. Tout ce que vous avez à faire c'est de vendre 6 boîtes de Pilules à vos amis malades, afin qu'ils puissent apprécier eux-mêmes le mérite des Pilules Rouges du Dr. Christian pour le sang; lesquelles sont une guérison certaine pour toutes personnes avec faiblesse ou impureté de sang et aussi ceux qui souffrent de débilité générale, Maux de Tête, Maladie de Foie, Constipation, Maladie de Rognons, Rhumatisme, La Grippe, Catarrhe, et spécialement toutes formes de maladies féminines. Les Pilules Rouges du Dr. Christian guériront toutes ces maladies et si vous pouvez persuader vos amis d'en faire l'essai, d'une seule boîte, ils sont certains d'être guéris et ils n'emploieront jamais d'autres Pilules.

Voilà le secret de cette offre merveilleuse. Si vous promettez de faire votre mieux pour introduire 6 boîtes de Pilules Rouges du Dr. Christian pour le Sang, le Dr. Christian garanti que vous recevrez son offre généreuse pour gagner ce magnifique Set à Dîner de 97 morceaux, semi-porcelaine et magnifiquement décorée et 48 morceaux d'Argenture avec un couteau à beurre, Cuiller à Sucre, et un Set pour le Sel et le Poivre, que le Dr. Christian vous enverra absolument gratis pour la seule vente de 6 boîtes de Pilules. Remarquez bien que cette vaisselle est pour l'usage de la famille.

La réputation du Dr. Christian est si bien connue que vous n'avez pas besoin de craindre, mais soyez certain que vous recevrez votre cadeau si vous introduisez les pilules tel qu'indiqué.

**N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT.** Tout ce que vous avez à faire c'est d'écrire votre nom et votre adresse distinctement et de l'envoyer au Dr. Christian et il vous enverra les Pilules (franco) par la maille. Alors allez trouver vos Amis malades aussitôt et persuadez-les d'acheter une boîte de Pilules. Vous ne chargerez que 25 centins par boîte pour ces Pilules, mais elles sont les mêmes Pilules du Dr. Christian vendues ordinairement à 50 centins la boîte, ainsi vous êtes certain de ne pas avoir de difficulté à les vendre.

Dès que vous aurez vendu les Pilules envoyez les noms des 6 personnes malades, avec leur argent \$1.50, au Dr. Christian et le Dr. Christian garanti que si vous acceptez son offre généreuse il envoie à tous ceux qui profiteront de cette annonce, un magnifique Set à Dîner de 97 morceaux très bien décorés et 48 morceaux d'Argenture, seront envoyés absolument gratuits. Chaque morceau d'Argenture est garanti être plaqué en argent Sterling. La vaisselle est magnifiquement décorée en dessins bleus, bruns et verts.

**SI VOUS ÊTES HONNÊTE, ÉCRIVEZ DE SUITE.**  
**SI VOUS CONNAISSEZ QUELQUES PERSONNES MALADES, ÉCRIVEZ DE SUITE.**  
**SI VOUS DÉSIREZ VOUS PROCURER CES SUPERBES CADREAUX, ÉCRIVEZ DE SUITE AU.**

**GRATIS**  
**DR. CHRISTIAN MEDICINE CO.**

Department **TORONTO, CAN.**

**LISEZ CES TMOINAGES.**

St. Flavien, Lotbinière, Que., Jan. 6, 1902  
Cher Monsieur:—Je vous remercie beaucoup pour le magnifique Set à Thé que vous m'avez envoyé. Mille et Mille remerciements pour tous vos cadeaux et peut-être que je continuerai à travailler pour vous, l'orsque la rigueur de l'hiver sera passée. Votre tout dévoué.  
**NARCIS HAMEL**  
Oakley, Assa., Jan. 4, 1902

Cher Monsieur:—Je vous écris quelques mots pour vous informer que j'ai reçu votre cadeau et que j'en suis très satisfait; je ferai tout mon possible pour vendre vos Pilules à L'avenir.  
Je fais usage de vos Pilules Rouges pour le Sang, pour mes douleurs dans le dos et elles sont aussi bonnes qu'annoncé dans le journal. Toutes personnes qui achètent de vos Pilules, disent qu'elles sont toutes aussi bonnes que vous le dites et en demandent encore. Veuillez me maller 50 boîtes de Pilules Rouges pour le Sang immédiatement.  
**EDWARD GRANT**

191 Rue Beaudry, Montréal, Jan. 8, 1902  
Messieurs:—C'est avec remerciements que j'accuse réception du Set à Thé que vous m'avez envoyé comme cadeau de Noël. Je l'accepte avec le plus grand plaisir et en retour, je vous souhaite une heureuse année avec beaucoup de succès.

Il n'y a aucun doute que vous vendrez des milliers de Boîtes de Pilules durant le cours de l'année, car elles sont réellement les meilleurs Pilules pour le sang. Acceptez encore une fois toute ma gratitude pour le magnifique cadeau de Noël. Je demeure,  
Votre très oblige,  
**NAPOLÉON CODERRE**

Montmagny, Que., Jan. 9, 1902  
Cher Monsieur:—Je vous remercie pour le superbe cadeau que vous m'avez envoyé. Tous mes Amis qu'ils le voit en sont surpris. Je vais faire tout en mon pouvoir pour introduire vos Pilules dans mon village. Recevez mes meilleurs remerciements.  
Votre Servant,  
**EDOUARD GONDREAU**

Département 28



**POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT**



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.



**PLUS D'ASTHME**  
Oppression, Catarrhe,  
PAR LES  
**CIGARETTES CLÉRY**  
et la **POUDRE CLÉRY**  
Ont obtenu les plus hautes récompenses  
Gros : D<sup>r</sup> CLÉRY à Marseille (France)  
Dépôt dans toutes les Pharmacies.



**ELLE A MAL AUX DENTS**

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

**GOMME du Dr ADAM**

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



**BÉBÉ AIME SON BAIN**  
énormément, et son sommeil est plus doux, quand vous vous servez du  
**BABY'S OWN SOAP**

Il fait disparaître toutes les irritations de la peau, l'adoucit et la tient fraîche et saine.  
Ne vous servez pas des imitations pour Bébé  
ALBERT TOILET SOAP Co., MONTREAL

**ON NE PEUT LE NIER**

Le Baume Rhumal guérit infailliblement la toux, le rhume, la coqueluche.

Au café.  
—Comment savez-vous que je suis député ?  
—Oh ! je vous ai vu à la chambre, et je vous y ai distingué, allez... Vous êtes un de ceux qui ne parle jamais !

**POUR LES DYSEPTEIQUES**  
La dyspepsie est une des grandes misères de la vie humaine. Ceux qui en souffrent peuvent seuls justement apprécier combien cette affection est pénible et douloureuse. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard, employées dans un traitement méthodique, guérissent rapidement de cette affection.

—La ville de Worcester, Mass., contient 19,340 Canadiens-français. Et cependant, ils ne sont que 1,960 votants, c'est-à-dire un sur dix. Ils devraient être au moins 4,000.

Ce journal est imprimé avec l'encre manufacturée par la **QUEEN CITY PRINTING CO., Cincinnati, Ohio.**

**Trente ans de Succès**  
**GUÉRISON CERTAINE**  
en 2 heures  
sans Coliques ni Nausées  
sans AUCUNE PURGATION  
ni avant  
ni après  
du

par les CAPSULES  
**L. KIRN**  
de l'extrait éthéré de  
de FOUGÈRE Mâle Pure  
sans Calomel.  
M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.  
**PARIS, Pharmacie HAUGOU,**  
54, Boulevard Edgar-Quinet  
et dans toutes les bonnes Pharmacies

**VER SOLITAIRE**

**Bague en Or Pur**  
**GRATIS.**  
Filles, pourquoi ne pas gagner une magnifique bague en Or Pur pendant vos loisirs. Nous donnons cette bague aux personnes qui vendront seulement que 10 belles Épinglettes à 15c. chacune. Cette bague est en Or Pur, magnifiquement gravée et ornée de deux Perles et d'un Brillant. C'est une bague qui donnera satisfaction pour la vie entière au possesseur. Les Épinglettes sont extrêmement jolies, fines en Or et en Email, et ornées de belles pierres colorées. Les gens sont si surpris de leur prix modique que les Agents en vendent partout. Envoyez-nous cette annonce et nous vous expédierons les Épinglettes. Vendez-les parmi vos amis, remettez-nous l'argent et cette magnifique Bague en Or Pur vous sera envoyée franco par le retour de la maille.  
Cic. Toronto Premium, Boite 1500 Toronto.

**SON PERE ETAIT UN IVROGNE**

Une courageuse jeune fille prend sur elle de guérir son pere des habitudes d'ivrognerie

**L'HISTOIRE DE SON SUCCES**



Une partie de sa lettre se lit comme suit : —"Mon père n'avait souvent promis de cesser de boire ; il tenait sa parole pendant quelque temps, puis s'y remettait plus torrement que jamais. Un jour, après une terrible bamboche, il nous dit : 'Il n'y rien à y faire ; je ne puis arrêter de boire.' Il nous sembla que nos cœurs allaient se pétrifier et nous décidâmes d'essayer la Tasteless Samaria Prescription dont les journaux nous avaient parlé. Le remède lui fut donné tout à fait hors de sa connaissance, dans son thé, café, ses aliments, avec régularité, selon la direction, et il ne sut jamais qu'il le prenait. Un paquet suffit à lui enlever tout désir pour l'alcool et aujourd'hui il dit qu'il est désagréable. Sa santé et son appétit se sont considérablement améliorés et personne ne te prendrait pour le même homme. Il y a, aujourd'hui, quinze mois d'écoulés depuis que nous lui avons fait prendre le remède et c'est notre certitude que le changement est pour tout de bon. Veuillez m'envoyer une de vos petites brochures, vu que je veux la donner à une amie."

**ECHANTILLON GRATUIT** Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incluez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

**OR SOLIDE**  
Nous donnons cette magnifique bague en or Solide, ornée d'un Rubis et de deux Perles, aux personnes qui vendront seulement 15 épinglettes suisses ornées d'une rose à 10c. chacune. Elles sont très jolies et se vendent facilement. Envoyez et nous vous enverrons les épinglettes. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons par la retour du courrier cette magnifique bague.  
**PREMIUM SUPPLY CO., Boite 1504 Toronto, Canada.**

**LIBRAIRIE FAUCHILLE**

1712 rue Sainte-Catherine  
Maison Fondée depuis 25 ans  
Dernières nouveautés venant de paraître  
Le manuscrit du Chanoine, A. Theuriot 0.90  
L'Énergie française, G. Hanotaux 0.90  
Chouchette, Marcel Prévost 0.90  
Le sémour d'amour, F. Champsaur 0.90  
La Blonde Lillian, Jean Rameau 0.90  
Le secret d'un ange, P. Maël 0.90  
Monique, P. Bourget 0.90  
La Chesnardière, Léon de Tinséau 0.90  
La Vedette, Yvette Guilbert 0.90  
La Mouselka, H. Grivello 0.90  
La collection complète des ouvrages de A. Dumas 25 cents le volume.  
Les œuvres de Balzac à 20 cents le volume.  
Plus de 1000 volumes à 10 cents, par les auteurs les plus connus.  
L'Almanach Hachette 1902 à 40 cents.  
L'Almanach de la Vie de Paris, de la Grande Vie à 25 cents chacun, illustrés par la photographie.  
Publications mensuelles : Fémina (journal de la famille). La Lecture pour Tous de la célèbre maison Hachette et la Lecture Moderne, toutes 3 à 15c

**BREVETS D'INVENTION** CANADA ET ÉTRANGER  
**BEAUDRY & BROWN**  
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS  
7 RUE DE LAQUELLE MONTREAL

**EPILEPSIE** ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTOREE**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITÉ ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'agence au Canada, M. J. HARRT, 1780, rue Notre-Dame, Montréal. aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.  
Consultation personnelle ou par poste.  
Ecrire à **Dr. R.-H. KLINE, Ld.**  
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

**PACIFIQUE CANADIEN**  
**SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA**  
Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., \*9.30 a.m., 4.00 p.m., \*10.05 p.m.  
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 6.45 p.m.  
Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal  
Départ de Montréal, 7.45 p.m.  
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.  
Départ de Springfield, 8.10 p.m.  
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.  
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.  
\*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.  
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-B. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Goodu, Chambre 41, Edifice Ball et Troworgy, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brun, Ludlow.  
Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.  
W.-F. EGG, City Passeng. Agent.  
Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

**Un PRÊTRE**  
de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR  
ANÉMIE - DÉBILITÉ - GÉNÉRALE  
DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT  
PIÈCES - ÉPUISEMENT - avec les  
**PILULES AN-ONIO**  
toniques dépuratives, reconstituantes, 2 fr.  
Ph<sup>o</sup> MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS  
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

**La Véritable Onguent du PERE ANCE**  
EN VENTE PARTOUT  
DEPOT CHEZ  
**Rod. Carriere**  
PHARMACIEN

**BIEN A LUI**

Exotis.—Mais, la maison que vous voulez vendre est elle bien à vous ?  
Cosmopolites (indigné).—Si cette maison est à moi ! Mais parfaitement, et les meubles aussi, dont ce canapé est un échantillon. Elle n'est à personne, monsieur, donc elle m'appartient !